

EPIDEMIES, FAMINES.

LA MORT QUOTIDIENNE EN BRETAGNE 1480-1670 par Alain G©ROIX. 500J120 1,2,3,4.

La lèpre semble disparaître du paysage épidémique dès le début du 16^e siècle.

Une vague de peste déferle sur la Bretagne e, 1563-64, avivée peut être par la famine et prolongée par les crises de 1583-84, 1591-93 et 1597-98.

En 1639 une épidémie de dysenterie ravage la province. Cette année connaît la plus grave épidémie de tout le 17^e et peut être même de toute l'histoire de la Bretagne. Aucune véritable grande mortalité ne frappe cependant la province pendant l'espace d'une génération, en dépit de petites mortalités modérées et localisées, mais en 1669-70 une nouvelle dysenterie désole le pays.

La peur est le dénominateur commun de toutes les études sur la peste. Evoquant le climat de terreur et d'égoïsme viscéral qu'elle engendre, F LE BRUN écrivait en 1971 « les barrières morales sont renversées, les liens de la chair et de l'affection ne comptent plus, le vernis de la civilité là où il existe, s'écaille. Chez la plupart ne subsistent plus que l'instinct de conservation et la volonté de fuir. » La peste rompt l'équilibre psychologique de chaque individu en détruisant les valeurs les mieux assises. « L'univers de l'honnête homme qui est en somme l'univers social où des vices comme des vertus moyennes pouvaient prospérer, cet univers n'existe plus. Il n'y a plus que des héros et des lâches. FREOUR. »

La peste ne faisait pas languir les malades qu'elle atteignait. La mort fauchait la plupart des malheureux élus dans la journée même où la maladie s'était déclarée.

Les maladies épidémiques ont pour cause première le manque d'hygiène qui définit la vie domestique et artisanale de cette époque.

Le maréchal de la rue des Carmes à Nantes « chastre et seigne les chevaux et pense leurs playes et ulcères pourrys et infaictées qui rendent tous les pavez souillez sanglans et puans avecq les fiens desdits chevaux en sorte que les personnes demourans en ladite rue sont mal saines et y atraict ung ayr tant puant et corrompu qu'il cause souventes foiz la peste.

Les bouchers font tuer et escorcher les bestes en leurs maisons et en jectent et font jecter ordinairement sur les rues et pavez le sanc et autres vidanges et immondicittez quilz tirent desdites bestes. » 1661AM Nantes DD324.

Source éminente de pollution, la matière fécale. Les rues St Thoams et St germain à Rennes sont « infectées à cause des clouacques et fosses mortes des lieux privés qui y sont et y regorgent partout. AM Rennes 505A. »

« André BRUNEAU et sa femme rue de la poissonnerie à Nantes qui est une rue marchande, getent leurs villainies et immondicittez journellement et chacun jour environ les 7 à 8h du soir comme dabte garde et rouys et aultres excémens sortans des personnes sur ladite rue de sorte que les habitans de la rue sont touz infectez et empuantez et n'ozeroinct se trouver sur ladite rue envyron les dites heures. 1612. AD35. 1Bb118. »

Le problème crucial est celui de l'eau, élément indispensable pour laver, boire et cuire les aliments. Les rivières ne peuvent satisfaire au mieux que le premier de ces besoins. Les puits sont d'évidents foyers d'infection.

Les deux premiers tiers du 17^e siècle ne connaissent aucune évolution sensible en matière d'hygiène publique, seule exception, on décèle un renforcement notable de la sévérité à l'égards des animaux et en particuliers des porcs errants.

Vers 630, une loi enjoignait aux lépreux d'annoncer leur présence et il leur était défendu d'approcher les passants.

Là où les léproseries manquaient, on leur bâtissait une cabane hors les endroits habités.

Une scène du XIV^{ème} siècle décrit un jeune homme quittant sa famille. Le lépreux, revêtu d'un drap mortuaire, attendait au bas de l'escalier. Le chef de la paroisse est venu en procession et le conduisit à l'église. Là, était préparée une chapelle ardente dans laquelle on le plaça. On lui chanta la prière des morts, on lui fit des aspersions et des encensements et ensuite on le mena à la cabane qu'il devait occuper. Avant de quitter la ville, le lépreux se dépouilla de son habit, mit sa tartarelle de ladre et prit sa cliquette pour qu'à l'avenir tout le monde put l'entendre et fuir devant lui. Alors le curé lui prononça : « Je te défends de sortir sans ton habit de ladre, de passer dans les ruelles étroites, de parler à quelqu'un quand il sera sous le vent, d'aller dans une église, une foire, un marché, une réunion, de boire dans une fontaine ou dans une rivière et de toucher les enfants. »

En Bretagne beaucoup de lépreux étaient cordiers.

LES MALHEURS DU TEMPS. HISTOIRE DES FEAUX ET CALAMITES EN FRANCE. Sous la direction de J DELUMEAU et Y LEQUIN. 5bi798.

*En 995 « beaucoup de gens du peuple périrent par privation de nourriture. Alors, en de multiples endroits, cette horrible faim poussa les hommes à chercher leur nourriture dans la chair d'animaux immondes ou de reptiles et même dans celle de femmes et d'enfants vivants, les liens familiaux n'y faisant pas même obstacle. La tyrannie de la

faim poussa même en effet des fils adultes à dévorer leurs mères qui, elles mêmes, ayant chassé tout amour maternel, faisaient de même à l'égard de leurs plus jeunes enfants. »

* L'épidémie de 1583-84 comme la crise frumentaire de 1591-92 exerça une ponction démographique de 4 à 8% de la population. Royalistes et ligueurs, pillant et moissonnant les maigres épis de 1590-91-92, provoquèrent en Haute Bretagne des pénuries alimentaires et des flambées de mortalité les plus graves du siècle.

* 1628-31 : peste.

* 1661-62-63 et 1693-94 : famines.

* 1710 : typhoïde.

* 1738-42 : crises de subsistances encadrant une épidémie, dysenterie puis typhus, mais parfois précédées ou localement suivies de maladies épidémiques.

* 1779 : dysenterie. Michel VETILLART De RIBERT, médecin du Mans, envoyé dans les paroisses du Haut Maine décrit le spectacle qu'il découvre : « Lors de mes premières visites, j'ai trouvé la plupart des malades sur la paille, plusieurs exposés aux injures de l'air. Hors d'état de se nettoyer eux-mêmes, ils étaient contraints de rester dans leur fange. »

* 28 mars 1800. Première vaccination contre la variole, à Rochefort.

* 1832, 1854 : choléra.

* 1870 : variole. La variole qu'on croyait vaincue, balaie à nouveau la France. L'épidémie coïncide avec une brutale expansion de la typhoïde, elle-même mal distinguées de la dysenterie. Il y a aussi des foyers de rougeole et de scarlatine.

* 1918 : grippe espagnole. Tout renvoie à l'hiver 1832 ; il n'y manque même pas l'encombrement des hôpitaux, le manque de cercueils et de corbillards, les enterrements nocturnes et hâtifs, les voitures surchargées de cadavres aux portes des cimetières de Bagneux et de Montrouge.

Rapport du D^r DEFFAY concernant l'épidémie de typhus et de dysenterie frappant Josselin et ses environs en 1741.

Ayant visité tant les malades de l'hôpital que ceux des communautés religieuses et généralement ceux de la ville, de différents états et conditions, dont le nombre se monterait à près de cinq cents, j'ai observé que les maladies épidémiques qui règnent actuellement sont des fièvres, les plus aigües malignes, les autres putrides vermineuses, pourprées, colliquatives et enfin la plus grande partie d'icelles scorbutiques, qui se manifestent le plus ordinairement par un vomissement, dès le commencement, de matières verdâtres, d'autres fois noires, toujours accompagnées de délires avec inflammation au cerveau et dans le bas du ventre, sueurs colliquatives, irruption de pustules et taches rouges vives et noires mêlées de pâles, livides et violacées à toute l'étendue de la peau, cours de ventre colliquatif de matières extrêmement puantes et cadavéreuses, crues de couleur tantôt mêlées de jaune ocre, lesquelles maladies suivant qu'elles sont plus ou moins aigües causent la mort du 4^e au 5^e, du 10^e au 11^e et rarement du 13^e au 14^e jour. C1331

LA BRETAGNE AU 18^{ème} SIECLE par A DUPUY. 4bi267.

Régime alimentaire dans les campagnes. Endémies.

On garde les morts pendant longtemps. Les parents tiennent à ce que les défunts assistent une dernière fois à la messe dominicale. On affecte de garder les morts plusieurs jours pour ne les faire transporter à l'église que le dimanche avant la grand-messe et les laisser dans l'église pendant le service divin, sans vouloir qu'ils soient enterrés avant la grand-messe. Il y a ainsi quelques fois trois ou quatre cadavres en putréfaction qui restent pendant plus d'une heure au milieu des paroissiens. « Les cadavres infectent. Les églises n'ayant point d'air, conservent l'infection pendant plusieurs jours. »

En 1774, le subdélégué de Josselin, à la suite d'une tournée dans plusieurs paroisses où règne une épidémie écrit à l'intendant : « J'ai vu un père attaqué depuis six jours de fièvre putride, jeté sur un faix de joncs séchés, ou plutôt de la flèche comme on nomme cette herbe dans le canton, couvert de ses malheureux haillons, ayant à côté de lui deux enfants couchés sur de la mousse des marais, l'un de 10 à 11 ans et l'autre de 8 à 9 ans, pour l'échauffer et qui ne le quittaient l'un après l'autre que pour aller mendier de quoi se sustenter. Ce malheureux est sans feu dans sa chaumière, ses meubles sont deux écuelles et une cruche, ses vêtements des haillons. Il n'a ni linceul ni couverture et ce misérable, quand je lui dis que je venais lui offrir des secours de la part du roi, me répondit en laissant échapper un soupir : « Que le Seigneur le conserve et ceux qui vous envoient. » Aussitôt cet homme parut avoir des convulsions. Ses enfants s'approchèrent de lui, le serrèrent fortement dans leurs bras, l'un d'un côté l'autre de l'autre et y restèrent comme collés jusqu'à ce qu'ils le vissent revenir à lui. L'aîné me dit que c'était la chaleur qui lui manquait. »

Il y a dans la paroisse de St André des Eaux écrit en 1777 le procureur fiscal du Conte de SESMAISONS « des familles dont les uns pour se faire rang à aller à la messe les dimanches et fêtes sont obligés de se dépouiller pour couvrir la nudité des autres et restent couverts de paille dans leur chaumière. 35.C1395. »

Leur demeure se compose d'une seule pièce, véritable taudis, humide, boueux, sans air où toute la famille grouille et croupit dans la malpropreté et dans la fange. Dès que survient la dysenterie, ce qui arrive presque tous les ans, « les enfants, continuellement pressés de dévoiements, infectent la maison des excréments liquides et muqueux qui en sont le produit. Je tiens de M LAGARITTE chirurgien à Plémet, qu'étant allé dans différentes maisons, il a vu des pères et des mères mettre leurs enfants à déposer leurs excréments dans la place qui en était couverte sans que pour cela ils cherchassent à la nettoyer. 35.C1387. »

Tous les médecins constatent et déplorent la malpropreté indicible des paysans pauvres. Elle a pour principale cause l'absence de linge. « Ils n'ont pour se couvrir que leurs mauvaises hardes. » dit le subdélégué de Lamballe C1366. L'abbé JACOB recteur de Trigavou, en visitant les malades de sa paroisse, trouve les enfants « couchés sans chemise, sans linceul, sans couette et sans paille. Point d'autre couverture qu'un tas de vermine qui les dévore et menace ceux qui veulent les approcher. » C1360.

La gale dit en 1787 un médecin, est une des maladies les plus répandues en Bretagne « où elle est véritablement endémique de tout temps. Négligée ou répercutée par de mauvais topiques, elle détruit bien des hommes, en fait languir beaucoup une grande partie de leur vie et fait naître un grand nombre d'enfants affaiblis et viciés dans leur conception même. C1386. »

Quand la variole pénètre dans les misérables taudis des pauvres paysans, elle y cause des ravages effrayants. Il n'est pas d'année où elle ne sévisse dans quelque canton. Elle décime surtout les enfants. C'est à cette maladie que les subdélégués attribuent le tiers des décès des campagnes.

Dans la demeure des pauvres le mobilier est ce qu'on peut imaginer de plus rudimentaire. Le meuble principal est un lit sans paille, une simple couchette de paille. La paille même fait souvent défaut parce que certaines années elle est trop chère. On la remplace alors par la fougère, parfois même par de la cendre ou du fumier. C1374

Dans les lits clos de Bretagne couchent toujours au moins deux ou trois personnes à la fois. Quand un moribond arrive à l'agonie, quelque fois ses compagnons de lit se lèvent et le laissent expirer seul sur sa couche funèbre, « mais on se met à sa place sitôt qu'il est mort, sans rien changer au lit qu'il occupait. C1387. » Tout ce qui a servi au mourant est immédiatement employé par ceux qui lui survivent. On ne songe pas un instant à laver le linge et les haillons qu'il peut laisser.

« Les paysans ont la fâcheuse habitude de se servir pour boire et manger, des mêmes vaisseaux qui sont ordinairement en bois, sans les avoir lavés et même de boire et de manger les restes des aliments que les malades ont souvent maniés pendant longtemps, portés plusieurs fois à leur bouche et imprégnés de leur salive. C1378 »

Ce tableau peut paraître invraisemblable. Il est cependant impossible d'en révoquer en doute la réalité. Parmi les traits indiqués il n'en est pas un seul qui n'ait pour garant un grand nombre de témoins : subdélégués des provinces, seigneurs des paroisses, recteurs, médecins des épidémies.

En 1779 la dysenterie enlève quatre cents personnes à Gourin. C1385. « La moitié des habitants d'Ergué Gabéric, écrit en 1786 le subdélégué de Quimper, se trouve sur le grabat. L'autre moitié chancelle. Plusieurs sont morts et beaucoup d'autres sont très malades. Les prêtres eux-mêmes sont grabataires. C1375 »

La plus terrible de ces épidémies est celle de 1741. C'est une violente dysenterie, tantôt sèche, tantôt pourprée. « Elle se manifeste le plus ordinairement par un vomissement de matières verdâtres, d'autrefois noires, toujours accompagnée de délires avec inflammation du cerveau et dans le bas ventre, sueurs colliquatives, éruptions de pustules et taches rouges et noires sur toute l'étendue de la peau. C1331 » D'après les rapports des 64 subdélégués de la province, il est difficile d'évaluer à moins de 80 000 le nombre des victimes de cette épidémie.

En 1756, le choléra morbus fait son apparition dans la subdélégation de Vitré. « Ceux qui ont été attaqués par cette maladie, écrit le médecin GODEFROY, ont toujours péri, les uns dans l'espace de 24 heures, les autres dans l'espace de quatre, six, huit, quinze et vingt jours. Quelques uns ont jeté des vers par haut et par bas. Comme le nombre des malades est extrême, surtout dans les campagnes, aussi voit-on faire des progrès si rapides à cette maladie qu'elle jette la terreur, l'épouvante et la consternation dans tous les esprits, jusqu'au point que ceux qui ont le malheur d'en être attaqués refusent tous les secours qu'on leur offre. C13321 »

MALADES ET MEDECINS EN BRETAGNE 1770-1790. Jean Pierre GOUBERT, 1974. 3bi52

S'agit-il de crises purement épidémiques ? A vrai dire il est bien rare que le niveau de vie, par l'alimentation, les habitudes alimentaires et hygiéniques n'influent pas sur les taux de mortalité et de létalité. D'autre part, la cause réelle des décès restant sujette à controverse même en plein XX^{ème} siècle, il paraît pour le moins difficile de vouloir chercher et trouver des cas de crises d'épidémies pures ou des cas de crises de subsistances pures. L'influence réciproque des deux facteurs est probable sinon certaine.

L'étude des crises de mortalité fait ressortir les éléments suivants.

*On repère facilement des « complexes épidémiques », mais il est souvent impossible et toujours délicat de déterminer la nature exacte de la cause épidémique.

* des affections diverses se superposent, soit sur les mêmes malades, soit sur des individus différents mais habitant dans une même paroisse ou un même groupe de paroisses.

* les taux de mortalité par épidémie sont très variables.

* l'hygiène et l'alimentation sont d'une importance capitale dans la permanence et la propagation d'une maladie.

* les plus démunis sont aussi ceux qui sont touchés par les disettes.

D'après les observations des subdélégués, quatre endémies ont sévi en Bretagne à la fin du XVIII^{ème} siècle : le paludisme, la typhoïde, la variole et le typhus.

1741 : trois épidémies régnant conjointement : typhus, typhoïde et dysenterie.

1758 : typhus.

1765 et 1779 : dysenterie.

1768, 72, 75 et 85 : disettes.

LES EPIDEMIES EN HAUTE BRETAGNE A LA FIN DE L'ANCIEN REGIME. 1770-1789. Travail collectif présenté par F. LEBRUN. 4bi19.

Certes la mortalité épidémique de cette période est inséparable d'un arrière plan de misère structurelle et de sous alimentation endémique, mais contrairement aux grandes mortalités du 17^e siècle, elle n'a pas de lien direct avec les quelques crises de subsistance que connaît la province dans le même temps.

Partout puits, fontaines, rivières sont constamment polluées par la proximité des fumiers, de boues stagnantes, de dépôt de bêtes mortes, de routoirs, ces trous où on fait rouir le lin et le chanvre.

Les habitations sont trop souvent sombres, malpropres, insalubres. La maison est souvent réduite à une pièce où vit toute la famille. Le docteur REAUD dénonce en 1779 « l'usage de dormir dans des espèces d'armoires closes dans lesquelles l'air s'infecte en peu de temps et devient plus pernicieux s'il se charge des miasmes qui s'exhalent des corps des pauvres malheureux attaqués par les épidémies. C2545 » En 1782 le chirurgien de Montauban GAYON écrit « Le lit qu'on appelle charlit est une espèce de coffre lequel il est impossible de nettoyer. Cet objet est une cause de maladie par les vapeurs putrides qui s'exhalent des bourriers pourris restés dans ces endroits. C1349 »

Formule permettant de mesurer l'intensité d'une maladie. (D-M)/E. D représente le nombre de décès dans l'année, M la moyenne des décès pendant les dix années encadrant l'année considérée, cinq avant et cinq après et E l'écart type du nombre de décès des années encadrantes.

De cette formule il ressort que 1779 a été, et de beaucoup, l'année la plus éprouvante.

Préservatif contre la variole par inoculation. Il s'agissait de donner une petite vérole à un enfant en bonne santé par inoculation de pus varioleux ou par contact d'une croute purulente prélevée à un malade. La maladie, généralement bénigne, laissait le sujet immunisé contre une nouvelle atteinte. Du même coup, la peau était exempte des marques habituelles.

EPIDEMIE DE 1754

Rapport de GODEFROY, Médecin des épidémies au subdélégué de Vitré.

Les malades ont un flux de ventre fréquent et sanguinolent accompagné de vives douleurs et de tranchées tant dans les gros intestins que dans les grêles, quelques fois ils ne jettent que des mucosités ou des glaires blanchâtres, verdâtres, chargées de quelques filets de sang, quelques fois ils rendent avec des excréments des espèces de petites peaux qu'on appelle raclures de boyaux qui ne sont que des mucosités desséchées et détachées de la membrane interne des intestins à laquelle elles s'étaient collées. Les malades sont travaillés d'une violente évacuation par haut et par bas de matières acres, bilieuses, acides, corrosives, jaunies, vertes-noires, accompagnée de cardialgie, de hoquet, de douleurs considérables de coliques, de défaillances et d'abattement. Quelques uns ont jeté des vers par haut et par bas. On voit faire des progrès si rapides à cette maladie qu'elle jette la terreur, l'épouvante, la consternation dans tous les esprits au point que ceux qui ont le malheur d'être attaqués, refusent le secours qu'on leur offre et même que chacun s'entre abandonne.

Dans une désolation si générale, je me suis déterminé à rechercher les causes de tant de morts précipitées, qui sont

* les aliments grossiers dont vivent les gens de la campagne et leurs travaux excessifs.

* le mauvais air chargé de toute sorte d'exhalaison.

* enfin la consternation que jette dans tous les esprits une si grande mortalité. IetV. C1333.

Les malades se croyant perdus dès qu'ils étaient atteints, acceptaient avec indifférence les secours qu'on leur offrait, les femmes fuyaient, abandonnant leurs enfants malades, les enfants refusaient de donner à leurs parents les soins les plus élémentaires, les hommes, désespérés, s'abrutissaient dans des libations.

EPIDEMIE DE 1757-58.

En 1757, l'Escadre de l'Amiral Du Bois de la ROCHE, forcée de se réfugier dans la rade de Brest, y apporta une effroyable épidémie de typhus qui affecta une grande partie de la Bretagne.

8 may 1758, l'Evêque de Quimper aux recteurs.

Comme cette maladie est un fléau de Dieu, il est de notre devoir de tâcher de l'apaiser par nos prières. Ainsy vous pouvés donner fêtes et dimanches, à la fin de la grand-messe, la bénédiction avec le St Ciboire après avoir chanté les prières ordinaires et le psaume miserere avec l'oraison « Deus qui culpa offenderis ».

25 mars 1758. BURLLOT, médecin ordinaire du Roi, Plonevé Porzai.

La maladie épidémique qui dépeuple les paroisses voisines de la baye de Douarnenez est une fièvre maligne connue sous le nom de fièvre lente nerveuse. Elle commença au mois de juillet dernier dans les villages situés sur le rivage et s'est étendue à peu près jusqu'à plus de trois lieues dans les terres : elle est des plus contagieuses et se communique à presque tous ceux qui approchent des malades.

Cette maladie ne me paraît pas aussy terrible que contagieuse quoiqu'elle ait fait périr près d'un dixième des habitants de Plonévé Porzai, Plover et Ploemodierne qui ont été les plus maltraitées et qui n'en sont pas délivrées. La plupart de ceux qui périssent ne le sont qu'après avoir languì longtemps faute de secours, de médicaments et d'aliments ce qui leur cause deux ou trois rechutes après lesquelles ces corps épuisés succombent enfin.

La cause de cette maladie est un épaississement des humeurs qui, devenues visqueuses et gluantes, forment des engorgements dans les poumons ou les viscères contenues dans le bas ventre ce qui est plus commun. Les premières voies sont farcies de crudités formées et entretenues par les mauvais aliments ; il s'y trouve beaucoup de matières vermineuses qui ne reconnaît pas d'autres causes, on n'aura pas de peine à s'en convaincre si on fait attention que la nourriture de ces misérables ne consiste qu'en crêpes, galettes et pain de seigle brut est sans être sasse et si on est instruit qu'un grand nombre de ces misérables manque même de ces mauvais aliments ce qui me fait croire que la misère en tue pour le moins autant que la maladie.

Les moïens que je crois les plus propres à faire cesser la mortalité et empêcher l'épidémie de se communiquer comme elle commence de le faire aux paroisses voisines comme Cast, Locrenan, Ploere, seraient de faire fournir aux nécessiteux de bons aliments comme pain, viande et vin et de leur faire donner des médicaments et soins nécessaires.

Les maladies transmissibles par l'eau font à **Nantes** de grands ravages. La fièvre typhoïde sévit surtout dans les quartiers élevés, habité par une population riche. Tandis que les bas quartier sont sur fond de sable et sont pourvu de quelques égou non étanche qui les draine dans le fleuve, les quartier élevés n'ont pas d'égouts mais on des fausses fixes non étanches et ils repose sur un fond de roc imperméable. Il en résulte que tous le sol est imprégné de matières fékal dont d'ailleur tout les puis sont souillés. Les abitans qui font usage de l'eau des canalisations urbaines sont également frappés par la fièvre. Dans toute conduite d'eau il existe des fuites et il arrive souven l'été que les conduites se vident entièrement. Il en résulte un vide aspirateur et beaucoup de personne ont été témoins de l'aspiration des cabinet d'aisance et des urinoirs. Cela explique les épidémies de rues et de maisons.

La pollution des rivières est aussi une conséquence de l'absence d'égouts et cette pollution est telle que l'on peut dire que l'Erdre est un égout à ciel ouvert.

L'entretien des rue laisse aussi beaucoup à désirer. Par suite d'insufisance d'eau on ne peux les laver. Il y a peu de tems on déposais le soir dans les rue les ordures qui n'était enlevé que le matin. Eparpillée sur le sol elles donnait au rues un aspect de grande malpropreté.

BURLLOT. Quimper le 1^{er} 8^{bre} 1758.

....ce me fut que lorsqu'une faiblesse et un abattement extrême se furent joints aux douleurs de la fluxion que je pris la liberté de me retirer à Quimper. Le repos et les précautions que je pris alors me furent malheureusement inutiles. Les douleurs et autres symptômes ne firent qu'augmenter pendant quelques jours et je tombai enfin dans l'état le plus triste que l'on puisse se figurer. La fièvre épidémique qui se déclara chez moi augmenta mes douleurs au point de me faire perdre la tête et l'usage des mâchoires qui se serrèrent de façon à ne plus laisser prendre ni bouillons ni médicaments qu'en les suçant. Je restai dans ce pitoiable état désespéré jusqu'au 11^e jour que la fièvre sembla se terminer par la rupture d'un abcès dans la gorge qui pendant longtemps ne m'avait pas permis d'avaler la moindre chose et que je rendis avec la peine qu'on conçoit. Je remerciai alors le Seigneur de m'avoir conservé une vie que la violence des douleurs m'avait mille fois fait désirer de perdre : j'espérai voir cesser mes douleurs et ma mâchoire devenir mobile, mais hélas, je me flattais mal à propos, puisque malgré une grande quantité de remèdes et les instructions que j'ai tirées de Paris, Montpellier, Lorient et Brest où je me suis transporté inutilement, je reste dans le même état, souffrant beaucoup, surtout aux changements de tems et lorsqu'il fait froid et humide. Je mange avec

beaucoup de peine et de douleurs et déjà deux fois depuis la rupture de l'abcès, l'agmide du côté affecté s'est gonflée de façon à me mettre en danger d'être suffoqué et de perdre une vie qui à la vérité me devient à charge puisque je ne puis la traîner que languissant et souffrant sans espoir de guérison, aucun des médecins que j'ai consultés n'osant m'en donner le moindre espoir. IetV. C 1375.

Châteaulin le 19 mars 1758. Rapport de LE CLERC.

J'ai l'honneur de vous donner avis et de vous marquer les circonstances ausy tot qu'il me sera possible. Cette maladie a commencé dès le mois de juillet. Elle a d'abord pris aux villages les plus près de la mer dans la paroisse de Plouenez ensuite Ploumoderne et ensuite d'une paroisse à l'autre ou pour mieux dire de un village à l'autre. Cette maladie est bien caractérisée ; c'est une fièvre putride et toujours compliquée, aux uns d'inflammation sependant le plus ordinairement au bas ventre, et d'autres compliquée de disenterie. Il y a toujours un grand mal de teste dans tous, de plus les uns se plaignent d'un grand mal au ventre, d'autres de mal aux reins et d'autres de points de côtes ; tous sont fort oppressés. Ils ont une soif insupportable et une chaleur considérable et presque tous des envies de vomir et un frisson considérable lorsque cette maladie les prend ; lorsque le pourpre ne peut pas sortir soit parce qu'ils n'avaient pas de secours ou ceux qui font des imprudences de ne pas se tenir chaudement et de suer, ils leur prend un délire. Ceux qui passent le neuvième jour sont le plus ordinairement sauvés ; observations les premiers qui tombent malades dans une maison sont ceux qui s'en tirent le plus ordinairement ; observation la seignée est bonne lorsqu'elle est faite tout au plus jusques au 3^e jour, après cela elle est mortelle. Rarement qu'il en échappe passe le 3^e jour. Elle ambarasse dans le sang le venin qui ne peut plus sortir il leur monte à la teste leur coupe le transport et bientôt la mort. Les vomitifs sont deux grands secours principalement au commencement de cette maladie et ensuite les doux purgatifs. IetV. C 1377.

19 mars 1758. Mémoire sur la maladie contagieuse qui règne à Plénée depuis quatre mois par MOUCET, Médecin du Roy à St Malo.

SYMPTOMES. Cette maladie s'annonce par des symptômes qu'on peut diviser en deux classes. Ceux de la première sont un violent frisson, un grand mal de tête suivi de chaleur, d'accablement comme si les malades étaient brisés, des difficultés à se mouvoir, le dégoût de tous les aliments et de toutes les boissons, d'une éruption cutanée qui paraît du premier au troisième jour.

Ceux de la deuxième sont de deux espèces, les uns les plus ordinaires, les autres plus rares. Les plus fréquents sont l'amertume dans la bouche, les nausées, les vomissements, les diarrhées, les vers, douleur au creux de l'estomac, langue noire, sèche, râpeuse, mal au col, au dos, aux lombes, à toutes les articulations et dans tous les muscles des extrémités.

Les signes les plus rares sont le flux de sang, vomissement de sang, enflure des bras, des jambes qui abcèdent, des furoncles, surdité, fluxion sur les yeux, affaiblissement de la vue ou aveuglement entier.

OBSERVATIONS SUR LE SANG. Celui qu'on tire les premiers jours est épais, visqueux, sec, d'un rouge écarlate, se coagulant promptement.

Celui qu'on tire du 8 au 10 est jaunâtre, coenneux, fluxionnaire, marqué de taches bleues. La sérosité qui surnage, quand il y en a, forme un coagulum transparent comme de la gelée de viande tandis que le dessous est très noir.

Celui qu'on tire au bout d'un mois ou de six semaines est bleuâtre, verdâtre, noirâtre, ne se coagulant qu'avec peine et formant avec la lymphe une espèce de bouillie.

OBSERVATIONS SUR L'OUVERTURE DES CADAVRES. Nous avons trouvé à la première ouverture tous les vaisseaux engorgés de sang, les substances corticales et médullaires du cerveau parsemées d'un infini de vaisseaux très rouges et très dilatés, la partie inférieure des lobes du poulmon du côté gauche très noire et engorgée de sang, les lobes du côté droit flasques et desséchés, tous les ramifications des artères mésentériques remplies d'un sang noir et coagulé, les intestins livides et contenant beaucoup de vers.

La seconde ouverture nous fit voir l'épiploon livide, partie des intestins enflammée, partie putréfiée et gangrenée, tout le mésentère engorgé de sang et livide, le foye noir et putréfié dans la partie concave, la vésicule du fiel remplie d'une bile épaisse et noire. La corruption que le cadavre avait contractée nous fit abandonner la partie par l'odeur qu'elle dégageait.

CAUSES DU MAL. Cette maladie, comme les autres, a ses causes immédiates, médiates, prédisposantes et occasionnelles.

La cause immédiate est une disposition des entrailles à l'inflammation en raison de la stagnation des liquides, de la tendance des solides à l'érétisme et de la grande irritabilité des nerfs comme la viscosité et l'épaississement du sang, la prompt invasion du mal, le poulx dès le commencement petit et concentré et l'ouverture des cadavres le font connaître.

Les causes médiates ou éloignées sont une abondance d'humeurs bilieuses et putrides dans l'estomac et dans les intestins et une humeur catharale retenue dans le sang par la suppression de la transpiration qui cause différents symptômes suivant la partie qu'elle affecte. L'existence des humeurs dans les premières voyes est invinciblement

prouvée par l'amertume de la bouche, les vomissements de matières jaunes, l'haleine puante, les diarrhées, les vers qui sortent plutôt par la bouche que par embas, sans doute pour fuir la putridité des humeurs qui de leur nourriture sont devenues leur poison. Qu'il y ait dans la masse des liquides une humeur catharale, je veux dire une sérosité visqueuse et acre propre à former des obstructions et des inflammations dans tous les vaisseaux lymphatiques, c'est ce qui me paraît incontestable par le frisson au commencement du mal, des douleurs dans toutes les articulations et dans les muscles des extrémités, le bourdonnement d'oreilles.

Quant aux causes prédisposantes, elles naissent de la mauvaise nourriture et de l'affreuse indigence des habitants qui mangent de tout, surtout depuis deux ans que les grains sont chers, et à la diminution de la transpiration causée par l'humidité de l'automne dernier, les fréquents brouillards, la situation aquatique du lieu, la misère du peuple, mal vêtu, mal couché, mal logé, exposé jour et nuit à la malignité de l'air.

À l'égard des causes occasionnelles qui rendent cette maladie contagieuse, il ne me paraît pas que l'air infecté en soit la cause commune puisque le peuple seul en est la victime. On doit plutôt l'attribuer à la cohabitation, à la pauvreté qui les oblige, sains et malades, de coucher cinq et six dans un lit, à la disposition du tempérament affaibli, dès lors plus susceptible de mauvaises impressions et au défaut de traitement.

NATURE DU MAL. Cette maladie est dans son commencement une complication de fièvre inflammatoire et catarrhale qu'on peut caractériser par trois dénominations : inflammatoire, catarrhale et putride.

La putridité n'est que trop évidente par l'anéantissement que ressentent les malades, le flux et le vomissement de sang noir, les furoncles, les abcez, la galle qui survient au bout de quelques tems, la prompte corruption que contractent les morts.

CURE. J'envisage cette maladie, rapport au tems, sous trois points de vue : ou seulement comme disposition inflammatoire dans les entrailles, ou comme inflammation complète de quelques viscères, ou enfin comme dégénérée en fièvre putride. Dans tous les cas je ne perds jamais de vue l'abondance d'humeurs corrompues dans les premières voyes. Les indications générales sont de détruire la stagnation du sang dans les viscères, de prévenir l'irritation des nerfs et l'érétisme des vaisseaux. Pour parvenir à ces fins, aussitôt que je vois les premiers symptômes de la maladie, je fais saigner les malades une ou deux fois du bras, une fois du pied. Je leur recommande de boire beaucoup d'eau chaude pour délayer les humeurs.

Dans le deuxième cas le but est de détourner l'affluence des liquides de dessus la partie infectée et de relâcher les vaisseaux obstrués. Pour cet effet je fais augmenter le nombre et la fréquence des saignées.

Quand le mal a dégénéré en fièvre putride, ce qu'on connaît par le pouls moins fréquent et moins dur, le visage pâle, l'accablement, les yeux battus et le tems qu'a duré le mal, la fin que je me propose est d'arrêter le cours de la putréfaction, de fortifier les vaisseaux et de pousser légèrement la transpiration. Dans cette vue je suis circonspect sur le nombre des saignées, quoique j'ay remarqué qu'elles n'affaiblissaient pas comme dans les fièvres putrides ordinaires et même qu'elles soulagent sur le champ.

Dans tous les cas j'ordonne un vomitif et ou un purgatif. IetV. C 1365.

15 mars 1758. ROPARS recteur de St Nic.

Il y a tout ce quartier icy une maladie très contagieuse et une mortalité très grande. Nous ne connaissons dans ce quartier icy aucun chirurgien ny médecin à notre commodité et la plupart de tous ces malades n'ont pas de quoy à faire venir de Quimper ny d'ailleurs ce qui fait qu'ils périssent sans aucun secours. Il y a dans cette paroisse des maisonées toutes entières ensembles au lit jusqu'à huit à la fois sans qu'il y ait seulement un qui puisse donner une goutte d'eau à l'autre. IetV. C 1379.

EPIDEMIE DE 1765-66

Décembre 1765. Rapport du Docteur VIGIER

Les habitants de nos campagnes sont livrés à une infinité de préjugés dangereux. Ils prennent, étant malades, les mêmes alimens qu'en pleine santé. Quand ils ne peuvent plus manger, on leur donne du vin, des aromates, de l'eau de vie pour remédier à la faiblesse dont ils se plaignent ou pour leur procurer des sueurs excessives.

Les gens qui se portent bien ne prennent aucune précaution pour se garantir de la maladie : ils mangent au même plat et souvent les restes des alimens dont les malades ont usés, ils boivent dans les mêmes vases sans les laver, ils couchent avec les malades dans les mêmes lits, ne changent pas la paille de leur lit aussi souvent qu'elle est gâtée, dès le même jour qu'on en a tiré le cadavre sans prendre aucune précaution pour purifier l'air de ces lits qui sont fermés de toute part comme des coffres.

Le nombre des pauvres dans nos campagnes est considérable lorsqu'il y a des maladies puisqu'on ne peut se dispenser de mettre dans cette classe la majeure partie de nos laboureurs lorsqu'ils sont malades. Il est certain que la majeure partie des habitants de nos campagnes n'ont rien en réserve, qu'ils ne vivent eux et leur famille que du travail

journalier. Si le chef de famille est malade pendant plusieurs jours, il faut qu'ils périssent d'indigence et de misère s'ils ne sont pas aidés par la charité. IetV. C2536.

Mémoire concernant les maladies qui règnent dans les paroisses qui environnent Landerneau par le Docteur VIGIER.

Les symptômes qui annoncent les fièvres putrides sont un malaise général, des pesanteurs, des lassitudes dans tous les membres. Les uns ont grand mal à la tête, les autres un grand mal de gorge. Les uns ont des nausées, des maux de cœur, des envies de vomir, des cours de ventre opiniâtres, les autres sont constipés pendant huit, dix, douze, quinze jours, ont de grands maux de tête et une moiteur qui les fatigue, les rend faible et les inquiète beaucoup. A ces symptômes succède un frisson plus ou moins long, une chaleur brûlante dans toutes les parties du corps, une ardeur à la peau incommode aux malades et à ceux qui touchent. La langue devient noire et sèche comme si elle avait été brûlée. Les lèvres se couvrent d'une pareille croûte noire ; une soif dévorante et qu'on ne peut étancher tourmente ces pauvres malades jour et nuit. Ils sont privés des douceurs du sommeil et le délire ne manque pas de se joindre aux autres symptômes dès le quatrième, cinquième ou sixième jour de la maladie. Le délire dure jusqu'au quatorzième ou quinzième jour, quelque fois jusqu'au vingt et unième. Cette est continue avec un ou deux redoublements par jour, autant que j'ai pu juger par la relation des malades et de ceux qui en ont échappé. Beaucoup de ceux qui ont été affligés de ces fièvres sont morts du quatorzième au vingt et unième jour. Ceux qui ont échappé à la mort ont eu des hémorragies critiques très abondantes, d'autres ont eu des cours de ventre critiques qui les ont sauvés, d'autres enfin après avoir vomi quelque peu de bile ont recouvré la connaissance et l'usage de la raison.

Ceux qui ont eu des fièvres malignes pourprées se sont plaints de pesanteur et de lassitude dans tous les membres, d'un grand mal de tête. Dès les premiers jours de la maladie, ils avaient l'air étonnés, ils se plaignaient d'une grande faiblesse, d'être dégoûtés, de ne pouvoir prendre aucun aliment, ils n'étaient pas effrayés de leur état, ils paraissaient insensibles à tout, paraissaient avoir perdu la mémoire et ne savaient pas demander leurs besoins. Ceux que j'ai vu avaient la peau chaude sans être brûlante, le pouls fréquent, inégal, concentré, la langue sèche et brûlée et ils ne se plaignaient cependant pas d'avoir soif. Ils buvaient volontiers de l'eau froide et encore plus volontiers du vin. Ils avaient du délire mais un délire tranquille, qui augmentait beaucoup la nuit et dans les temps de redoublement.

Ils avaient des soubresauts dans les tendons du poignet ; le pourpre se joignait aux symptômes précédents du quatrième au huitième jour de la maladie. Cette éruption ne procurait aucun soulagement aux malades qui mouraient assez ordinairement le onzième jour. L'usage précieux du vin et peut être de quelque drogue échauffante tel le poivre, la canelle, le gingembre que les gens de la campagne ont l'habitude de donner à leurs malades pour les faire suer peut avoir occasionné le pourpre. Quoi qu'il en soit, cette dernière maladie a été très meurtrière, peu de gens en ont rechappé. J'ai observé que ceux qui en avaient rechappé avaient fait une diète sévère, n'ayant pas les moyens de se procurer du bouillon et n'ayant point d'appétit pour prendre d'autres aliments.

Les malades qui ont guéri de cette fièvre ont eu des convalescences longues et pénibles. Ils ont été affligés de grands maux d'estomac, de coliques ventreuses qui les ont beaucoup fait souffrir. D'autres ont encore les jambes enflées prodigieusement quoique convalescents depuis cinq ou six semaines, d'autres sont devenus hypodriques, d'autres enfin ont tombés dans le marasme et la consommation.

Je ne peux attribuer la cause de ces maladies qu'à la mauvaise qualité de nos bleds. L'année dernière a été trop pluvieuse. On n'a pas pu sécher les bleds avant de les ramasser et de les enfermer dans ces grands coffres de bois qui servent de magasins pour cette denrée. Le bled s'est échauffé, a germé, a pris un goût de moisi, il s'est gâté et s'est corrompu en grande partie. Les laboureurs ont vendus le meilleur bled et ont gardés le plus mauvais pour eux dont ils ont fait du pain ou de la farine pour faire de la bouillie, ces deux aliments et le lait sont presque la seule nourriture des gens de la campagne, du moins de la plus grande partie. Cette mauvaise farine ne fournit qu'un pain qu'on ne peut point faire lever. Il est lourd, pesant et d'une digestion très difficile. Vous seriez étonné Monseigneur si on vous présentait ce pain, vous auriez peine à croire que des hommes puissent en manger. C'est ce mauvais pain, ces mauvaises farines qui produisent les maladies qui dépeuplent nos campagnes. IetV. C2536

Josselin le 29 8^{bre} 1765.

La dissenterie est presque généralement dissipée à l'exception de quelques villages de Plumieux. Il s'est élevé une autre maladie assez singulière. Plusieurs personnes sont attaquées d'un mal aux yeux si violent qu'elles sont quatre, cinq, six et quelques fois jusqu'à dix jours sans voir du tout. Elles se frottent les yeux avec de l'eau et leur mal se dissipe. Permettez moi d'observer à votre Grandeur que les Sieurs GRAVIER, LORES et HARDY, chirurgiens, ont travaillé avec zèle et heureusement avec succès car, je puis vous le répéter, qu'il n'en n'est pas mort un de ceux qu'ils ont pu traiter à tems. IetV. C1387

Mars 1766. Paroisse de Cadéjac.

Depuis trois ans environ, il s'est trouvé dans cette paroisse une espèce de fièvre chaude et maligne qui y fait de grands ravages. Cette maladie commence tantôt une espèce de fièvre tremblante et tantôt par des douleurs qui se

font sentir dans tout le corps et toujours accompagnées d'un grand mal de tête qui en cinq ou six jours pour l'ordinaire ôte presque toute connaissance. Ceux qui en meurent ont la gorge enflée et gangrenée. Il est à remarquer que cette maladie n'attaque que dans la pleine lune. Elle attaque indifféremment les pauvres et les riches mais surtout les personnes d'environ quarante ou cinquante ans. IetV. C3909.

Mars 1766. Paroisse de Loudéac.

Il y a beaucoup de rechutes, la misère qui est grande, y contribue. Le blé y est fort cher, la toille à bon marché et beaucoup de pauvres tisserans qui manquent d'ouvrage. C'est une maladie épidémique qui se communique à tous les habitants d'une maison. C3909.

Mars 1766. Paroisse de St Goueno.

St Goueno a été et est encore affligée d'une maladie épidémique qui a détruit des familles entières et dans laquelle il est mort depuis peu environ 200 personnes. C3909.

2 may 1766. Rapport du Docteur JOUANNE, docteur médecin et médecin de l'hôpital de Moncontour.

Il y a sept ou huit ans que cette maladie a commencé et que j'ai eu l'occasion de la traiter dans la trêve de La Motte et dans la paroisse de Plouguenast. Dans ce temps là, on enterrait dix, onze, douze personnes par jour. A Plouguenast, on y compta 1 000 à 1 100 morts.

Les gens de la campagne que jay vus usent de beaucoup de mauvais laitages. Ces laitages s'aigrissent dans les premières voys, ce qui fait un nid propre à faire éclore beaucoup de vers. Le bled noir avec l'acide des laitages épaissit la masse du sang ce qui forme beaucoup d'engorgement tant dans les vaisseaux sanguins que les vaisseaux lymphatiques. Le ralentissement de la circulation les rend lourds, pesants, engourdis. Les fluides circulant lentement, forment des engorgements, d'où des tiraillements douloureux dans les parties qu'ils affectent, d'où naissent naturellement tous les symptômes qui caractérisent la maladie actuelle.

La malpropreté des maisons infectées faisait régner une odeur d'aigre doux et de fade. Quand je tirais les bras des malades de dessous les couvertures, l'air qui sortait du lit faisait soulever le cœur et lorsque je voulais m'assurer de l'état de la langue, il fallait être à moitié corps dans un lit qu'on appelle char lit, guindé sur un banc sur lequel il fallait se hisser. Il en venait des bouffées d'haleine qui auraient abattu un cheval. Souvent je me retirais couvert de puces et en d'autres endroits les grelots de St François m'escaladaient de toutes parts. IetV. C2533.

Rennes le 3 mai 1766. Rapport de l'Intendant BUSSON concernant la subdélégation de Moncontour.

La cause éloignée est la disette et les mauvaises nourritures auxquels ont été exposés les habitants de ces cantons par le froid rigoureux de l'hyver et la suspension du commerce des toiles.

Les secours à donner dans ces endroits affligés doivent être plus tirés des alimens que des remèdes. Ils auront la double utilité d'extirper totalement la maladie en prévenant les rechutes et de prémunir les pauvres contre les attaques. On y réussira d'autant mieux que cette maladie ne semble pas avoir aucun caractère de communication autre que celle qui dépend de l'action des causes générales telles les mauvaises eaux bues pendant un été trop sec et un hyver glacé, les mauvais alimens, le chaud et le froid excessif sans moïens de s'en garantir.

Cette maladie ne porte aucun des caractères de la fièvre maligne. Ses cause prochaines sont les levains corrompus dans les premières voies ; les éloignées la mauvaise nourriture, les mauvaises eaux et les températures excessives de l'air. On y pourrait joindre encore la malpropreté qui suit ces états, surtout à la campagne et ce qui est si propre à corrompre l'air immédiat. Voici quelles sont les mesures à prendre.

Les personnes en santé. On ne saurait leur répéter que cette maladie ne se communique point par l'approche des malades. On ménage des secours à ces derniers et on bannit l'inquiétude et la peur dans l'esprit des premiers. On leur recommandera de ne point laisser d'eau croupissante devant leurs portes et de ne pas être pêle-mêle avec leurs bestiaux dans le fumier.

Première attaque de la maladie. Lorsque la maladie commence, elle se manifeste par des lassitudes ou des engourdissements vagues. Si le malade est robuste, jeune, sanguin, je pense qu'il faut commencer par lui faire une saignée au bas et dès le lendemain vider l'estomac.

La maladie confirmée. Si faute d'avoir été secouru dès le commencement ou par l'opiniâtreté de la maladie, elle continue à parcourir les périodes, je crois qu'il faut être très sobre dans l'emploi de la saignée. Cependant, si les yeux étaient allumés, que la fièvre fût vive avec un pouls dur et plein, que la tête l'embarrassât, il faudrait bien se déterminer à saigner une ou deux fois au pié. Si nonobstant l'emploi des saignées la tête restait pesante, qu'il y eut de l'irrégularité au pouls et des mouvements dans les tendons, on recourerait promptement aux vésications que l'on appliquerait aux jambes. Mais ces accidents sont rares. Il parait pour l'ensemble des symptômes que tout se passe dans les premières voies, que les indications premières doivent être de les vider, de les prémunir contre la putridité et de débarrasser tous les capillaires dont les liqueurs sont épaissies. Les choses étant dans cet état, n'employant la

saignée qu'autant que les sujets sont pléthoriques, j'insiste sur l'usage des vomitifs suivis de l'usage alternatif d'apozèmes simples.

Déclin de la maladie. Les évacuations employées et par leur moïens les premières voies débarrassées des levains qui les farcissaient, on continuera encore l'usage des apozèmes.

Convalescence. Quand la convalescence sera décidée, on fera manger les malades. Ils ne feront usage d'aucun remède que de la tisane simple. Avec ces seules attentions, leur convalescence sera prompte, surtout s'ils ne se hâtent pas de retourner au travail. IetV. C2533.

30 mai 1766. BULOT, médecin du Roi.

Les malades sont d'une indocilité extrême et il est très difficile pour ne pas dire impossible de les traiter méthodiquement. Cette indocilité de la part du peuple et la difficulté de parcourir le terrain qui est fort montueux et dont les hameaux et cabanes isolées ne se communiquent que par des chemins rudes et difficiles demandent des secours plus multipliés.

Il est nécessaire de changer les aliments si l'on veut rétablir les malades et préserver les sains. Il serait à propos de fournir à ces misérables de la viande, du pain, du vin, ce dernier que je regarde comme funeste lorsque la fièvre est forte, devenant absolument nécessaire lorsqu'elle a perdu de sa fureur et dans la convalescence ; c'est alors un cordial qui soutient et anime les forces et qui s'oppose à l'alcalescence qui se déclare ordinairement à la fin de ces maladies.

Cette maladie s'annonce ordinairement par une lassitude spontanée, une courbature, un malaise universel, des maux de tête, une grande sensibilité par tout le corps, des maux de cœur, des points en différents endroits de la poitrine et des hypocondres qui durent quelques fois plusieurs jours avant qu'il ne se déclare une fièvre qui est plus ou moins violente suivant les sujets qu'elle attaque. Elle se déclare assez brutalement dans quelques uns qui essüient dans les premiers jours des redoublements violents qui enlèvent une partie des malades avant le sept. Passé cette époque, elle paraît perdre de sa fureur, sa marche devient plus sourde sans être moins dangereuse. Les malades tombent dans un accablement et un affaïssement de cœur et d'esprit qui durent trois, quatre, cinq et même six semaines, après quoi ils entrent dans une espèce de convalescence qui n'est guère plus seure que la maladie parce qu'une partie de ces misérables portent alors des abcès internes qui les feront périr ou qu'ils sont brusquement emportés par des indigestions d'aliments grossiers, visqueux et non fermentés qui sont leur nourriture ordinaire mais que leurs esthomacs affaiblis ne sont plus en état de digérer. Dans d'autres malades la fièvre se déclare lente nerveuse dès les premiers jours. Le visage est pâle et livide, les yeux abatus, la langue humide et glaireuse malgré la soif qui ne laisse pas de tourmenter les malades. Il n'y a point de feu à la peau, le pouls est peu ou point élevé, quelques fois naturel ou plus lent que le naturel, les urines ne sont point chargées mais les malades ont un délire sourds, des soubresauts dans les tendons, des tremblements convulsifs et souvent ils tombent dans un spasme universel, la mâchoire inférieure est dans une forte convulsion et il coule d'entre les lèvres une salive glaireuse. Quelques uns crachent du sang ou en rendent par les narines dès les premiers jours sans en être soulagé. Il se trouve des tâches scarlatines, des surdités. Il y a beaucoup de matières vermineuses surtout dans les enfants. On voit des malades rester dans l'imbécillité après la maladie et quelques uns dans la paralisie d'un côté ou de quelques membres. A ce détail fidèle de la plus grande partie des symptômes on ne peut manquer de reconnaître une fièvre maligne catharale que je crois pouvoir attribuer à la misère, aux mauvais tems et à l'hiver rude que nous avons essüié qui ont empêché les misérables habitants de nos campagnes d'agir et de travailler à leur ordinaire. Les solides, faute d'une action suffisante de la part des liquides, n'ont point été assez broïés, divisés, atténués et ils sont devenus visqueux et glaireux. Quelques jours de chaleur assez forte survenus tout à coup ont fait entrer ces humeurs dans un commencement de fermentation qui a bientôt été arrêtée par des vents extrêmement vifs et froids qui ont supprimé la transpiration qui commençait à s'établir. Cette cause me paraît d'autant plus évidente que le mal a commencé dans un endroit fort bas, peu aïré mais exposé à toute l'ardeur du soleil. Le germe de la maladie une fois développé dans un sujet, il n'est point surprenant qu'il se soit communiqué aux autres corps de la même maison puisqu'ils portaient tous la même disposition, ni que les personnes qui demeuraient dans le voisinage, étant allées pour secourir les premières victimes de la maladie.

Le germe de la maladie une fois éclos, il n'est pas surprenant que la maladie se soit communiquée à tout le quartier qui est situé entre les bois et des monticules qui lui ôtent les vents du Nord et de l'Est. On devait également s'attendre à le voir attaquer des villages mieux situés à cause de la malpropreté des habitants de nos campagnes et de la mauvaise habitude où ils sont de faire coucher les malades avec les sains, de se servir pour boire et pour manger des mêmes vaisseaux qui sont ordinairement de bois sans les avoir lavé et même de boire et manger les restes des aliments que les malades ont souvent maniés pendant longtemps et porté plusieurs fois à leur bouche et imprégné de leur salive.

Les premières indications qui se présentent à remplir sont :

- * d'arrêter la contagion en déffendant aux sains de coucher avec les malades, de boire et manger leurs restes, en rassurant les sains effraïés par la contagion que cette maladie par elle-même n'est pas à beaucoup près aussi mauvaise qu'ils se l'imaginent et que presque tous ceux qui en meurent périssent par leur faute.

- * faire concevoir au peuple que le cidre, le vin, l'eau de vie ne peuvent les soulager qu'en augmentant leur mal

au point qu'ils ne la sentent plus et en leur déclarant que quoiqu'ils n'aient pas l'intention de s'enivrer, la plupart d'entre eux meurent dans une yvresse qui doit faire tout craindre pour leur salut. IetV. C1378.

Quimperlé le 27 juin 1766. Rapport de BOSE fils, maître es arts et chirurgie.

Cette maladie commence par un léger frisson, un violent mal de tête, la langue est blanche et jaunâtre ou chargée d'une crasse brune. Les malades se plaignent d'un goût amer, d'autres de nausées ou rapports d'œufs pourris, d'inquiétudes, d'angoisse à la région du cœur, de douleurs dans le bas ventre et dans tous les membres.

Dans quelques uns, dès le deuxième jour, la maladie porte à la tête et occasionne du délire, dans quelques autres la fièvre s'annonce avec les symptômes d'une péripneumonie, savoir la toux, l'oppression, point de côté, la rougeur du visage, un pouls dur accompagné d'une partie des symptômes cy dessus, comme envie de vomir, mal au cœur et douleurs dans toutes les parties du corps. Vers le troisième jour de la maladie, la fièvre augmente, le pouls est dur et fréquent, la peau est sèche et brûlante de même que la langue. La soif est considérable, les uns ont des vomissements bilieux, d'autres rendent des vers par haut et par bas, plusieurs ont des saignements de nez. Dans ce tems du progrès de la maladie, il paraît à quelques uns des tâches brunes ou noires autour du col, sur la poitrine, le bas ventre, les bras, les cuisses, accompagnées d'un grand serrement dans la région du cœur.

Dans le fort ou l'état de la maladie, ils éprouvent une langueur, un abattement considérable, le pouls est très faible, le visage est de couleur livide ou plombée, les yeux sont caves et ternes, les narines sont sèches et dilatées, la langue d'un rouge foncé, les malades ont mal à la gorge et de la peine à avaler. Dans le même état de la maladie, la poitrine s'embarrasse, la respiration est laborieuse, la toux fréquente, les matières qu'ils expectorent gluantes. Ils se plaignent d'un grand resserrement autour du cœur, la sueur est gluante et fétide.

Enfin, dans la dernière période de la maladie, le pouls est d'une faiblesse et d'une inégalité extrême avec des soubresauts dans les tendons du poignet, les tâches pourpres se dissipent, la poitrine se charge de plus en plus, le râle survient et est bientôt suivi de la mort.

Ces divers tems de la maladie sont parcourus plus ou moins vite suivant que la maladie se déclarait plus ou moins violemment et suivant la force et la faiblesse du tempérament des sujets. Ceux qui ont été attaqués le plus vivement sont morts le septième, neuvième jour, d'autres et c'est le plus grand nombre, ont succombé après un mois, six semaines et même deux mois de maladie, surtout parmi les vieillards pauvres, en partie par la faiblesse qu'entraîne nécessairement une pareille maladie et en partie par le déffaut de nourritures convenables.

La convalescence de ceux qui ont échappé à la mort est fort longue et les sujets ont l'air de squelettes ambulants et ne reprennent leurs forces qu'avec beaucoup de peines. IetV. C1378.

Juin 1766. BUSSON : mémoire sur les maladies régnant à Kernével, Bannalec et Melgven.

Cette maladie ressemble à celle qui sévit dans la subdélégation de Moncontour.

Je crois que les personnes qui ont quelque autorité sur l'esprit des païsans leur répètent souvent ce qui est très vrai, que cette maladie n'a aucun caractère en soi qui la rende communicable, qu'en évitant les excès de boissons enivrantes, les nourritures essentiellement malsaines, la malpropreté et aiant l'attention de ne pas coucher avec les malades et de n'en point manger les restes, ils pourront continuer à leur rendre des soins sans courir le risque de contracter la maladie. IetV. C1378.

JOUANNE. Plédran le 4 août 1766.

La malpropreté est la cause de l'épidémie. Un malade dans une maison suffit pour gâter tout le reste. Sains et malades boivent dans le même vase. Jay prié M. le Recteur de leur déffendre au prosne cet abus...

J'avais crû que les chaleurs auraient rendu cette maladie plus redoutable, mais elle n'a point changé de caractère, j'en ay été quitte pour faire saigner un peu plus.

JOUANNE. Moncontour, septembre 1766.

La malpropreté des maisons infectées faisait régner une odeur qu'on sentait avant d'arriver à la porte de la maison, qui était une odeur d'aigre doux et de fade. Quand je tirais les bras des malades de dessous les couvertures, l'air qui sortait du lit faisait soulever le cœur et lorsque je voulais m'assurer de l'état de la langue, il fallait estre à moitié corps dans le lit qu'on appelle dans ce païs charlit, guindé sur un banc sur lequel il fallait se hisser ; il en venait des bouffées d'haleine qui auraient abattu un cheval. Souvent je me retirais couvert de puces et en d'autres endroits les grelots de St François m'escaladaient de toutes parts.

Les plus faibles, qui nageaient dans la fange, nous procuraient un frémissement d'horreur dont M. le Recteur ou prêtres qui m'accompagnaient souvent ne pouvions nous déffendre.

Dans le fond de mon cœur j'admirais le triste état dans lequel sont exposés ceux qui exercent le Saint Ministère et la médecine dans des circonstances aussi rebutantes à la nature. IetV. C2533.

LAVERGNE : « Il existe ici et dans presque toute la Bretagne une bien pernicieuse coutume qui est de s'assembler à quinze ou vingt personnes et plus pour veiller un cadavre souvent à moitié putréfié. La police devrait

s'opposer à une piété si mal entendue. Il n'est pas rare d'en voir s'en retourner malades et attaqués en peu de la même maladie dont le mort avait péri. »

1766. LE THOU, avocat à Quimper.

Dans la principale place de la ville, St Corentin, à l'entrée de la Cathédrale, est la poissonnerie. Est-ce pour détourner les fidèles de fréquenter ce lieu saint qu'on laisse subsister à son entrée les infections et les immondices inséparables de la poissonnerie ?

Mesgloaguen, le quartier le plus élevé et le mieux aéré de la ville devrait il être le lieu de l'échaudoir ou de la tuerie des bestiaux dont tout le reste de la ville est infecté ?

Il n'est pas possible de sortir des maisons, sur les ruës, de passer d'un quartier à l'autre sans entrer dans l'infection provenant des boucheries par quelques portions de leurs immondices et de leurs vapeurs infectées. IetV. C565.

25janvier 1767. JACOB, recteur de Trigavou.

Je fus appelé dans une maison où je trouvais sept malades dont cinq couchés ensemble, sans chemise, sans linceul, sans couette et sans paille. Point d'autre couverture qu'un tas de vermine qui les dévorait et qui menaçait ceux qui voulaient les approcher. Je sentis combien le lit commun entre tant de malades devait produire d'inconvénient. IetV. C1360.

Paris le 10 8^{bre} 1767. Le contrôleur Général, à propos de l'épidémie frappant la subdélégation de Moncontour.

J'ai été informé de différents cantons de Bretagne que la dysenterie s'y est introduite et qu'elle commence à faire beaucoup de ravages. Je vous prie de vouloir bien m'autoriser à faire quelques dépenses pour secourir les pauvres car on ne peut espérer aucun bon effet des remèdes lorsque la misère force les malades à faire usage d'aliments grossiers.

La Bretagne a été de tout temps sujète à de fréquentes maladies épidémiques. Depuis quelques années elles se répandent dans tous les cantons de cette province. On en attribue les causes aux intempéries de l'air occasionnées par sa position presque au milieu de la mer et par un vieux levain qui y est resté de la cruelle maladie qui régna à Brest à la fin de 1757 et au commencement de 1758. IetV. C2533.

Guerche le 30 X^{bre} 1767.

Tous les malades que j'ay vu ont estés attaqués tout à coup de douleurs violentes dans le ventre, d'un sentiment d'ardeur dans les entrailles, de nausées fréquentes, de vomissements de matières muqueuses, de déjections glaireuses et grasses jaunes et sanglantes, d'une fièvre continue précédée d'un léger frisson avec mal de tête, la langue sèche, première période.

Les douleurs alors augmentes également que la fièvre, les fesses deviennent plus fréquentes et les malades vont à la garde robe dix, douze et quinze fois par heures, ils rendent le sang tout jour et jettent des vers tantôt vivants tantôt morts, les uns par vomissement, les autres par les fesses, seconde période.

Il survient sept, huit ou dix jours après un hoquet ; alors le poulx devient petit, fréquent et intermittent. La fièvre sévanouit ou du moins il n'en paroist point ; la peau se sèche, les extrémités froidissent, les malades se plaignent d'un froid universel, le goût se perd, tout leur répugne, les évacuations deviennent moins abondantes quoy que toujours sanguinolentes, le ventre s'aplatit sans presque ou point de douleurs, ils tombent dans des sueurs froides et dans des défaillances, les yeux deviennent languissants et s'enfoncent dans les orbites. Tous ces symptômes annoncent une gangrène dans quelques parties du canal intestinal, dernière période de la maladie et qui conduit ces infortunés à la mort. IetV. C2534.

10 avril 1769. Landerneau, rapport de KERVEQUENLECOAT

Les deux plus grades causes de la dépopulation dans le royaume sont le défaut de matrones intelligentes dans les campagnes où il meurt actuellement quantité de mères avec leurs enfants pour être mal accouchées et d'autre part le défaut de secours qu'ont les hommes des campagnes dans leurs maladies même ordinaires, car les plus aisés d'entre eux n'épargnent rien pour guérir leurs bestiaux, mais pour eux-mêmes et leur monde ils ne veulent rien faire, tout au plus s'en rapportent-ils à quelques charlatans qui infectent les campagnes. C2356.

Le même une dizaine de jours plus tard : « Si votre grandeur voiait les habitudes de nos païsans, elle ne s'étonnerait pas de ce que les maladies n'y occasionnent pas plus de désolation. Leurs maisons sont malsaines, tant par l'humidité que parce qu'elles ne reçoivent d'air que par les lucarnes. Elles sont environnées de fumier, soit en tas, soit étendu dans des mares d'eau qu'on nomme communément draux (?). Il y a encore à l'entrée des villages des trous où les eaux de pluie qui y séjournent, jointes à celles qui coulent du fumier ne peuvent que fournir des exhalaisons pestilentielles. Aussi, quand les maladies qu'elles occasionnent se mettent dans un village, il n'est point étonnant

qu'elles enlèvent sept à huit personnes d'une maison, quelques fois même tous les habitants d'un grand village. C2536

St Denoual.

En 1769 il fit une grande pluie tout le mois de juin et continua jusqu'à la Ste Catherine, en sorte que les dixmes furent presque toutes perdues. Un fermier de la paroisse ne sauva pas un grain de blé ny d'avoine. Je sauvay la meilleure partie de la mienne par diligence. Je faisais chauffer le four, j'y présentais les brassées de blé à sécher, après quoi je les jettais sous les fléaux des batteurs dans ma grange. Chacun démontait ses meubles pour battre dans les maisons. On battait jusque dans l'église. On battait et fannait les jours de fête et dimanches. Plusieurs s'en firent scrupule, ne craignant pas néanmoins de passer les jours au cabaret. Le tiers des blés et même des avoines fut perdu et même la moitié....Depuis la my octobre, la pluie augmentant et continuant, on se vit réduit à ne point semer ou à semer dans la bouë. En février et mars on voulut semer, mais le printemps ayant été extrêmement sec et froid avec des glaces fréquentes en may, tout périt. L'orge seule réussit. 20G527

30 7^{bre} 1769.

Une dissenterie accompagnée de fièvre maligne vient d'éclater violemment dans les paroisses de Plumieux, Plémet, La Trinité et Guilliers. Il y meure une quantité considérable d'habitans. IetV. C 2536.

14 9^{bre} 1769, visite des paroisses sinistrées par le subdélégué.

...De là nous fûmes à La Trinité et à Plémet. Messieurs les recteurs de ces paroisses nous dirent que la maladie estait toute cessée dans leur paroisse. Celui de La Trinité me fit l'éloge de St HARDY et m'ajouta qu'il estait surpris comment il avait pu résister aux fatigues qu'il avait pris depuis un mois.

Plémet me rappelle une erreur que j'ai faite dans me deux dernières lettres ou j'ai dit que la maladie estait cessée à Plumieux et reïgnait encore à Plémet, c'est à Plémet qu'elle a cessée et à Plumieux quelle subsiste encore. Le Recteur de cette paroisse que nous vîmes hier est moribond ainsy est ce son curé qui a reçu les 60 livres et qui se mesle actuellement du gouvernement de la paroisse, il a la marmite chez lui où il a son mesnage et se done tous les soins convenables pour soulager les pauvres malades. C2536.

9 X^{bre} 1769, GESTIN Recteur de St Etienne.

Ladissenterie commence a faire ravage en ma paroisse on madit que Monseigneur lintendant vous avait fait passer des remèdes pour être distribué pour les pauvres et autre dans les paroisses de votre subdélégation. Vous voudrez bien en faire passer au Sieur DUPERCON votre protégé pour St Etienne. C2536.

Juin 1770.

Etat des dépenses pour secourir les malades indigents des paroisses de Mohon, Plémet, Plumieux, La Trinité, Ménéac et Guilliers qui ont été attaquées de dysenteries accompagnées de fièvres malignes pendant l'hiver de 1769 à 1770.

109 livres et 12 sols pour le prix des bouillons, du pain et de la viande qui ont été fournis aux malades et convalescents indigents de Plumieux.

425 livres et 6 sols pour les honoraires des sieurs HARDY, GILLARD et SAMSON qui ont été employés à visiter, traiter et médicamenter les malades des dites paroisses à raison de cinq livres par journée. C2536.

Andel. Après les misères et la disette affreuse qu'éprouva l'an dernier ma paroisse, je contoïis du moins que l'abondance de la nouvelle récolte eut diminué nos pertes précédentes et nous eut dédommagé de tout ce qu'elle nous a fait sentir et supporter de rude et d'affreux. Je me suis trompé, une maladie épidémique de dissenterie ravage ma paroisse de tous côtés...Il s'en trouve actuellement près de 80 infectés de cette cruelle maladie, sans compter ceux qui tombent tous les jours sans cesse, une maison gâtée de cette maladie infectant tous ceux qui l'habitent et comme le nombre de ces malades est infiniment plus grand parmy les pauvres, l'homme à l'aise se nourrissant de bons alimens, supplie très humblement votre grandeur de pourvoir aux soins du chirurgien de cette paroisse.

Dénombrement de 1770. C1402.

	Naissances	Décès
Prénessaye	71(82 d'après le registre)	70(82 d'après le registre)
La Motte	117	81
Plémet	135	111
Plumieux	175	193

Loudéac	185	253
Merdrignac	90	48
La Chèze	15	10
St Etienne	27	30
La Ferrière	36	37
Gomené	36	36
St Barnabé	46	39

ALCOOLISME. Quimper, 1770.

Dans tout le canton de Quimper ainsi que dans presque toute la Basse Bretagne on se plaint moins de la disette des grains comme cause de la dépopulation que de l'ivrognerie, source ordinaire de fainéantise, libertinage, querelles et souvent meurtres. Ce défaut y est tellement invétéré que les malades même ne peuvent s'en abstenir et préfèrent de boire cidre ou eau de vie à observer aucun régime ou à employer les remèdes qu'on leur offre.

Concarneau. Les maladies auraient causé moins de ravages si les habitants qui sont naturellement yvrognes avaient voulu renoncer à boire ou à ne pas consulter des charlatans. IetV. C 1401-2.

Rennes 1771. La misère a été moins grande en 1771 qu'en 1770 mais le peuple se ressentait encore de la détresse où il s'était trouvé l'année précédente et qui lui avait été d'autant plus à charge que les années antérieures n'avaient pas été plus heureuses. C1402

Rapport du Docteur ROBIN De KERIAVALLE, Médecin des Epidémies, sur la dysenterie de Plémet en 1771.

La maladie qui a régné dans la paroisse de Plémet depuis la fin du mois d'août jusqu'au commencement du mois de novembre de cette année n'était autre chose qu'un dysenterie sans complication de malignité, mais pure et simple et qui a abandonné à elle-même une population extrêmement malpropre, vivant des aliments les plus grossiers, les plus indigestes et les plus mal-sains que connaisse l'indigence poussée à ses derniers retranchements par la cherté excessive des grains et de toutes autres choses nécessaires à la vie. La maladie a pu être funeste à un tiers de ceux qui en ont été atteints sans que pour cela on ait recours à une malignité particulière, mot vide de sens et qui ne laisse aucune idée que celle de l'ignorance de ceux qui l'emploient pour couvrir leurs fautes. On reconnaîtra aisément j'espère, dans ce que j'ai à dire de cette maladie, le caractère d'une dysanterie qui n'eut point été mortelle si on y eut apporté quelques secours puisque sur 140 environ qui ont été atteints quoy que tous aient pris ce qui leurs était le plus contraire, je veux dire du cidre bouilli, du lait aigre chaud et froid et ceux qui étaient plus riches du vin chaud et qu'aucun n'ait pris des remèdes, il n'en est mort que 43, ce qui a suffi pour allarmer le Recteur qui, en feuilletant les registres a trouvé une mortalité des plus effrayantes arrivée dans cette paroisse il y a quinze ans environ et une deuxième à peu près semblable il y a quatre ans. Craignant pour sa paroisse le malheureux sort qu'elle éprouva dans ces deux années, il a prit le parti de demander des secours propres à détourner l'Orage qui la menaçait. Si j'eusse traité cette maladie, si j'eusse étudié et suivi la marche au près des malades et si surtout j'eusse pu faire quelques ouvertures de cadavres comme je m'étais proposé, je pourrais aujourd'hui en développer et éclaircir la nature d'une manière plus précise qu'il ne me sera possible de le faire, ne l'ayant connue que chez quelques convalescents. Lorsque je suis arrivé dans cette paroisse, le 10 9^{bre} 1771, la maladie y était presque entièrement dissipée par l'effet des premiers froids. Voulant cependant m'acquitter de ma commission avec une sorte d'exactitude, j'ai visité tous les convalescents à qui j'ai distribué le peu de remèdes qui leurs était nécessaire pour terminer leur guérison, j'ai questionné le Recteur, les autres ecclésiastiques, le chirurgien et les gentils hommes de la paroisse. Ainsi, tout ce que j'ai à dire, je le tiens d'eux et de ceux qui ont échappé à cette maladie. Dans la confusion de leurs rapports, je me suis particulièrement attaché à trois points fixes qui sont :

La cause généralement prise,

Les symptômes

La marche et la terminaison de cette maladie.

Causes de la maladie. La paroisse de Plémet, comme toutes les circonvoisines, a été affligée d'une sécheresse extrême pendant les mois de juillet et d'août. Par là, les sources ont été épuisées et le peu d'eau qu'elles ont fourni devenue épaisse et bourbeuse a dû, en altérant les humeurs, disposer aux indigestions, aux digestions imparfaites et aux flux de ventre qui en sont les suites. Cette paroisse a presque entièrement été privée de fruit cette année. Le peu qui s'en est trouvé a été de mauvaise qualité et on s'est empressé de les cueillir avant la maturité pour ne pas perdre le peu qu'on en avait. Si le fruit de bonne qualité et pris en parfaite maturité peut passer pour un préservatif de la dysenterie, on doit convenir au moins que celui de mauvaise qualité et qui n'est pas mur est très propre à disposer aux diarrées et aux flux de ventre.

La cherté excessive des grains a forcé les pauvres gens à manger tout ce qu'ils ont crû propre à tromper leur faim. Enfin la malpropreté a pu, dans des corps aussi mal disposés, faire naître et communiquer une maladie aussi malpropre que la dysenterie. Des enfans continuellement pressés de devoiement ont continuellement infecté la maison des excréments liquides et musqueux qui en étaient le produit ; ces excréments ont pu seuls être cause, par leurs exhalaisons infectantes, de la propagation de la maladie. Je tiens de M. LAGARITTE, chirurgien établi dans le bourg de Plémet, qu'étant allé dans différentes maisons, il avait vu pères et mères mettre leurs enfans à déposer leurs excréments dans la place qui en était toute couverte, sans pour cela ils cherchassent à la nettoier. La maladie aiant commencé par les enfans, ne peut on pas établir que la malpropreté des pères et mères a été cause de la maladie.

Symptômes ordinaires de la maladie. Les symptômes par lesquels la première invasion de ce mal s'est toujours annoncée, ont été un malaise généralement répandu par tout le corps, des lassitudes, des douleurs de reins, des dégoûts, perte d'appétit, bouche empoisonnée, une quantité prodigieuse de vers, des nausées, des vomissemens glaireux, muqueux et bilieux. Ces différens symptômes ont presque toujours précédé l'attaque de la dysenterie sans que pour cela les malades aient pris des précautions et aient même gardé le lit. La maladie s'est ensuite manifesté par de petites coliques, des déjections muqueuses dans le commencement et sanglantes par la suite, des douleurs violentes autour du nombril, le poulx étant faible, lent et concentré, enfin un accablement total des forces qui contraint la malade à garder le lit.

Marche et terminaison de la maladie. Le commencement de la maladie s'est toujours passé de la manière que je viens d'exposer. Plusieurs malheureux se sont rétablis sans avoir éprouvé tous ces symptômes. Ceux qui ont été les plus mal traités et qui se sont enfin rétablis après avoir rendu une quantité étonante de matières infectes, muqueuses, glaireuses et sanguinolentes, après avoir été tourmenté jour et nuit, insensiblement les évacuations sont devenues plus rares et les malades ont repris de l'appétit et des forces sans avoir tenté aucun remède. D'autres se sont rétablis en peu de jours sans traîner de convalescence. J'ai consulté une convalescente qui, étant dans le fait de la dysenterie il y a seize jours, accoucha fort heureusement d'un enfant à terme ; purgea heureusement par l'une et l'autre voie, allaita son enfant et est aujourd'hui parfaitement rétablie sans avoir pris aucun remède. Son enfant se porte aussi bien qu'elle. Où est la malignité ? Une bouteille de bon vin fut le seul remède que je lui proposai.

Ceux qui sont morts, outre les symptômes cy dessus, ont souffert des douleurs les plus vives dans les intestins et des vomissemens continuels, surtout après avoir mangé, des évacuations excessives et involontaires et même sans s'en apercevoir, le hoquet, et chez les uns le ventre semblait s'aller coller à l'épine du dos, chez les autres le ventre s'est prodigieusement météorisé, les dernières déjections ont été noirâtres et presque tous ont eu la cessation entière de leurs douleurs quelques tems avant la Mort. Si on les eut ouvert, il est incontestable qu'on leurs eut trouvé les intestins gangrenés.

D'après ce que je viens d'exposer sur la cause, les symptômes, la marche et la terminaison de la dysenterie de Plémet, je crois que si on avait fait passer quelques remèdes à ces pauvres malheureux d'une manière plus méthodique, on n'en eut perdu qu'un très petit nombre et que ceux qui en ont réchappé eussent été bien plus tôt rétabli et bien mieux. C'est-à-dire qu'ils ne seraient pas aujourd'hui à traîner une convalescence pénible et laborieuse qui sera peut être pour eux l'époque de la perte irréparable de leurs forces et de leur santé.

D'après la connaissance suffisamment établie de cette maladie, je crois qu'en appropriant les doses à l'âge, aux forces, au sexe et au tempérament de chaque individu, on eut tiré beaucoup d'avantages :

- * A une dose appropriée d'ypéca
- * D'une dose purgative
- * Des lavemens adoucissans avec des bouillons de tripes ou avec le lait doux qui se trouve beaucoup plus aisément chez les paysans ou enfin avec la térébentine et le jaune d'œuf
- * Les tisanes de racines de guymauves ou l'eau de ris
- * Les yeux d'écrevisse et tous autres absorbans
- * Enfin le diascordium lathériaque et le vin rouge.

Je crois qu'un usage bien entendu et sagement administré des seuls remèdes que je viens de citer eut sauvé la vie à un grand nombre de mal-heureux qui, chargés de famille et n'ayant pas de pain, n'osent seulement pas penser aux remèdes.

Je ne dois pas oublier ici les vives sollicitations que M. le Recteur m'a chargé d'ajouter à mon rapport. Ce digne ecclésiastique, également que M. LAGARITTE, n'a rien négligé pour le soulagement de ses malheureux paroissiens. Mais il ne peut pas suivre tout ce que lui dicte son zèle et pour achever ce qu'il a commencé, il demande une petite somme pour être employée en bouillons et thériaque pour achever de rétablir des gens qui ne le seront peut être jamais si on ne lui accorde pas ce secours. IetV. C1387

14 9^{bre} 1771. Le subdélégué.

A propos des remèdes, outre quatre chirurgiens établis en cette ville qui distribuent des remèdes, les marchands et épiciers en vendent aussy. Il ne se fait chez les chirurgiens ny chez les marchands aucune visite pour en vérifier la qualité et la bonté, en sorte qu'un remède qui n'est bon que pendant un certain tems, est souvent employé

par les chirurgiens ou vendu par les épiciers longues années après le tems où on devait l'employer, ce qui occasionne la mort à plusieurs ou au moins des maladies de langueur. C1387.

20 novembre 1771. JAMET Recteur de Plémet.

Je viens de recevoir la somme de 150 livres de Madame De BEAUMANOIR. J'emploierai le mieux qu'il me sera possible pour les soulagements des pauvres malades et des convalescents de ma paroisse. La maladie n'est pas encore entièrement cessée, nous enterrons encore aujourd'hui un jeune homme de six ans et demi mort de la dissenterie. Il ne nous reste qu'à redoubler nos vœux et nos prières pour la préservation de notre bienfaisant monarque et de ses ministres. IetV. C1387.

1771. Chateauneuf du Faou.

Cette maladie est la même que celle qui règne dans presque toute la Basse Bretagne depuis bien des années. Elle s'annonce par un malêtre général, un défaut de force et la perte d'appétit. Elle se déclare ordinairement ensuite par un froid plus ou moins marqué, assez souvent même par un frisson qui est suivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de nausées et quelques fois de douleurs d'entrailles si vives qu'elles seules ont paru emporter des malades dès les tris ou quatre premiers jours. Après quoi le pouls diminue, la chaleur se calme ainsi que les douleurs mais les malades délirent sourdement ; ils ont les yeux larmoïants, plus ou moins éteints ; des soubresauts dans les tendons et même un tremblement convulsif de tout le corps se mettent de la partie et ne finissent que quand la maladie se termine en bien ou en mal. Quand elle se termine ce n'est qu'après trois, quatre ou cinq semaines et quand les malades peuvent soutenir jusqu'au vingt troisième jour, il y tout à espérer pour eux.

Cette maladie ne paraît pas affecter de maltraiter un sexe plus que l'autre, mais elle sévit plus particulièrement contre les pauvres et les plus misérables. Le nombre des enfants atteints de cette maladie est bien plus grand que celui des adultes parce que les pauvres n'ayant pas de paille pour coucher leurs enfants séparément les font coucher avec celle où ils reposent malades comme en santé, de sorte que lorsque quelqu'un d'eux est attaqué d'une maladie contagieuse, on peut compter que tous ou presque l'auront, aussi trouve-t-on jusqu'à cinq, savoir le père, la mère et trois enfants étendus malades sur le même grabat qui n'est souvent qu'une poignée de paille entre quelques morceaux de bois.

Il serait à souhaiter qu'on put empêcher les malades de boire du vin pendant la fièvre des premiers jours parce qu'il l'augmente et aide à brûler et corroder les entrailles. Il n'en n'est pas de même du tems où la fièvre, la chaleur de la peau et sa sécheresse diminuent, un peu de vin dans cet état ne peut que faire du bien surtout s'il est suffisamment trempé d'eau. IetV. C1377.

Année 1772.

Plumieux le 14 février 1772. RAFFRAY, Recteur.

Il a été donné pour apparu qu'à la dernière récolte il ne fut pas ramassé la semence de bled noire qu'on avait mis, c'est-à-dire presque rien, qu'il y a plus de la moitié des paroissiens qui vont au pain et qu'auparavant le mois de juin il n'y aura pas le quart des habitants qui ne soient dans le cas d'acheter des grains. La paroisse est totalement ruinée et il n'y a pas un tiers qui soient dans le cas de pouvoir payer actuellement les deniers royaux. IetV. C1722.

La Motte le 9 février 1772. CADORET, Curé.

J'ay l'honneur de vous dire qu'il n'y a presque point eu de bleds noirs non plus que d'autres espèces de grains et qu'il y a près d'un tiers de notre trêve où il y a 2 000 communicants à la mendicité ; d'ailleurs notre terrain n'est point de rapport pour les grains étant un pays de forest. IetV. C1772.

Plémet le 3 février 1772. JAMET, Curé.

Je viens de recevoir une lettre de votre part par laquelle vous me chargez de répondre. Vous me demandez si la récolte dernière peut suffire à la subsistance des habitants et s'il y a apparence qu'ils puissent semer. J'ai consulté les plus aisés et les plus intelligents de ma paroisse qui m'ont unanimement répondu que la récolte de l'an dernier ne peut aller tout au plus qu'à quatre ou cinq mois et la raison est que les bleds noirs qui sont presque la moitié de la semaison ont totalement manqué l'an dernier. Ma paroisse est peut être pour le moment une des plus dignes de commisération. J'ai près de trois mille communicants et plus d'un tiers à la mendicité.

PS. Comme syndic de la paroisse de plesmet je certifie que de ma connaissance je n'avais vu tant de misère dans ma paroisse. Signé : TUAL. IetV. C17722

Plémet le 28 mars. JAMET.

Ma paroisse est touchée de fièvres ; le fléau épidémique qui l'avait menacé n'était rien en comparaison de la famine qui l'afflige et la dévore depuis le commencement de l'année. Je puis vous assurer qu'il y a dans ma paroisse

plus de 800 qui souffrent et périssent de faim. Ceci dit sans vous importuner mais pour confirmer ce que j'ay eu l'honneur de vous marquer il y a quelques tems touchant le piteux état et la triste situation de Plémet. C1722.

Plémet le 25 juin 1772. JAMET.

J'ose encore avec confiance mettre devant les yeux de votre grandeur la misère extrême et la désolation de ma pauvre paroisse. Ce n'est plus une maladie épidémique et meurtrière comme il y a environ neuf mois qui nous ravage, c'est la disette, c'est la famine qui fait pâtir 1 200 personnes depuis quatre ou cinq mois et qui auparavant la prochaine récolte toujours tardive dans notre canton et qui ne sera que médiocre, en fera immanquablement périr un grand nombre s'il ne nous vient quelques secours extraordinaires. Je sais que le fléau est presque universel dans la province, mais je suis persuadé qu'il n'y a peut être pas un endroit où il se fasse sentir avec autant de vigueur que dans ma misérable paroisse. Les raisons: la récolte a presque totalement manqué l'an dernier qui est notre seule et unique ressource, car point de commerce chez nous comme bien ailleurs, point d'argent par conséquence, point d'aisance, point de secours d'un paroissien à un autre. Les moins mal aisés ont à peine le simple nécessaire. Plusieurs sont obligés de vendre de la terre pour avoir des grains. Il n'y a dans ma paroisse que trois ou quatre personnes de distinction qui puissent faire et fassent effectivement la charité, entre autres notre seigneur le Maître des forges du Vaublanc. Bref Monseigneur, le plus grand nombre de mes nécessiteux ont vendu ce qu'ils avaient de terres, de meubles et de bestiaux même jusqu'à leurs landes et habillement pour traîner misère jusqu'à ce jour, mais ils ne savent plus où s'en prendre et dans tous les villages où la faim plutôt qu'une véritable maladie m'appelle et surtout à mon prône j'ay la douleur de voir une infinité de malheureux qui de corpulents et vigoureux qu'ils étaient cy devant n'ont plus que la peau sur les os, se traînent et se soutiennent à peine et ressemblent bien moins à des hommes vivants qu'à des squelettes ambulants. Votre grandeur aura la charité de pardonner la longueur de ma lettre : le sujet qui m'affecte m'a rendu prolix. D'après ce touchant exposé que je viens de vous faire de la triste et affreuse situation de ma paroisse, lequel sur mes saints ordres j'atteste exactement vrai, j'ose, Monseigneur, compter sur votre bienfaisance. En attendant de ressentir les effets, nous allons, peuple et clergé, redoubler nos prières et nos vœux pour la conservation de votre illustre personne et famille et la prolongation de vos précieux jours. IetV. C1722.

Quintin le 16 février 1772.

La récolte de seigle et du bled noir a été dans toute la subdélégation moindre de plus du tiers des années précédentes. Il y a une espèce de certitude que le bled noir qui se sème dans ces deux mois rehaussera ainsi qu'il arrive toutes les années parce qu'alors ce grain est plus recherché à raison de la semence et que la consommation est plus grande depuis que les travaux de la campagne sont ouverts, vû que les ouvriers ne sont pour ainsi dire nourris que de bled noir, en sorte qu'il est à présumer que les laboureurs faibles seront dans l'impuissance d'acheter de la semail pour semer. Il ne m'est pas possible de vous indiquer les paroisses où la disette se fait le plus sentir, le besoin est général et le soulagement qui serait accordé aux uns attiserait le murmure des autres.

Une première raison de la triste situation de ce canton est que la manufacture des toiles dites Bretagne s'étend dans toute la subdélégation et les toiles se fabriquent à la campagne ainsi que dans les villes, de là vient que les paroisses sont peuplées, une grande partie des bras sont employés à la manufacture. La culture des terres en soufre et les bleds qui y croissent dans les années même abondantes ne suffisent pas pour nourrir les habitants, en sorte que dans les années stériles la disette s'y fait toujours premièrement sentir.

Une deuxième raison est que la partie du peuple qui s'occupe du commerce consiste principalement en quatre classes : les fileuses, les tiserants ou fabricants, les blanchisseuses et les pileurs (?). La cherté et la mauvaise qualité du lin de cette année met les gens dans l'impuissance de vivre de leur fuseau. Ces deux causes occasionnent la rareté, la cherté et la mauvaise qualité des fils, ensuite que beaucoup d'ouvriers et surtout de ceux qui fabriquent pour autrui se trouvent sans ouvrage. Les mêmes causes influent sur les blanchisseuses et les pileurs, mais il en est une autre qui fait qu'il souffre toujours beaucoup pendant l'hyver, la mauvaise saison empêche de blanchir et le défaut de toiles blanches rend les pileries désertes ; tous ces gens se trouvent ainsi sans ouvrage pendant au moins quatre mois de l'année ; ils ne gagnent que douze sols par jour pendant les huit autres mois ; la cherté des grains ne leur a pas permis de faire des épargnes pour l'hyver. Ils languissent ainsi dans la plus affreuse mendicité. On peut encore mettre de ce nombre tous les autres mercenaires appelés journaliers qui se trouvent également sans ouvrage pendant l'hyver, ensorte que je puis vous attester qu'il n'y a pas de canton où la misère puisse être plus grande.

Une troisième raison fait trembler les plus aisés, le départ prochain de la flotte espagnole pour la mer du Sud, ce qui opère toujours une cessation du commerce faute de vente à Cadix ; la diminution sur les toiles a commencé déjà à se faire sentir ; si elle venait à augmenter comme en 1740, 41 et 42, la misère serait à son comble, la moitié des habitants seraient obligés comme dans ce tems à s'expatrier. IetV. C1724.

Le Recteur de Quintin, sans doute en 1773.

La majeure partie périt faute de secours et d'aliments. Tous les hommes d'une maison sont souvent attaqués à la fois et personne ne veut en approcher parce que le mal se communique. Les pauvres principalement n'ont point

d'assistance et le nombre en est grand dans ce pays. Les deux paroisses qui se trouvent actuellement les plus affligées sont Trévé et Allineuc. IetV. C1372.

15 février. Le subdélégué de Moncontour.

Il est vrai que le produit de la récolte dernière en seigle n'a pas monté à la moitié du produit commun et ordinaire des précédentes années, que celui de l'avoine n'a guères excédé le tiers et que celui en bled noir a été presque nul. Cependant ces trois sortes de grains sont la seule nourriture du paysan de toutes les paroisses de la subdélégation à l'exception de cinq ou six où le froment et le méteil fournissent une partie des subsistances. Aussi la misère est-elle extrême et il est très à craindre qu'elle le devienne davantage par la suite. Les malheureux ne soutiennent leur vie qu'avec le chou et le navet : on me le mande de bonne part et je l'ai lu avec larme.

J'ai ouï dire que les greniers de Basse Bretagne contenaient le produit des deux dernières récoltes. Voicy le moment d'engager les propriétaires de ces trésors à les ouvrir et à les partager à prix raisonnable avec leurs compatriotes. IetV. C1723

Gourin le 22 février 1772. CHIPANT, Maître en chirurgie.

Les malades commencent par ce sentir d'un malaise dans tout les membre accompagné de maux de tête, d'une grande quantité de vers ce qui leur procure des envies de vomir ; ayant la respiration gênée, ils y en a quelquun à qui survient un flux de ventre très opiniâtre et a tous une ébulution universelle. Dan quelquun il parait des taches de couleur pourprée. Le troisième jour la tête senbarace sy fort quil perde Loüy ont lair Egareay et tombe dans un Dellire continuel n'ayant presque point de rémission entre les redoublements puisque à la fin du Dellire lautre rebran il séprouve pendant le cours de la maladie une soif insupportable avec une chaleur dévorante au-dedans et une Checheresse sur tout le corps, les urines sont dès le commencement cy inflamatrice que dans quelquuns ont les urines melangé d'une partie de sang et presque tous les jeunes geans eprouve des emoragie par le nee et leurs crachats teint d'un peu de sang, cette Maladie par les traitement que jay pratiqué cependans avec variations suivant les complications ce termine le 21 ou 22 et ceux qui nont point de secours perisse depuis le trois jusqu'au sept. IetV. C2537.

St Briuc le 26 février 1772. QUERANGOL De La HAUTIERE.

Il résulte de mes informations que la récolte en froment qui est toujours la dominante, nos terres état propres, a esté au dessus d'une année commune, mais les terres dont jouissent la plupart des païsans sont si chargées de rentes de toute espèce que tout ce qu'ils récoltent est pour les seigneurs. Leurs ressources est dans le seigle, le bled noir et l'avoine, ces espèces ne pouvant être en grande quantité vu le peu de terres qui restent pour recevoir les semences. IetV. C1727.

27 février 1772. Le subdélégué de Lamballe.

Dans ce département la dernière récolte a été mauvaise et beaucoup moindre que les années ordinaires et il est des cantons froids et aqueux, particulièrement ceux qui avoisinent le Menez qui ont été maltraités à ce point que les païsans les plus aisés n'ont point récolté de quoy fournir à leur subsistance et sont desjà obligés d'acheter des grains. Les paroisses de St Glen, St Vran, Langourla, Le Gouray, Collinée sont dans ce cas. C1723.

Gomené le 11 may 1772. Du PLESSIX JULLIOT, Recteur au subdélégué.

Pénétré de la plus tendre compassion à la vüe de la misère du plus grand nombre de mes paroissiens, je vous diray les larmes aux yeux que je me trouve hors d'état de pouvoir seul subvenir à leurs nécessités et pour vous prouver la disette où ils sont réduits, je vous diray que les gens qui avoient les années passées des 60 et 80 boisseaux de grains n'en n'ont pas eu plus de 12 à 15 et qu'il y en aura très peu qui ne soient obligés d'acheter. Ce qui me touche davantage ce sont les pauvres honteux qui n'osent faire connaître leur misère et qui pratiquent en secret. IetV. C1722.

Nombre de pauvres secourus.

Loudéac 1 500, La Motte 200, La Prénessaye 120, Plémet 300 ; Laurenan 100, Gomené 100, Ménéac 1 000, Plumieux 800, La Fesrière 100, La Chèze 60, St Etienne 60, St Barnabé 60.

	Plémy	Ploëuc	Plouguenast	Gausson	Plessala	Langast	St Goueno	St Jacut	St Gilles	Trébry
Nombre approximatif d'habitants	3500	5 500	4 000	1 500	3 500	1 200	1 000	700	400	1 500
Nombre de pauvres	800 23%	1500 27%	700 17,5%	250 16,7%	800 23%	200 16,7%	200 20%	350 50%	200 50%	200 13,3%

IetV. C1723

EPIDEMIE DE 1774.

4 février 1774. Le subdélégué à Moncontour.

A Ploeuc l'épidémie a régné pendant deux ans. Elle a affecté le tiers de la paroisse composée d'environ 5 500 habitants et elle a enlevé près de 700 personnes.

A St Carreuc, 900 habitants, 400 sont malades, 90 en sont morts. C1369.

Rapport de M. MARIA, docteur en médecine, pensionné de la ville de Pontivy.

Plémet le 22 mars 1774.

M. MARIA fut appelé à Plémet par M. ALBA, propriétaire des forges du Vaublanc.

Après un scrupuleux examen fait sur près de 90 malades, je n'observe que deux causes créatrices et nourricières à cette maladie : l'insalubrité de l'air et des aliments, vicieux par leur quantité ou leur qualité et un tems humide et chaud dans lequel nous sommes depuis plus de six mois, qui ouvre les pores, relâche la fibre et luy fait perdre de son élasticité ; de là le défaut d'action et de réaction des solides et des liquides qui perdent nécessairement leurs qualités balzaniques et spiritueuses et se putréfient. Ce n'est que par une quantité donnée et une qualité requise d'aliments que l'homme peut se régénérer ; si pour des causes quelconques la qualité baisse, l'esthômâc pâtit, les sucs gastriques se dépravent, ses sels, si propres à pénétrer et atténuer les aliments ne trouvant plus de substances qui en adoucissent les pointes, portent toute leur action sur la fibre nerveuse de ce viscère, l'irrite, le crispe et le travaille. L'homme souffre, languit et la mort le menace. IetV. C1388.

23 mars 1774. JAMET recteur de Plémet.

Nous sommes généralement partout dans une grande disette et une extrême misère. Point d'aisance dans la paroisse qui est accablée de tout côté : point de linge, point de secours, point de remèdes, point de vivres, aussi le mal devient-il plus meurtrier chaque jour. C1387.

25 mars 1774. M. ALBA à Mgr.

Je prends la liberté de présenter à votre grandeur le mémoire de M. MARIA et la lettre de M. le Recteur de Plémet qui peignent au vray l'état malheureux de sa paroisse. Je les adresse auparavant à M. De St Léon LENORMAND votre subdélégué, qui voudra bien vous attester que, outre la maladie cruelle qui détruit cette paroisse, son peuple a été depuis le commencement de l'automne ruiné par la corvée, écrasé par la garnison, que l'état de ce peuple est des plus déplorables, qu'il n'a de secours à obtenir que de deux maisons, maisons dont le possible est borné et qu'il n'a absolument d'espérance que dans la pitié de sa grandeur. C1387.

31 mars 1774. Rapport de Léon LENORMAND sur Plémet.

J'ai l'honneur de vous adresser un paquet que M. ALBA m'a fait passer. Il est vray que la maladie est considérable dans la paroisse de Plémet et qu'il s'y trouva bien des malheureux. Pour ce qui est de la garnison, elle y a été très long tems mais ils ont pu dire « Merito Exepatium (??) » car, pendant six ans que j'ai, par ordre de M. Le Duc D'AIGUILLON gouverné les travaux de leurs chemins, je n'ai jamais pu les amener à faire ce qu'ils devaient. Quoiqu'il en soit ils n'en sont pas moins à plaindre dans le moment présent et méritent des secours comme sujets du Roy et non comme citoyens soumis.

Permettez moi de vous représenter ce que j'ai cy devant représenté à messieurs vos prédécesseurs sur cette paroisse.

Plémet est assis sur un fond de sable couvert de collines et de gros ruisseaux, son sol est excellent estant presque tout exposé au midy, il est garanti du vent du Nord par les landes du Menez ; aussy, il y a 80 ans que cette paroisse, sur les notes que j'ai vues au bureau des fouages et au secrétariat de l'Evêché à St Briec, estait regardée comme la plus fertile et l'une des plus riches de ce diocèse. Depuis cette époque les propriétaires ont planté des pommiers dans leurs meilleurs champs, en sorte que cette paroisse en est couverte et ne produit plus que des pommes. Les gelées de may dernier détruisirent leurs fruits et la récolte qu'ils en ont tirée de dessous les pommiers a esté si stérille que les habitants n'ont pas eu de grains pour trois mois. Les cidres leurs fournissaient de quoy s'en procurer ; il n'y en a point eu, aussy sont-ils ruinés. Voilà la source de leur misère. Si le ministère ordonnait qu'il n'y aurait dans cette paroisse qu'une lisière de pommiers au bord des champs, je gagerais qu'il lui en resterait assez pour s'approvisionner en cidre et qu'elle aurait des grains de quoy fournir à ses voisins au lieu que leur terre estant couverte de pommiers ne leur rend pas le double de leur semence et les rend pauvres nécessairement toutes les fois que les pommiers manquent de rapporter.

Voilà ce que je sais de positif sur cette paroisse que j'ai traversée plus d'une fois. Votre grandeur que pèse tout pourra, si elle le veut, apporter le remède nécessaire pour prévenir à l'avenir la disette d'une paroisse qui devrait vendre des grains au lieu d'en acheter. IetV. C1387

2 8^{bre} 1774.

....Cette paroisse autrefois la plus riche de son canton par la fertilité de son sol a eu le malheur de se couvrir d'une forest de pommiers à l'ombre desquels les grains ne meurissent, en sorte qu'ayant changer le grain en cidre et les pommes ayant manqué cette année, elle est réduite à la dernière misère. C1387

St Hervé le 5 mars 1774. Léon LENORMAND.

J'ai vu, oui Mgr, j'ai vu, et vous le rend avec douleur, un père attaqué depuis six jours d'une fièvre putride, jetté sur un faix de joncs séchés ou plutôt de la flèche comme on nomme cette herbe dans le canton, couvert de ses malheureux haillons, ayant à côté de luy deux enfants couchés sur de la mauvaise mousse de marais, l'un de dix à onze ans, l'autre de huit à neuf pour l'échauffer et qui ne le quittent l'un après l'autre que pour aller mandier de quoy le substantier. Ce malheureux est sans feux dans sa chaumière, ses meubles sont deux écuelles et une cruche, ses vêtements des haillons, il n'a ny linceuls, ny couvertes et ce misérable, quand je lui dis que je venais lui offrir des secours de la part du Roy, me dit en laissant échapper un soupir : « Que le Seigneur le conserve lui et ceux qui vous envoient. » IetV. C1387.

Avril 1774. Le subdélégué à Monseigneur.

Si vous avez la bonté de faire participer ma subdélégation à la distribution des remèdes destinés par le roi pour le soulagement des pauvres des campagnes, vous rendrez un vray service aux paroisses de Guesgon, Plémet et Plumieux.

A Plémet, Madame de BEAUMANOIR pour une partie et M. Le ROY Directeur de la forge du Vaublanc pour l'autre se chargent de la distribution et à Plumieux M. le Recteur et M. AUFFRAY. Ces paroisses ont beaucoup souffert et souffrent encore, mais elles ont été soulagées par les personnes que j'ai l'honneur de vous indiquer, les secours qu'elles ont fourni ont été considérables ce qui me fait estimer que si on leur envoyait des remèdes (ipécacuanha, thériaque, tartre émétique, Kermes minéral...), ce serait un véhicule de plus pour leur charité. IetV. C2539.

15 juin 1774. Le subdélégué à Moncontour.

900 pauvres ont été attaqués par la fièvre putride à Plessala, 700 à Plémy, 600 à Plouguenast, 400 à Langast, 440 à Trébry. Les recteurs de ces paroisses attaquées par l'épidémie conviennent unanimement du succès des secours qui ont sauvé la vie au plus grand nombre, que le mal cédait aux soins, aux bons vivres et aux remèdes. Mais les rechutes sont fréquentes, tout ce perpétué par ce que le paysan ne s'observe pas assez et est hors d'état d'user de ce régime. IetV. C1369.

Moncontour le 2 juillet 1774. Rapport du chirurgien TIERRELIN.

....Procurer aux malades quelques soulagements de la manière la plus prompte et de la manière qui suit. Aussitost dont le mal se déclare par un frisson et un tremblement, des lassitudes universelles, grand dégoût, cours de ventre, il faudra le plus tôt possible faire saigner le malade une ou deux fois au bras sans égard au cours de ventre et à l'éruption cutanée qu'on nomme faussement pourpre. Le lendemain on luy donnera un vomitif et le soir de chaque jour une prise de thériaque dans un verre de vin rouge. Lorsque la faveur de ces remèdes les premières voyes auront été purgées on attaquera en particulier les symptomes le plus dominant.

1) Si le la de teste est violent, on fera une seignée au pied. Ensuite si le mal continue et que le malade soit faible, on appliquera les mouches aux jambes.

2) Quand il y aura cours de ventre on donnera un gros de discornium, quatre grains d'allun délayé dans un verre de vin rouge.

3) Quand le vomissement sera habituel, deux gros de thériaque.

4) Si le ventre est trop constipé, on donnerait des lavements faite aux feuilles de mauves.

5) Quand il y aura seignement de né on appliquera sur le front et autour du col des linges trempés dans du vinaigre froid. Si le sang venait dailleurs que du né on mettrait auprès de l'endroit dou il vient des linges aussy trempé dans le vinaigre, observant que si le malade n'aurait point été seigné ou qu'il fut vigoureux on luy tirerait du sang des extrémités les plus éloignées dou il vient.

6) Quand il y aura mal de coste après les seignée et purgations, on mettra sur la douleur un cataplasme fait avec le blanc de deux ou trois œufs qu'on battra et qu'on fera bien mousser. On laissera le cataplasme sur le mal cinq ou huit heures.

7) Si au bout de douze jours la fièvre continuait on ferait une tisane avec une once de quinquina.

8) Les bouillons pour ceux qui auront la commodité seront faite de viandes de veau, de genisse, bœuf ou poulet. Ceux qui n'auront pas le moyen d'en faire ainsy les feront avec deux onces de pain qu'on fera bouillir en cinq chopines d'eau avec un peu de boeurre. IetV. C1369

Lamballe le 2 juillet 1774. Rapport concernant l'épidémie de Plénée Jugon.

Le nombre des malades est d'environ 800 dont 300 pauvres hors d'état de pouvoir se passer de secours ; ces derniers, couchés sur de la paille, manquent pour la plupart de la qualité qui leur serait nécessaire et, pour y suppléer, quelques uns sont obligés d'avoir recours à la fougère qu'ils coupent toute verte.

Dans cette paroisse, la plus grande partie des maisons sont bâties de façon à n'avoir qu'un appartement pour le logement des personnes, de sorte que l'on voit communément deux, trois, quatre malades dans le même lit ou couchés dans la place, les uns près des autres, ce qui, avec la malpropreté naturelle de ces habitants et la mauvaise odeur que répand la maladie, cause l'infection la plus grande et procure la maladie à ceux qui auraient pu ne pas l'avoir.

IetV. C1366

3 juillet 1774. Plumieux. ROBIN De KERIAVALLE.

Les causes qui produisent cette maladie se distinguent en prédisposantes et en déterminantes.

Les premières sont la dégénérescence des humeurs corrompues occasionnées et produites par des aliments de la plus mauvaise qualité, le défaut des choses les plus nécessaires à la vie, une malpropreté affreuse ; aussi a-t-on vu toujours cette maladie commencer par les gens les plus pauvres et les plus misérables. Les chagrins et les peines d'esprit doivent aussi être comptés au nombre des causes qui disposent à cette maladie et cette seule cause rend raison de la mort de ce nombre prodigieux de pères de famille et de chefs de ménage toujours plus susceptibles d'inquiétude que les jeunes gens ; la diminution de la transpiration occasionnée par les pluies continuelles du printemps.

Les causes déterminantes sont l'air infecté qui s'exhale des malades et des cadavres, la cohabitation d'un grand nombre de personnes dans des appartements très petits, le défaut de lit qui oblige quelque fois trois à quatre personnes à coucher ensemble ce qui se continue même pendant la maladie ou, s'ils s'en abstiennent pendant les derniers instants du moribond, on se met à sa place sitôt qu'il est mort sans rien changer au lit qu'il occupait ; les veillées qu'on prétend que la piété rassemble, pour tenir compagnie pendant toute une nuit dans des logements très petits et dépourvus d'air à un cadavre à moitié gangrené et déjà prodigieusement enflé. C1387

18 mars 1774. BOCQUEHO recteur de Plénée.

La situation de mes paroissiens est effrayante. J'en vois presque tous les jours couchés sur la paille, sans pain, sans linge, sans personne qui leur donne à boire. J'en ai même trouvés, la mère et les enfants entre quatre murailles découvertes, couchés ensemble sur de la grosse paille ou glé qui avait tellement percé la peau de ces enfants nus, qu'on eût dit qu'ils étaient couverts de petite vérole. C1366

Il y a actuellement plus de 800 malades, tous dans la misère, étendus sur de la paille, quelques uns sur du chaume comme les plus vils animaux ou couchés pêle-mêle sans distinction de sexe jusqu'au nombre de cinq ou six dans le même lit qu'il y a dans la maison. Dans la quantité de malades réunis sur le même grabat, si celui qui est dans la venelle est trop faible pour être transporté, il faut au confesseur passer par-dessus les autres et s'étendre comme il peut à ses côtés pour l'entendre, au milieu de l'infection et au risque de gagner la maladie. C1366

Plumieux le 21 juillet 1774.

Il y a au moins 400 malades à Plumieux. Il y avait hier 405 enterrés depuis le 1^{er} de l'an et trois qui attendent la sépulture. L'épidémie est presque générale. C1388.

Bécherel le 19 7^{bre} 1774.

L'autre maladie épidémique qui règne actuellement à Bécherel et aux environs est la dysenterie. Les symptômes qui l'annoncent sont des nosées ou envies de vomir, des verts, des borborygmes, des envies fréquentes d'aller à la selle, les malades sont inquiets et ne dorment point, leurs selles sont d'abord mêlées de sérosités liquides dont l'odeur est puante et souvent cadavreuse. Bientôt les déjections sont mêlées de bile et de sang et on y aperçoit de petites portions de chair. Sur la fin de la maladie ces caroncutes ou portions de chair sont toujours noirâtres et ordinairement suivies de mort. IetV. C1349

Rapport sur la fièvre putride maligne qui désola Plumieux en 1774 et Plémet dans les derniers mois de 1775 par ROBIN De KERIAVALLE, Médecin des épidémies.

Le médecin soussigné a parcouru les paroisses de Bréhan Loudéac, Plumieux et Plumélec et n'a eu aucune peine à saisir le caractère d'une maladie malheureusement trop connue dans cette province. Cette maladie, vraiment contagieuse, est connue sous le nom de fièvre putride maligne par la raison qu'elle réunit presque tous les accidents et les symptômes communs aux fièvres putride et maligne.

Quoiqu'il suffise de la nommer pour la faire connaître, on ne peut cependant se dispenser de dire ici en général que presque toujours elle reconnaît pour cause première la pauvreté et la malpropreté des malheureux habitants de nos campagnes qui, trop resserrés avec leurs bestiaux, s'infectent mutuellement les uns les autres. Cette maladie est très contagieuse, tous ceux qui approchent les malades et en particulier les ecclésiastiques, en font

journallement la malheureuse expérience. Jamais elle ne quitte une famille qu'après avoir attaqué successivement tous ceux qui la composent. Les chagrins, les inquiétudes et les peines d'esprit disposent singulièrement à cette maladie et cette seule cause rend raison du nombre prodigieux des pères de famille qu'elle enlève ; l'ivrognerie, la débauche, la crapule, les aliments et les eaux de mauvaise qualité méritent aussi une place distinguée parmi les causes de cette maladie. La constitution épidémique est encore fomentée et entretenue par plusieurs autres causes générales : les gens des campagnes couchent avec leurs malades et, s'ils meurent, ils se mettent à leur place sans rien changer au lit qu'ils occupaient, on s'assemble en grand nombre pour veiller les morts pendant toute une nuit, on les porte ensuite dans les églises où ils restent exposés pendant les offices divins ; il arrive même quelques fois que pendant la grand-messe du dimanche il y a trois ou quatre corps morts dans l'église au milieu de tous les paroissiens et, pour comble de malheur, on n'enterre point assez profondément les cadavres. Dans la paroisse de Plumélec, les cadavres sont à peine recouverts de quinze pouces de terre.

Les symptômes par lesquels cette maladie s'annonce sont le frisson suivi d'une violente chaleur qui persiste sans intermission pendant plusieurs jours, les malades éprouvent des maux de tête insoutenables, un délire presque continu et une altération que rien ne peut apaiser. La langue est d'abord blanche et couverte d'un limon sale et dégoûtant ; elle devient ensuite aride, sèche, noire et brûlée, il paraît sur la peau de petites taches purpurines assez semblables à des morsures de puces. Les malades rendent des vers et ont des soubresauts dans les tendons. Ceux qui tendent vers la guérison deviennent sourds, stupides, hébétés. Quelques fois cette maladie se combine avec la fausse péripneumonie et cette complication mérite beaucoup d'attention dans la conduite du traitement. La saignée ne convient point à cette maladie. Les seules vues curatives que l'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie se réduisent :

- * à évacuer d'une façon efficace les humeurs corrompues dont l'estomac et les intestins sont farcis.

- * à prévenir et combattre par des antiseptiques l'alkalescence de la masse générale des humeurs

- * à faire soustraction entière s'il est possible des erreurs de conduite, des vices de régime et généralement de toutes les mauvaises pratiques auxquels les gens de la campagne sont livrés. On comprend combien il sera difficile de bien remplir cette indication ; pour y réussir, il faudrait changer la face entière des maisons, y pratiquer des ouvertures, en éloigner les bestiaux et y renouveler continuellement l'air ; il faudrait réformer les habitants, changer leur nourriture et leur ôter leurs inclinations, il faudrait leur faire concevoir que rien ne leur est plus préjudiciable pendant cette maladie que tous ces aliments pour lesquels ils ont le plus d'affection, tels sont les laitages, le cidre, le lard et tous les aliments qu'ils préparent avec le blé noir et le sarrasin, il faudrait leur donner de l'éloignement pour tous les médecins de village, empiriques, grossiers, qui sur l'inspection des urines leur conseillent toujours le même remède et les ramener à la véritable médecine pour laquelle ils n'ont point d'aversion, ils n'appréhendent que les prix excessifs qu'on y a attaché. IetV. C1388

Dénombrement de 1774.

Année de très grande mortalité.

Langast : 50 naissances et 121 décès.

Plessala : 81 naissances et 186 décès. Cherté et misères continuantes occasionnées par nos péchés, par maladies et autres fléaux du ciel qui ont laissés nombre d'orphelins par la mort de plusieurs pauvres tant hommes que femmes que la maladie épidémique a enlevé et auxquels ces pauvres morts n'ont laissé pour héritage que la pauvreté même.

Gausson : 93 naissances et 120 décès.

Plouguenast : 127 naissances et 194 décès.

St Jacut du Mené : 14 naissances et 52 décès : il est mort beaucoup de femmes enceintes dont le fruit périssait avec elles par la force de cette maladie qui depuis tant de tems règne dans ce pays qui est ravagé et qui après avoir paru se ralentir pendant quelques tems se rallume encore avec la même fureur.

St Gilles du Mené : 12 naissances et 34 morts.

Trébry : 36 naissances et 115 décès.

St Michel de Moncontour : 2à naissances et 35 décès. Il y a un très grand nombre d'années qu'il n'y avait eu tant de maladies et de morts à Moncontour dont l'air et le climat sont des plus salubres. Ces maladies ou fièvres malignes qui reignent depuis plusieurs années dans les campagnes se sont étendues dans les villes par le grand nombre d'indigents qui s'y retirent et l'infecte. Une autre cause de ces morts c'est dans le défaut des soins et de médicaments. Les fièvres ont été très opiniâtres dans les paroisses de Plessala, Plémy, Plouguenast, Ploeuc et Gausson. Elles ont commencé dans le cours de 1773 et elles ont continué jusqu'au mois de juin 1774.

St Véran : 36 naissances et 152 décès.

Collinée : 15 naissances et 44 décès.

Le Gouray : 82 naissances et 232 décès.

Plénée : 117 naissances et 567 décès. Les paroisses du Gouray et de Plénée ont été maltraitées par des fièvres putrides. Elles ont eu jusqu'à deux mille malades. La dysenterie qui a succédé aux fièvres n'est pas encore éteinte.

St Briec : 242 naissances et 230 décès.

Plélo : 172 naissances et 85 décès.

Plumieux : environ 500 malades ont succombé dans la paroisse de Plumieux. Plémet est actuellement attaqué.

Plémet : 96 naissances et 237 décès. L'excédent de morts est sans doute occasionné par la maladie épidémique qui règne depuis long tems dans la paroisse, mais surtout par le défaut de secours et de remèdes qu'il est impossible de trouver dans l'intérieur de la paroisse

Gomené : 29 naissances et 95 décès.

La Chèze : 12 naissances et 12 décès.

La Ferrière : 29 naissances et 31 décès.

Laurenan : 41 naissances et 142 décès.

La Motte 132 naissances et 181 décès.

Loudéac : 175 naissances et 311 décès.

Cadélac : 36 naissances et 71 décès.

Merdrignac : 99 naissances et 139 décès.

St Barnabé : 45 naissances et 55 décès.

St Etienne : 33 naissances et 24 décès.

Recteur de St Urielle : cette maladie, pourprée, diffetérique et pestilentielle attaque les nerfs vivement. Tous ceux qui l'ont eus ont mille peines à pouvoir marcher apres leur guérison. Depuis deux ans et demi que je l'aye eu moi-même cette maladie pour l'avoir gagnée avec mes malades, je sens des douleurs dans la partie inférieure du corps depuis les reins et hanches jusqu'au bas et tous les malades de ma paroisse sont logés à la même enseigne.

Recteur de Tréguiddel : la disette est extrême ici, causée par la cherté des bleds ; la sécheresse extrême a fait choir l'espérance de la récolte future. Surtout point ou presque point de lin qui fait l'unique ressource de la populace de ce canton, ce qui annonce encore une extrême misère pour l'an prochain. C1408

Bedée : j'ay observé que les luttas que les gens des campagnes font tous les ans après les foins coupés les dimanches et fêtes occasionnent de funestes inconvénients. Plusieurs jeunes gens périssent par les efforts qu'ils font, quelques fois entre gens de la même paroisse et quelques fois paroisse contre paroisse. C1407

St Pol. La mendicité, à l'égard seulement des mendiants valides, provient dans l'étendue de cette subdélégation comme partout ailleurs de l'excessive et constante cherté des denrées de première nécessité.

L'unique remède à un tel mal serait d'établir dans le chef lieu une maison communale de travail. Quant aux mendiants fainéants ou vagabonds, plusieurs ont remarqué qu'aux premières annonces faites dans les derniers tems de les amasser dans des maisons de force telles qu'on les a vuës à Quimper et ailleurs, une infinité de ces inutiles ont subitement cessé leur indigne métier. Ainsi, la moindre terreur donnée mais soutenuë par des exemples extirperait cette race si importune et d'ailleurs si fatale à la société. A ce moyen il ne serait pas inutile de faire en sorte qu'un mendiant ne s'outît jamais des limites de sa paroisse dans laquelle il est connu pour vrai ou faux mendiant. C1292

Guerche. Les maladies des pauvres et la mort de beaucoup de personnes ont prouvé que l'irreligion a attiré sur nous tous ces fléaux. Nous attendons tout de la piété de notre auguste monarque : bientôt le ciel comblera nos vœux pour que le peuple entier entre dans les vœux paternelles et royales du restaurateur des mœurs.

Moutier. Il y a dans cette paroisse moitié des habitants qui sont dans la plus grande misère et qui manquent de pain : plusieurs sont réduits à vivre de racines.

St Hydeult. La plus part des décédés ne le sont que faute d'être en état d'appeler auprès d'eux les médecins et chirurgiens à cause de pauvreté et misère.

St Aubin en Plumelec. La première cause de nos malheurs vient sans doute de la main de Dieu et s'apesantit de plus en plus sur nous pour punir nos ingratitude.

La seconde est la dureté des saisons, la troisième de la misère que nous ressentons depuis longtemps qui trouve son accroissement dans elle-même. C1405

Le subdélégué de Josselin. On doit attribuer à deux causes les mauvaises récoltes depuis plusieurs années. La première parce que bien des cultivateurs ne peuvent plus donner à leurs terres les engrais nécessaires. La seconde parce que les gens de la campagne sont devenus yvrognes. Quantité de cultivateurs, avant la cherté des grains, avaient deux bœufs, souvent même un cheval, plusieurs vaches et un troupeau de moutons qui leur fournissaient une quantité suffisante de fumier pour leurs terres. Mais ils ont été forcés pour ne pas mourir de faim de vendre leurs bestiaux. On a remarqué que les années trop abondantes en cidres, les terres sont très mal labourées et trop tard ensemencées, les gens des campagnes s'occupant de préférence à ramasser leurs pommes ; à faire leur cidre et à le boire, je dis à le boire, car souvent ils manquent de tonneaux et se hâtent de les vider pour faire place à mettre les cidres qui restent à faire.

L'ivrognerie est portée à un tel point qu'il est rare les jours de marché de voir quelques paysants s'en retourner sans être ivres. Actuellement, même les femmes et les filles boivent autant que les hommes. IetV C 1404, 1408 et C1731.

ANNEE 1775

Coëtlogon le 2 may 1775

Une partie de la paroisse de Laurenan est située dans la lande du Mené, l'autre en reçoit son égout, ce qui rend le terrain de très peu de valeur et qui, surtout depuis plusieurs années, n'a presque rien produit. En outre, il n'y a pas une seule maison dans cette paroisse qui n'ait été affligée de la maladie. Elle contient environ 600 communicants, il en est mort depuis le mois de mars 1774 jusqu'au mois de mars 1775 plus de 200. Ceux qui ont échappé à la mort sont près de trois et quatre mois sans pouvoir travailler. La pauvreté est si grande dans cette paroisse que lorsque le recteur va leur administrer les sacrements, il est obligé de porter du linge de chés lui. Sur la nouvelle d'avoir du secours, les pauvres se sont efforcés d'ouvrir un peu de terre, les autres d'augmenter. Ces pauvres malheureux espèrent que pour ne pas rendre leurs pénibles travaux infructueux, on voudra bien leur faire délivrer la quantité de grain nécessaire.

Marquis De CARNE, Abbé De LARLAN Archidiacre de Quimper, Noël François DORE Recteur. IetV. C1732

Gomené, may 1775.

Monseigneur l'Intendant est prié d'observer que la maladie épidémique a désolé la paroisse de Gomené au point qu'on a été obligé de Bénir un nouveau cimetière et que la paroisse est dans la dernière extrémité. C1732.

Plumieux le 27 may 1775. LE VERGER Recteur.

Vous serez surpris de voir le grand nombre de personnes sur la liste, mais il y en a bien d'autres qui ont essuyé la maladie qui sont dans la misère mais qui n'ont pas de terrain et toute la paroisse est pour ainsi dire épuisée.

Suit une liste de personnes demandant du grain pour semer leurs terres. C1732.

1^{er} 7^{bre} 1775. JOUET Docteur agrégé au collège des médecins de Rennes et médecin à Vitré et BOURSIN MAISON NEUVE Chirurgien.

La cause immédiate de cette maladie nous paroît être la présence de vers et surtout de matières bilieuses et vermineuses dans le canal intestinal qui enflamme et corrode la tunique interne des intestins qui, lorsqu'elle est à un certain degré d'inflammation, tombe en gangrène. IetV. C2541

Carantoir, mars 1775. ROBIN, Curé.

La maladie commence toujours par un grand mal de tête qui continue tant que dure la maladie, mal aux reins, aux cuisses, aux jambes. Les malades sont quelques temps trainants et au bout de quatre jours au plus tard ils sont allités. Au bout de huit jours le délire les prend ; s'ils n'en meurent pas, ils commencent vers un mois à être convalescents et ordinairement sont comme imbéciles ce qui leur dure encore un autre mois au moins. Ils ont quelque fois les yeux humides ce que je regarde comme un mauvais présage. Cette maladie cruelle paraît diminuer au déclin et se renouveler au renouvellement de la lune. Il n'y a guère que le peuple qui en est attaqué ce qui me fait croire qu'elle est causée par la crasse dans laquelle vivent ces pauvres gens qui n'ont ni linges ni autres habits que de haillons sales et infects, logés dans l'eau et dans la boue jusqu'à leurs foyers, la plus part à demi-morts de faim et mangeant tout ce qui leur tombe sous la main quelques mauvais et mal fait que cela puisse être. IetV. C1391.

30 Juin 1775, rapport de JAMET.

Excédent de morts près de deux tiers plus qu'année commune suivant le relevé que j'ai fait depuis 25 ans, excédent sans doute causé par la maladie épidémique qui règne depuis long temps dans la paroisse mais surtout par le défaut de secours et de remèdes qu'il est impossible de trouver dans l'intérieur de la paroisse. C1405

ANNEE 1776

Malestroit le 3 juin 1776. BIGNE Chirurgien major.

Dans les endroits où on a eu le soin de faire enterrer les morts une heure ou deux après le décès et que l'on a eu attention de bien fulminer les maisons par différentes fois sans se servir du lit du mort jusqu'à ce qu'il ne bien été

netoyé on a vu la maladie cesser. On a remarqué d'ailleurs que la maladie ne se communique qu'aux ceux qui on soigné les malades, ceux qui les ont veillé au lit du mort et suivi aux enterrements, ce qui prouve que la putréfaction due par cette maladie est extrêmement subtile, il est d'ailleurs rare de voir un mort sans lequel ne se corrompt dans l'instant et lequel ne laisse évacuer un liquide à quantité et infectant quelque fois par la bouche, les oreilles, le nez et l'anus ce qui devrait être une raison pour précipiter l'enterrement par là la corruption se communiquera bien moins et on verra empêcher la maladie. IetV. C1354

Evran le 19 9^{bre} 1776. ROLLAND De La TELLIERE.

....Je fus surpris de trouver dans des maisons jusqu'à sept malades, dans d'autres quatre, cinq et six infectés de fièvre putride et d'autres qui n'étant qu'imparfaitement convalescents et ne devant même leur rappel à la vie qu'à des dépôts critiques que la nature leur avait ménagés, employant le peu de forces qui leur restait à procurer aux leurs tous les secours qui dépendaient d'eux, mais leur capacité trop bornée par la misère ne tendait qu'à les plaindre et à leur donner quelques secours manuels. La plupart de ces malades, couchés sur de la paille, sans pain, dans des délires plus sourds que vifs, ne pouvaient exiger de leurs infirmiers que de l'eau fraîche ou quelques verres de cidre et ne réfléchissant point sur l'horrible de leur état étant fort indifférents sur ce qui pouvait leur arriver. IetV. C1360.

Guéméné le 1^{er} juillet 1776. ROBIN De KERIAVALLE.

On ne peut cependant se dispenser ici de dire en général que presque toujours la maladie reconnaît pour cause première la pauvreté et la malpropreté des malheureux de nos campagnes qui, trop resserrés avec leurs bestiaux, s'infectent réciproquement les uns les autres. Cette maladie est très contagieuse et jamais elle ne quitte une famille qu'après avoir attaqué successivement tous ceux qui la composent. Les chagrins, les inquiétudes et les peines d'esprit prédisposent singulièrement à cette maladie et cette seule cause rend raison du nombre prodigieux de pères de famille qu'elle enlève. L'ivrognerie, la débauche, la crapule, les aliments et les eaux de mauvaise qualité méritent aussi une place distinguée parmi les causes de cette maladie. La constitution épidémique est encore fomentée et entretenue par plusieurs autres causes générales, les gens de la campagne couchent avec les malades et s'ils meurent, ils se mettent à leur place sans rien changer au lit qu'ils occupaient. On s'assemble en grand nombre pour veiller les morts pendant toute une nuit, on les porte ensuite dans les églises où ils restent exposés pendant les offices divins, il arrive quelques fois que pendant la grand-messe du dimanche il y a trois à quatre corps morts dans l'église au milieu de tous les paroissiens et pour comble de malheur on n'enterre point assez profondément les cadavres. IetV. C1387

Kerlouan le 21 mai 1776. LESNE De BELLIN, aide chirurgien à l'hôpital du Folgoët.

Les riches meurent plutôt que les pauvres par l'usage de liqueurs fortes. J'ai remarqué que près de toutes les maisons il se trouve des fumiers et eaux croupissantes desquelles il ne peut résulter qu'un très mauvais air, d'ailleurs les malades couchent avec ceux qui ne le sont point dans des lits clos fait en forme d'armoire où l'air ne se renouvelle point. IetV. C1379.

1829. Docteur GOUIFFEC, médecin à Quimper : « Le lit clos, cette prison étroite, ce cercueil où croupissent quelques fois ensemble sous les coups d'une maladie grave le père, la mère et quelques enfants, suspendus au plafond du sépulcre, dans un panier rempli de paille et d'ordures. Je ne puis concevoir les motifs qui ont déterminé la forme de ces boiseries singulières et en perpétuer l'usage dans le cours des siècles. Mais je sais et j'assure que malgré leur incommodité sans exemple, malgré leur insalubrité repoussante, malgré toutes les déclamations de toutes les personnes sensées et les conseils cent mille fois répétés des médecins dont les lits clos sont le désespoir et le tourment, rien n'est encore changé à cet égard et rien ne sera changé de sitôt. Comment renoncer à ce meuble magnifique, à cet ornement si bizarre et si gothique, à ce chef d'œuvre si ridicule et pourtant si dispendieux, à cet indice parlant de la richesse de la maison sur lequel on voit se dessiner en relief à côté de la croix, du crucifix et du St Sacrement les figures les plus burlesques et une grande partie des animaux échappés du déluge. »

Société Archéologique du Finistère. Tome LXXXIII.

Landerneau le 19 juin 1776. GILBERT médecin à Morlaix.

Je crains fort que ce mal ne fasse des progrès par les circonstances où nous sommes du jubilé. Les stations dans les campagnes sont éloignées d'une et deux lieues. Le paysan pour pouvoir vaquer à ses travaux journaliers fait les stations avant le jour, il les fait tête nue exposé à la pluie ou au soleil. Il arrive échauffé dans l'église, il s'y entasse l'un sur l'autre. Qu'on juge de l'effet d'un air échauffé par tant d'halaines rassemblées parmi lesquelles il n'en faut pas

beaucoup d'infectées de l'épidémie pour la communiquer à plusieurs autres, de l'effet des vapeurs que produisent des hardes sales pénétrées de sueur et de pluie. IetV. C1379.

7^{bre} 1776, LE FEUVRE, subdélégué de Lesneven à propos de l'épidémie de Kerlouan.

La maladie s'annonce par des frissons, des maux de cœur, des vomissements, des points douloureux, tantôt à la poitrine, d'autre fois au ventre et dans les hypocondres et elle se trouve en outre accompagnée d'un abattement général, prostration des forces, sensibilité plus ou moins grande dans tous les membres, des sueurs collicatives, d'éruptions pourpres, d'assoupissement, de délire, de maux de gorge gangreneux accompagnés d'une ardeur extrême de la peau avec une langue sèche, aride, brûlée.

Le médecin a recommandé de brûler du soufre et de la raisine dans les maisons pour empêcher le développement d'un vice aussi meurtrier, mais malgré ces fumigations, tant que l'on habitera des cabanes sans autre ouverture que la porte, tant que l'on couchera dans des lits faits comme des armoires et tout aussi clos dans lesquels l'air ne circule pas et dans lesquels couchent deux à trois personnes, tant que l'on aura devant la maison des amas d'eaux croupies et bourbeuses dans lesquelles on fait ce qu'on appelle icy des trempes, on ne peut guères espérer détruire entièrement un vice si dangereux. On remarquera de plus que la dévotion porte les parents d'aller prier sur les tombes des morts ; il n'y a pas, comme je l'ai vu et mesuré à Plouider, quelques fois un pied et demi de terre sur le cadavre.

Les habitants de Kerlouan se servent après la mort de leurs proches des effets qui leur ont servi sans les avoir purifié par des fumigations indiquées et en les mettant à l'air. IetV. C1379.

Kerlouan le 16 8^{bre} 1776.

Pendant les sermons et conférences, plusieurs personnes sont tombées dans l'église même. Il est vrai que les cadavres qui y ont été enterrés cet été infectent le peu d'air qui y circule. C1379.

ANNEE 1777.

Ploërmel le 2 mars 1777. De VILLENEUVE, Docteur en médecine à Ploërmel.

Le genre de maladie dans la paroisse de Brue est une fièvre vermineuse. Tous rendent des vers en abondance, il y en a qui en ont rendu jusqu'à 200.

12 mars 1777.

Il meure toujours beaucoup de monde dans la paroisse de Brue. Le subdélégué de Plélan y a envoyé le médecin de Ploërmel qui a passé environ 24 heures à examiner les malades. Je ne scay si il y a rien connu, il parle beaucoup, mais ne me parois pas scavoit grand-chose.

Votre très humble et obéissant servent, MOULLIN De LAMBERT De BOISJAR. C1350.

10 juin 1777. Plumieux.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée par laquelle le Recteur de Plumieux demande une somme de 600# pour les laboureurs de cette paroisse que les maladies épidémiques ont mis hors d'état d'ensemencer leurs terres.

Explications de Recteur : nous avons trouvé que 50 demés de bled noires auraient suffi pour la paroisse. Chaque demé peut ensemencer un journal et pour les frais de lansemanage de chaque journal il faut 12 # ce qui fait une somme de 600#. Je n'ai point publié au prône de la grand-messe car il y a deux ans que M. DAUMONT m'avait donné pareil avis que j'avais publié et après il n'envoia rien ce qui fit murmurer beaucoup. IetV. C1734.

Dinan, mars 1777. CHAVRECE et JEANROY, Docteurs en médecine.

Doit-on attribuer la cause de cette épidémie au voisinage de la rivière ? Nous pensons qu'elle ne pourrait y donner lieu que dans le cas où, en franchissant ses limites, elle formerait des mares fangeuses. Il paraît bien plus naturel d'accuser la manière de vivre, l'usage du cidre qui favorise les vers et les excès de fatigue. Quant aux moyens préservatifs, nous insistons sur les plus usités, tels le lavage exact, la grande propreté, le renouvellement de l'air, la séparation des malades entre eux et avec les personnes saines. Iet V. C 1361, 1362.

Dinan le 25 8^{bre} 1777.

M. ROLLAND a traité cette épidémie comme une maladie inflammatoire et le succès le plus heureux a couronné ses travaux. Rien n'était mieux vu de faire tomber la fièvre et l'érétisme par un traitement antiphlogistique, par des lavemens émiliens, de même quelques saignées préliminaires lorsque l'intensité des symptômes l'exigeait. C1361.

Pleudihen le 17 X^{bre} 1777. ROLLAND De La HILLIERE.

Il est des maisons entières qui sont sur leur grabat où l'on trouve de quatre, cinq, huit et neuf affectés de la maladie et qui manquent de tout. C1361

Dénombrement de 1778.

La mauvaise nourriture ou plutôt la misère de bien des femmes enceintes et surtout encore l'impéritie des prétendues sages femmes qui se mêlent des accouchements dans nos campagnes sont les principales causes de la dépopulation.

Le peuple est nud, dévoré par la vermine et affligé de maux incurables qui se perpétuent dans chaque famille.

Merdrignac : 123 naissances et 124 décès. Nous avons dans notre paroisse la dissenterie qui fait une dépopulation étonnante. IetV. C 1416.

Subdélégation de Moncontour :

Plémy : 108 naissances et 44 décès

Plessalas : 145 naissances et 75 décès.

Plouguenast : 155 naissances et 121 décès.

St Goueno : 53 naissances et 20 décès.

St Jacut : 34 naissances et 3 décès.

St Gilles : 18 naissances et 15 décès.

Langast : 55 naissances et 77 décès.

Le principal commerce du pays consiste en toiles dites Bretagne dont la fabrique est considérable quand il y a des débouchés. Mais la difficulté de la navigation a absolument amorti cette partie depuis plusieurs années, ce qui occasionne une misère sans exemple.

Dans quelques paroisses enclavées dans les terres comme St Jacut, St Gilles, St Goueno, Plessalas, Langast et Plouguenast est fier et robuste mais malpropre et grossier.

En général le climat est salubre par sa température ; l'éloignement de quatre lieues de la mer diminue la force et l'activité de l'air qui n'est point infecté des exhalaisons pernicieuses des marécages et des eaux croupissantes. La multitude des montagnes forme quantité de courants qui renouvellent l'air et en font sa salubrité. L'agriculture ne peut s'accroître que difficilement dans ces cantons, attendu que l'ingratitude des terrains incultes que des efforts réitérés n'ont pu fertiliser, ce qui a obligé plusieurs compagnies à abandonner leurs entreprises. IetV. C1417

Cadélac : 36 naissances et 26 décès.

Laurenan : 58 naissances et 32 décès.

La Ferrière : 26 naissances et 22 décès.

Loudéac : 250 naissances et 191 décès.

La Motte : 160 naissances et 106 décès.

La Chèze : 35 naissances et 10 décès.

Merdrignac : 130 naissances et 121 décès.

Plémet : 109 naissances et 91 décès.

Plumieux : 161 naissances et 126 décès.

St Etienne : 31 naissances et 15 décès. IetV. C1413.

ANNEE 1779.

Août 1779, le Recteur de St Launeuc.

Dans l'espace de six jours nous avons enterré treize dysentriques dans une paroisse qui contient à peine 370 personnes. J'arrive dans le moment de voir un père de sept enfants âgé de 36 ans et qui est aux derniers abois. Les malades sont sans nombre. En général nos habitants sont très pauvres, destitués de toute espèce de linge et cette classe nombreuse de pauvre est la plus infectée. Dans chaque maison il y a trois, quatre, cinq, six et sept malades. IetV. C2543.

22 août 1779. St PERN.

La paroisse de Merdrignac avait un chirurgien. Il est malade. Cette dyssentrie mérite toute votre attention. Il est on peut plus intéressant de conserver des sujets au Roy et à l'Etat et vous ne sauriez nous envoyer des gens trop éclairés et ayant de l'expérience. Vous avez à Rennes une infinité d'excellents sujets. Pourquoi les campagnes qui servent à alimenter les villes et y entretenir des fainéants, ne pourraient elles espérer dans des moments aussi critiques que celui cy les meilleurs et les plus prompts secours ? IetV. C2543.

Rapport d'un chirurgien anonyme.

Il raigne à Plumaugat et dans toutes les paroisses voisines une dissenterie épidémique qui fait les plus grands ravages. La maladie comance ordinairement par un léger mal de tête, une défaillance plutos qu'une douleur à l'estomac. Trois à quatre heures après les coliques comances avec des déjections, dans le commencement bileux, de couleurs jaunes. Le même jour ou au plus tard le lendemain, les malades rendes des matières semblables à de la raclure de boyaux teintés de sang. Cest déjections continues deux ou trois joures avec des douleurs terribles. Ensuite elle se change en glaires semblable à de la colle dissoute dans leau, toujours sanguinolante lorsque la maladie est violente ou abandonnée à elle-même. Les intestins senflame dès le troisième jour et les malades meures le cinquième, le septième ou le neuvième, rarement plus tard et tous avec les intestins gangrenés. Jay vu deux ou trois malades chez lesquelles lhumeur était si acre que dès le quatrième jour le sphincter de lanus était détruit et qu'il coulait dès ce tems une humeur purulente roussatre d'une odeur insupportable pendant presque toute la maladie. Les malades on une supression durine presque totale. On prie le conseiller de nous tracer la conduite que nous devons tenir pour le soulagement d'une quantité prodigieuse de malheureux qui souffres de douleurs atroces qui, pour la plupart, les conduisent au tombeau. IetV C2543.

6^{8bre} 1779. Mémoire sur les causes des dissenteries épidémiques de la Bretagne par M. READ, Médecin du Roy.

Les causes déterminantes sont l'agacement, l'irritation des fibres et des glandes intestinales par l'impression continuelle d'une masse alimentaire chargée de molécules nuisibles. Les boissons, et particulièrement le cidre et les bières aigries par les chaleurs excessives de l'été, les grains nouveaux et encore humides, les viandes et poissons corrompus, les fruits de mauvaise qualité, les eaux infectées par le rapprochement des principes nuisibles qu'elles contiennent lors des grandes sécheresses et particulièrement dans les campagnes par la filtration des parties putrides des fumiers et des lins et chanvres rous, sont les vices des aliments qui donnent en général naissance aux symptômes dissentriques.

.....Les moyens les plus sûrs pour éloigner les épidémies sont :

- * des règlements qui assurent une construction assez solide des citernes et des lieux d'aisance pour que l'on n'ait pas à craindre la communication des uns avec les autres.

- * des déffences sévères de jeter les excréments sur les fumiers ou au milieu des rües ainsi que de laver les linges des malades dans l'intérieur des villes.

- * l'exécution des ordonnances de police relativement au balayement des rües et à l'enlèvement journalier des immondices.

Les particuliers de leur côté parviendraient à enlever l'activité des principes putrides contenus dans les eaux en faisant bouillir celle qu'ils destinent à leur boisson.

Il existe dans les campagnes deux autres causes de dépravation des eaux potables ; à scavoir l'accumulation des fumiers près des habitations et le rouissage des lins et des chanvres dont la culture est très multipliée dans cette province.

Il serait nécessaire de tenir la main à ce que l'amoncellement des fumiers se fit loin des puits et fontaines. Il résulterait un double avantage pour la salubrité et l'agriculture de faire un règlement qui obligerait les paÿsans à faire construire, pour y déposer leur fumier, une aire en maçonnerie avec un rebord de deux à trois pieds.

....Il est essentiel que les recteurs démontrent aux paysans le danger de ces espèces d'armoires dans lesquelles ils couchent, de ces boites exactement closes où ils renferment leurs enfants pendant la nuit. Il faut tout au plus une demie heure pour que ces prisons nocturnes deviennent des cloaques d'un air infect qui, privé de son élasticité, ne peut servir qu'à engorger les poumons et à introduire dans la masse des humeurs un fluide méphritique qui travaille à la décomposition des liqueurs nourricières. IetV. C1357

Guéméné le 13 8^{bre} 1779. MARIA, Médecin des épidémies à Pontivy.

Mon objet principal est de représenter les différences que j'ay observées dans le traitement de la maladie regnante et qui s'opposent à la guérison prochaine des victimes. Les remèdes ne suffisent pas toujours pour éloigner ou détruire les épidémies, il faut joindre encor des précautions sans lesquelles ils sont sans efficace, telle la pureté de l'air, la propreté du malade, la proximité et l'unité du lieu. Ces trois choses ne se rencontrent pas dans la ville de Guéméné située sur un fond entourée de montagnes, ses habitants n'y respirent qu'un air humide, concentré, conséquamment contraire au malade. L'état de malaise, de pauvreté même où ils se trouvent ne leurs en donnant pas les moyens de s'approprier, ils restent engloutis dans la fange et la puanteur, les pors ouverts devenant autant d'issues à travers lesquelles s'insinuent les vapeurs de l'humeur morbifique, il en résulte alors une circulation continuelle de la cause et des effets. La proximité et l'unité du lieu où se trouveraient rassemblés tous les malades ne peut que hâter leur guérison en rendant les secours plus prompts et plus fréquents.

La ville de Guéméné est remplie de malades, ses environs en sont également chargés, il est donc aisé de concevoir l'impossibilité de porter en même tems des soins aux uns et aux autres. Je croirais donc plus avantageux de

choisir un endroit exposé aux vents du Nord ou d'Est, y rassembler les malades, les coucher sur une bonne litière de paille à travers laquelle filtreraient les matières excrémentielles et laisseraient le malade à sec, on aurait seulement attention à la renouveler tous les huit ou quinze jours, suivant le plus ou moins de nécessité. IetV. C1385

1779. Mémoire sur la dysenterie par M. REAUD.

....il n'en n'est pas de même des dysenteries malignes qui attaquent particulièrement les gens de la campagne et le peuple des villes et dont le caractère distinctif est un affaiblissement affreux qui paraît dès le troisième jour, souvent dès le premier jour de la maladie. Elles s'annoncent presque toujours par des frissons auxquels succèdent bientôt une chaleur acre et des bouffées vaporeuses à la tête, de vives tranchées à la région du pylore, des déjections tantôt muqueuses, tantôt séreuses, toujours mêlées de filaments sanguins et suivies de douleurs constrictives qui sont le prélude des symptômes effrayants qui doivent suivre : le poulx est petit, dur, vif ; la peau sèche et ardente ; vers le troisième jour, quelques fois plus tôt, les yeux s'enfoncent dans les orbites, leur éclat se ternit, le regard se fixe, la force musculaire semble anéantie ; le principe vital paraît opprimé ; l'humide radical s'épuise par des évacuations fréquentes ; la bouche se sèche, une soif affreuse tourmente les malades qui tentent en vain, par un mouvement continu de succion, de rappeler la salive ; les évacuations ne présentent bientôt plus que du sang noir, elles font place à des déjections noirâtres ; quelques malades rendent des vers. A l'époque du neuvième jour de la maladie, les douleurs s'apaisent, mais si le poulx ne se développe pas en même temps, ce soulagement est un calme perfide qui annonce la catastrophe qui doit suivre : les extrémités deviennent froides, un hoquet fatigant enlève aux malades la tranquillité dont ils jouissaient et qu'ils ont acheté au prix de la vie ; cet état dure ordinairement deux ou trois jours et se termine le onzième ou douzième par une mort douce et exempte des horreurs de l'agonie. IetV. C1557.

ANNEE 1782

Juin 1782. Le subdélégué de Josselin.

La misère est extrême. On ne voit que pauvres qui meurent de faim. On en a même trouvé de mort dans des chemins, on les a ouverts et on les a trouvés remplis d'herbes. Les gens autrefois à l'aise sont devenus mendiants et périssent de faim.

Corlay. Les pauvres laboureurs de cette subdélégation, plusieurs périssent d'inanition, d'autres traînent de porte en porte un squelette qui est l'emblème le plus frappant de la pauvreté, d'autres enfin quittent le pays pour se jeter dans les grandes villes pour tâcher de s'y procurer du pain en y trouvant quelque espèce de travail. L'évasion de ces derniers est grand dommage qu'on ressentira à l'instant de la récolte.

Dol. Un grand nombre de personnes manquent de pain et sont réduits à manger du glan pillé avec du bled. IetV. C2540.

Moncontour. Différentes paroisses éprouvent une misère dont il n'y a pas d'exemple. Les hommes sont réduits à chercher comme les animaux leur subsistance dans les champs.

Landerneau. La malpropreté et la misère éternisent dans nos campagnes les maladies courantes et les rendent contagieuses. C1379.

Dénombrement de 1782.

Subdélégation de Moncontour.

Plémy : 112 naissances et 84 décès.

Plessalas : 103 naissances et 45 décès.

Plouguenast : 146 naissances et 69 décès.

St Goueno : 51 naissances et 41 décès.

St Jacut : 20 naissances et 13 décès.

St Gilles : 19 naissances et 18 décès.

Gausson et Plouguenast s'occupent davantage du travail des toiles que de la culture des terres, aussi la chute du commerce y occasionne-t-elle plus de misère et des épidémies plus malignes, à Ploeuc principalement : soit que la transpiration ne soit pas si libre chez les tisserans toujours assis et se livrant à la boisson les jours de marché, soit l'usage qu'ils conservent de partager avec les bestiaux leur logement sans aucune séparation, soit l'amas des fumiers qui touchent l'entrée de leurs maisons, exhalant des vapeurs nuisibles à la circulation de l'air pur, soit qu'ils mangent un pain plus grossier et qu'ils oublient la propreté.

Plémy et Plessalas exercent moins la fabrication des toiles que le commerce des bestiaux.

St Goueno, St Jacut et St Gilles ne sont peuplées que de fabricants de grosses toiles et de voituriers, seules ressources qu'ils aient pour subsister sur le sol ingrat qu'ils occupent au milieu des landes.

Mais ce qui nuit à la population c'est l'émigration de quantités de jeunes garçons qui sortent chaque année pour aller travailler depuis la Toussaint jusqu'à Pâques et la Pentecôte dans le comté nantais et les frontières de

l'Anjou. Il en périt beaucoup par l'excès et la nature du travail auquel ces Lamballais se donnent, le vin et l'eau de vie auxquels ils ne sont point naturalisés

Subdélégation de Josselin.

Laurenan : 40 naissances et 46 décès.

La Motte : 124 naissances et 148 décès.

St Barnabé : 54 naissances et 79 décès.

Cadélac : 54 naissances et 39 décès.

Gomené : 37 naissances et 39 décès.

Loudéac : 221 naissances et 326 décès. La petite vérole, les fièvres putrides et la misère ont occasionné la mort de bien des personnes.

St Etienne : 38 naissances et 45 décès.

La Prénessaye : 72 naissances et 66 décès. IetV. C1425.

15 août 1782. LAENNEC Recteur d'Elliant. Il règne actuellement un mal qui se répand de proche en proche avec une rapidité incroyable. Les habitants sont dans la consternation. Les pluies continuelles ne nous permettent pas de faire les récoltes. Des torrents qui se sont débordés ont entraîné les foins. Nous sommes menacés d'une grande disette.

ANNEE 1784

12 février 1784. Lamballe.

Il y a près de deux mois que la terre, couverte de neiges, n'a pu fournir du travail aux personnes qui ne vivent que de sa culture ni d'aliments aux animaux qui en tirent immédiatement leur principale subsistance. Plusieurs propriétaires fermiers et journaliers ont presque consommé ce qu'ils avaient de fourrage et ils ont même bien avancé leurs grains et cependant ils voient dépérir leurs animaux et n'en retirent presque pas de profit. Il en est de même du gibier et l'impossibilité de pêcher fait un malheur d'autant plus grand pour le pays que comme il est sur la côte, la pêche y faisait vivre un bien grand nombre de familles. Ce n'est pas tout : les chemins qui aboutissent à Lamballe, couverts de neiges ou de glaces sont ou impraticables ou très difficiles et très dangereuses : de là un ralentissement considérable dans le commerce. IetV. C512.

1784. La commune de Josselin décide de transférer le cimetière hors de la ville : « A Josselin les cimetières sont mal placés. L'un est au centre de la ville, à proximité de plusieurs maisons et à proximité du four banal. Il a sa pente au midi. Les vers qui sortent des cadavres tombent dans un puits engravé dans un des murs du cimetière. »

1784

Le subdélégué de Moncontour signale une perte considérable de bestiaux occasionnée par la rigueur et la longue durée de l'hiver 1784 et la sécheresse extraordinaire du printemps 1785.

Subdélégation de Pontivy : le commerce de bestiaux ne se soutient plus par la disette des fourrages. Il y a même tout lieu de croire que les bestiaux qui n'ont point été nourris à suffire pendant l'hiver et le printemps, ne seront pas en état de supporter les chaleurs de l'été et qu'ils essuieront des maladies de tout genre. IetV. C1432.

ANNEE 1785

17 juillet 1785. De BERTRAND.

Aucune province ne souffre autant de la sécheresse, elle n'a ni fourrage, ni légumes, ni graines quelconques. Les bleds noirs qui fournissent à la subsistance des gens de la campagne ne lèvent point faute de pluie. La récolte des froments sera médiocre. On n'espère pas conserver la moitié des bestiaux et déjà plusieurs paroisses n'ont plus de bêtes à labour. IetV. C1739.

Gomené le 22 9^{bre} 1785.

J'ay communiqué à notre BRAS la lettre que vous m'avez envoyée à son sujet. Tout cela ne fera rien si vous ne le menez de vous venir passer à Josselin, il a un bon cheval et peut aller vous trouver. Vous ne lui direz pas que je vous aye dit de le mener, il est capable de m'insulter. Il faudrait lui donner un bon savon en lui défendant de travailler et lui faire peur sans cela vous n'en vendrez jamais à bout, il gagne plus que tous les chirurgiens dalentours il

a souvent cinq à six chevaux à la porte de gens qui viennent de loing le consulter. Si vous pouviés l'empêcher de travailler vous ferrés une bonne action mais la cure est difficile. IetV. C1389.

Locminé le 26 juin 1785.

Pour suppléer à la disette des fourrages on peut adopter avec succès les moyens suivants :

* comme les chesnes sont très communs dans ce canton, le glan y sera d'une grande ressource.

* L'émondage et les feuilles d'arbres, surtout des chesnes, du haitre, de la saulle qui croit près des terrains aquatiques, de la bourdenne qui croit dans les taillis.

* On peut faire usage de la racine de chiendent.

* S'approvisionner en jenet et jon. IetV. C1739.

Calorguen le 23 juillet 1785. HAROUARD, Chirurgien.

J'ai observé qu'à l'instant où la maladie s'est manifestée, les chaleurs excessives dont l'Europe entière a été affligée existaient déjà depuis longtemps et, à cette époque, les laboureurs étaient presque toujours dans leurs champs. A chaque mouvement des chevaux et de la charrue s'élevait un nuage de poussières dont la partie la plus subtile s'introduisait dans les tuyaux aériens du poumon et ne manquait pas d'y causer une sécheresse et aridité propre à exciter la soif de ces pauvres malheureux qui se désaltéraient à la fontaine la plus voisine dont le fluide extraordinairement frais était bien propre à supprimer tant la transpiration pulmonaire que celle de l'habitude du corps et, reprenant ensuite leurs travaux, faisaient paraître de nouveau cette sueur déjà supprimée et qui le devenait plusieurs fois par jour, tant par leur manière d'apaiser leur soif que par des courants d'air très froids qui ont eu lieu tous les matins et soirs, surtout dans les mois de mars et d'avril.

A toutes ces causes j'y joins la qualité des alimens tant solides que fluides qui sont la nourriture de ces pauvres malheureux. Premièrement les alimens des pauvres de cette paroisse sont du pain très grossier et un peu de viande acre et salée qui, par leur digestion portent à un degré d'acrimonie dans les humeurs et préparent par là le sujet à un mouvement d'effervescence propre à produire les maladies. Secondement, la qualité des eaux dont les indigents se désaltèrent, m'a paru, en raison de la sécheresse, une des causes déterminantes de la maladie. En effet, les sources ont été taries et la plupart des fontaines, entourées de terres calcaire servant de filtre aux eaux, y déposaient des sélénites propres à fomentier. IetV. C1363.

ANNEE 1786.

Gomené le 21 mars 1786.

Les grains et surtout les filasses et les fourrages ont totalement manqués, c'est là le fond de notre misère. Il y a plus de quarante ans que je suis pasteur de cette paroisse, je vous assure que je n'y ai jamais vu telle misère. IetV. C1365.

Gomené le 13 mars 1786.

Je puis vous assurer que le sieur BRAS travaille à l'ordinaire et se moque des chirurgiens de Josselin, La Trinité, Merdrignac, de vous et de moy. On n'en viendra jamais à bout à moins que le procureur général ne luy fasse signifier en règle son interdiction. C1389.

LA FONTAINE, chirurgien juré domicilié à La Trinité.

Les abus qui se glissent continuellement dans le public et principalement parmi les gens de la campagne, cette partie si essentielle à l'état et sur le bien de laquelle vous veillez avec tant de soin me forcent enfin de sortir des bornes de la modération que je m'étais prescrit. Ceux que je mentionne sont d'autant plus dangereux qu'il y a de la vie de gens qui, plongés malheureusement dans la plus profonde ignorance, laissent surprendre leur bonne foy et leur crédulité aux propos d'un charlatan et d'un mercenaire qui jouit depuis plusieurs années de la crédulité des victimes qu'il sacrifie tous les jours à sa cupidité. J'ose espérer que vous ferez intervenir votre autorité pour déraciner celui que j'ai l'honneur de vous exposer et qui a coûté et coûte encore tous les jours la vie à la plus grande partie de ceux qui établissent leur confiance dans la personne du nommé Mathurin LE BRAS demeurant au bourg de Gomené. Cet homme ne se borne pas à consulter les personnes qui se rendent en foule chez lui, il se transporte dans les campagnes, voit les malades, même ceux chez lesquels je suis appelé, ordonne, opère et vend ouvertement des drogues et les administre sans connaissance. Les paroisses où ce médecin aux urines promène avec sécurité depuis un si long temps son ignorance sont les paroisses de Gomené, Ménéac, Illifaut, Brigniac, Merdrignac, Plumieux, Plémé et La Trinité. C1389

Mars 1786, subdélégation de Guérande.

Les épidémies les plus fréquentées dans ce pays sont la dissenterie. Le fléau de cette maladie disparaît dans le temps des vendanges. IetV. C1325.

6 avril 1786. BEAUMANOIR, Capitaine des vaisseaux du Roy.

On m'a dit que les paroisses circonvoisines de Plémet avaient reçu pour le soulagement de leurs pauvres des secours du gouvernement. Vous savez Monseigneur qu'aucune paroisse n'en fournit plus que Plémet qui contient près de 3 000 communians. Je suis persuadé que nous obtiendrons des secours dont nous avons un besoin pressant et dont nous aurons une obligation infinie. C1365.

Laurenan le 5 mai 1786.

Je vous supplie de vouloir bien penser à la paroisse de Laurenan. La misère y est si grande que si on ne nous accorde pas de secours, plusieurs seront obligés de périr par la faim. C1365.

1786. Subdélégation d'Ancenis.

Il y a dans presque toutes les paroisses de cette subdélégation un principe galeux ou dertreux, soit héréditaire, soit répercuté par des remèdes indiqués par des charlatans. Le médecin qui traite cette maladie qu'il fait une différence de virus entre les personnes qui habitent les bords de la Loire et qui mangent beaucoup de poissons et ceux qui habitent la campagne. Ce virus selon lui se manifeste à l'extérieur. Il y produit différents effets ; tantôt il se jette sur les yeux et y cause des rougeurs et des inflammations qui ne guérissent que difficilement. Voici sa méthode : après l'usage des délayants pendant quelques tems, il fait appliquer un vessicatoire entre les deux épaules et quatre heures après il fait donner un diastrique, ensuite les antiscorbutiques mêlées au purgatif est continué pendant quelque tems, les fermentations aromatiques spiritueuses avec l'application de la cire vierge sont ces moyens dans les dépôts. L'an dernier au mois de janvier ce principe se jeta sur la poitrine et y occasionna une dissolution putride laquelle était si prompte que dans les vingt quatre heures ou le plus tard quatre jours les malades périssaient avec toutes les symptômes de gangrène. Les filles et femmes étaient attaquées ordinairement huit jours avant leurs règles. Si elles vivoient jusqu'au jour de cette évacuation, elles paroisoient d'une couleur noirâtres et ne leur apportoit aucun soulagement. C1325

Bréat le 21 août 1786.

Plusieurs, sans avoir eu d'autres remèdes qu'une saignée et une médecine, travaillent au bout de trois et quatre jours. D'autres n'ont rien fait et après avoir été très mal se sont rétablis quoique très lentement. D'autres enfin ont eu recours à une femme et ce sont eux qui ont le plus souffert et qui ont été le plus longtemps malade. Cette femme nommée LE GUILLOU fait bien du mal dans nos cantons. Nos pauvres gens ont en elle une confiance aveugle parce qu'elle juge les urines et dit avoir les livres du médecin de Lassy, charlatan qui faisait à Lassy il y a quelques années le même métier qu'elle. Elle ordonne à tous des sangsues que ces pauvres gens s'appliquent les uns aux autres. Quelques uns ne s'en font appliquer que trois ou quatre, mais d'autres s'en font appliquer dix huit, vingt et trente. L'évacuation est trop abondante et les jette dans un état de faiblesse et de langueur dont ils ont peine à sortir. IetV. C1350.

Malestroit, 1786.

La convalescence des personnes qui ont été attaquées de l'épidémie a été suivie chez plusieurs de la fièvre tierce, double tierce ou quatre qu'un ne peut attribuer qu'à la mauvaise nourriture qu'elles ont eu pendant leur maladie et après, qui les a conduit à la dépravation des liquides et leur a occasionné l'odème des pieds, des jambes et des cuisses et à quelques unes à l'anarsaque ; une est morte de l'hydropisie de poitrine. IetV. C1391

Quimper le 20 7^{bre} 1786.

Quant à la tuerie, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en sent toute l'incommodité. Le vrai moyen d'y remédier est le grand canal public et souterrain que nous proposons de faire et qui porterait à la rivière le sang et les eaux puantes qui auraient servies à la boucherie, sans passer comme elles le font aujourd'hui par l'intérieur de la ville.

La translation de la tuerie et boucheries sur un autre local est un déplacement des plus dispendieux et auquel il n'est pas permis à notre communauté de penser. D'autres gens de métier n'aiment pas se mêler avec les bouchers. Toutes ces différentes maisons ont des tueries pavées au rez-de-chaussée et un bassin ou réservoir pour le sang dans le milieu. Le canal projeté une fois fait, il ne serait question que de veiller et tenir la main à ce que les bouchers ne tuent pas à leur porte et à ce qu'ils portent le sang au grand canal, par là plus d'incommodité. IetV. C569.

29 8^{bre} 1786. COLIN, Recteur du Gourais ;

J'ai de la bienfaisance du gouvernement un chirurgien et des remèdes pour mes malades. Les maladies régnantes dans ma paroisse sont la fièvre bilieuse et les fièvres ???, maladies de langueurs plus que mortelles et qui

seront de bien moins longue durée si les malades pouvaient se procurer les mets convenables à leur état. J'ai acheté ces deux semaines du pain et de la viande pour les plus nécessiteux, mais il ne m'est pas possible avec un bénéfice de 6 ou 700# dans une paroisse de plus de 2000 habitants dont le plus grand nombre est pauvre et aucun dans le cas de m'aider, il ne m'est pas possible de fournir à plus de trente malades, outre les vieillards et les familles chargées d'enfants. Je vous prierais donc, Monseigneur, de m'accorder quelques secours pécuniaires. IetV. C1368.

3 X^{bre} 1786. De LISLE BERNARD, maître en chirurgie à Plénée, ancien chirurgien de l'hôpital roïal de la marine de Brest et chirurgien des épidémies en Bretagne.

Dans le cours du mois de novembre, le chirurgien n'a été obligé que d'emploier quinze journées pour arrêter l'épidémie naissante dans la paroisse de Coëlinée. Il croit que si, dès le principe et le commencement de ces maladies, on avait soin d'appeler les chirurgiens, ils en arrêteraient le cours et la contagion. Ces fléaux seraient moins destructeurs, il périrait moins d'individus. C1368.

Mauron, 1786.

Les vers jouent le rôle principal. Ils causent des toux violentes et même des convulsions et des syncopes. Les malades les rendent par haut avec des efforts incroyables. Ils sont ronds, très longs et très pointus, de couleur rose et se replient vivement sur eux-mêmes très longtemps après leur sortie. IetV. C1392.

23 juillet 1786. De VILLENEUVE.

On peut attribuer cette maladie à la grande quantité de galettes, boulie de bled noir et lait caillé que mangent ces gens et à l'eau de puy qu'ils boivent et qui se trouvent au milieu de cours remplies de fumiers et dégouts des étables et écuries. C1392.

Pontivy le 1^{er} 7^{bre} 1786. De VILLENEUVE.

Les maladies n'ont d'autres causes que l'extrême misère qui a régné l'année dernière, misère portée au point que l'on a trouvé il n'y a pas longtemps, dans un cadavre, un estomac uniquement chargé de troncs de choux. IetV. C1392.

Quimper le 29 7^{bre} 1786.

A peine le mal cesse-t-il d'un côté qu'il se reproduit d'un autre. Le sieur DENYS, Recteur du Grand Ergué, m'écrivit le 27 que la moitié des habitants de sa paroisse se trouve sur le grabat, l'autre moitié chancelle. La présence d'un chirurgien est d'autant plus nécessaire que les prêtres eux-mêmes sont grabataires. IetV. C1375.

Tréguier le 19 juillet 1786. De DIEULEVEULT, Médecin des épidémies.

J'y ai fait établir une marmite sous l'inspection de M. Le Recteur et M. Le Sénéchal. L'on prépare dans le même endroit les tisanes et autres remèdes nécessaires aux malades qui leur sont administrés par les chirurgiens eux-mêmes pour éviter les abus. La misère y est extrême et le spectacle de malheureux couchés dans des cendres, sur des fumiers, dans des réduits obscurs, sans pain, sans vêtements, sans secours quelconque ne peut avoir rien de comparable en ce genre. IetV. C1374

Tréguier le 31 juillet 1786. De DIEULEVEULT.

La misère fut la grande cause de l'épidémie de 1779. La misère a occasionné celle de 1786....La débauche crapuleuse est ordinairement le dédommagement momentané des hommes de peine...Figurez vous, Monseigneur, des hommes pâles, décharnés, couverts de haillons et vous aurez une idée juste de ce que sont les habitants de La Roche. Lorsqu'on a donné à ces malades les premiers secours de la médecine qui est de les évacuer haut et bas, que reste-t-il à faire ? Les restaurer un peu, réparer promptement leurs humeurs appauvries. Ce ne sont pas ici des sujets qu'il faut soumettre à la diète : ils sont déjà trop énervés, trop épuisés. L'association bien entendue de quelques nourritures avec des médicaments ressuscitent pour ainsi dire à vue d'œil ces malades.

J'ai vu dans la paroisse de Trédarzec que j'ai visitée, de pauvres malades traînant des corps empreints des stigmates de la maladie à laquelle ils venaient d'échapper et souffrir de la misère pire peut être que le mal lui-même. Quelques uns m'ont dit : laissez nous mourir par le mal, s'il faut mourir par la faim, la mort sera plus longue. IetV. C1374.

Sérent, 1786. BRIAND.

La maladie qui a régné en cette paroisse a été très meurtrière. Quand elle commençait à régner dans un village, peu de personnes en étaient exemptes. La misère jointe à la malpropretés et le défaut d'aire dans les maisons, les bestiaux logants dans les maisons sans séparation contribuaient à la rendre plus dangereuse et il se trouvait souvent cinq, six et sept malades dans le même appartement couchants deux et trois ensemble, joint à l'impossibilité de pouvoir

leurs faire observer aucun régime ni prendre les remèdes propres à leurs situation. J'ai remarqué que la maladie était moins dangereuse chés les pauvre de la troisième classe que chés les autres qui se procuraient autant qu'il leurs était possible des liqueurs spiritueuses et alimens très contraires qui augmentaient la fièvre et l'inflammation. IetV. C1391

Carantoir. BRIAND.

Très souvent les pauvres malheureux périssent par la soiffe. Dans plusieurs maisons on abandonne les pauvres à la seule nature, il les renferment seuls dans leur maison et vont aux occupations de leurs campagnes. C1391

Dénombrement de 1786

Gomené : 37 naissances et 53 décès.
La Ferrière : 18 naissances et 30 décès.
Merdrignac : 104 naissances et 110 décès.
Cadélaç : 37 naissances et 114 décès.
Loudéac : 188 naissances et 296 décès.
La Chèze : 31 naissances et 10 décès.
Laurenan : 31 naissances et 65 décès.
La Motte : 117 naissances et 164 décès.
La Prénessaye : 58 naissances et 88 décès.
Plémet : 95 naissances et 162 décès.
Plumieux : 138 naissances et 200 décès.
St Barnabé : 41 naissances et 65 décès.
St Etienne : 20 naissances et 33 décès.
Plessala : 94 naissances et 93 décès.
Plouguenast : 131 naissances et 158 décès.

Le subdélégué de Josselin.

Les causes qui me paraissent les plus préjudiciables à la population sont :

* La pauvreté, la misère qui entraîne la malpropreté, le défaut des vêtements et l'usage des denrées les plus mauvaises.

* L'ivrognerie et la débauche. L'ivrognerie est la passion dominante chez le peuple. Il préfère se contenter de nourriture grossière pour se procurer les moyens de boire et de s'enyvrer. L'ivrognerie entraîne tous les vices.

* Les maladies épidémiques et contagieuses. Les maladies proviennent fort souvent des causes que je viens d'indiquer. Les plus fréquentes qui ont régné dans ma subdélégation ont été :

a) Pendant l'hiver et le commencement de l'automne une fièvre continue, putride et catarrhale. Chez quelques individus elle s'est compliquée de malignité et alors les malades ont ordinairement succombé.

b) Dans les mêmes saisons les maladies intermittentes.

c) Depuis le printemps les fièvres putrides répandues chez les individus de tous âges et de toutes classes.

d) La petite vérole.

* L'atmosphère est constamment humide et froide. L'air est lourd et épais et les eaux sont enfin fort lourdes.

Le subdélégué de Douarnenez.

Il est des abus que le gouvernement pourrait supprimer :

* L'air méphitique des églises.

* Les cimetières au milieu des bourgs.

* L'usage d'y déposer les cadavres avant de les inhumer.

* Les vapeurs nuisibles des huiles que l'on y fait brûler nuit et jour.

* La malpropreté des habitations des gens des campagnes, de leurs lits, de leurs meubles, des ustensiles pour la préparation des aliments, le danger surtout des vases et des bassins d'airain.

* Les cloaques et les fumiers qui environnent les habitations.

* La multiplicité des cabarets.

* Les boissons falsifiées qui s'y débitent, les débauches qui s'y commettent, les désordres qui en résultent.

* La mauvaise qualité des alimens que l'on vend les jours de foire et de marché.

Le subdélégué de Pontivy : la température a changé depuis quelques années. Il a glacé les 5 et 6 juin derniers.

Le subdélégué de Moncontour : Il est nécessaire encore que quelques bonnes années viennent remettre le peuple des malheurs qui l'ont accablé les deux dernières années et sous lesquels il gémit encore.

Le subdélégué de Moncontour en 1787 : L'excédent du nombre des morts sur celui des naissances ne peut s'attribuer qu'aux fièvres catharales et bilieuses, maux de gorge et autres maladies, suite ordinaire de la misère qui a désolé le département en 1785 et 1786. IetV. C1435.

ANNEE 1789

Ploubalay. HAROUARD, chirurgien.

L'ouverture des cadavres nous a montré les poumons livides, engorgés et volumineux, leur surface chargée d'échymose, des adhérences considérables à la plèvre, des abcès, des pourritures dans l'intérieur des poumons, souvent seulement dans un des lobes, plus particulièrement du côté où la douleur s'était fait sentir, des croûtes gélatineuses verdâtres et purulentes sur la surface du poumon, la plèvre engorgée et livide en suppuration dans quelques endroits, des épanchements purulents dans la capacité de la poitrine, quelques fois un engorgement et une inflammation au foye et les intestins flasques et livides. IetV. C2549.

Josselin le 16 juin 1789. Epizootie.

Nous nous sommes transportés en plusieurs endroits où un nombre infini de fermiers laboureurs nous ont déclaré avoir perdu un grand nombre de bestiaux de toute espèce, notamment des moutons. Sur le rapport des cultivateurs il paraît qu'il en est mort les deux tiers. La maladie dont il s'agit n'est autre chose qu'une pourriture aqueuse qui a eu lieu à la suite d'un hiver aussi dur que le précédent, les animaux n'ayant mangé que des aliments secs pour ainsi dire dépourvus de substance nutritives qui ont délabré les organes de la digestion, de là l'élaboration d'un mauvais chile, ensuite le pauvrissement des humeurs précède d'un fièvre, un diharée, la mort en a été la suite.

Ce fléau commence à prendre fin, un autre non moins considérable raigne encore sur les cheveaux et bêtes à cornes. Cette dernière maladie s'annonce par un dégoût très subi, les malades ont la tête basse, les yeux hagards, la conjonctive enflammée les animaux tournent dans peu meurt. IetV. C2548.

EMEUTES.

En juin et juillet 1789, la disette ou la crainte de la disette des grains est à l'origine d'émeutes dans la plupart des subdélégations.

Ploërmel le 21 juillet 1789.

C'est en fin d'hier que nous avons vu éclater l'orage fomenté depuis longtemps. Notre marché, quoique entouré d'un escadron de dragons tant à pied qu'à cheval, ne s'est point tenu sans injures, menaces et même coups. Je m'y suis transporté avec mes juges, j'y ait resté constamment pendant toute la durée et j'y ai vu que c'est la plus vile canaille, la lie du peuple qui a causé ces séditions, des gens presque tous à l'aumône, de mauvais sujets reconnus et des ivrognes, voilà ce qui composait cette horde sous levée.

Ils en voulaient à ceux, disent-ils, qui ne veulent pas vendre leurs grains et à ceux qui les achètent tous, mais leur projet, qu'ils ont exécuté en partie, était de maltraiter et d'injurier les juges. IetV. C1717.

REMEDES. TRAITEMENTS CONTRE LES MALADIES.

1768. Eau composée qui guérit de la gangrène, quelque invétérée qu'elle soit et qui empêche même qu'elle ne se manifeste.

Ce remède est un secret de famille depuis plus d'un siècle et dont on a toujours fait usage avec le plus grand succès. L'effet de ce remède est d'arrêter les progrès de la gangrène dans quelque partie du corps que ce soit, de faire tomber absolument toutes les chairs gâtées ainsi que les membres infectés sans qu'il soit besoin d'avoir recours aux opérations des chirurgiens toujours douloureuses et souvent incertaines. Cette eau est également bonne pour toutes les vieilles plaies et vieux ulcères et pour toute espèce de chancre.

Mademoiselle Thérèse LE MOREAU, fille de chirurgien demeurant à Quimperlé, est prête de donner la composition de cette eau contre une gratification. IetV.C1337

1768. Traitement des maladies vénériennes avec le remède du Sieur KEYSER.

Parmi le nombre prodigieux des maux qui nous affligent, il n'en n'est point qui soient plus dignes de la vigilance du gouvernement que les maladies vénériennes. Si on entre dans les asyles publics où l'on renferme les malheureux qui en sont affectés, on est frappé du spectacle dégoûtant et terrible qu'ils offrent à nos regards. On y trouve ces écoulements importuns et sordides, ces inflammations érysipélateuses et malignes, ces exulcérations redoutables qui menacent l'humanité d'une mutilation honteuse, ces excroissances variées qui déshonorent les organes

précieux, ces tumeurs qui, en élevant le volume des glandes, en corrompent toute la structure interne, ces tâches, ces boutons, ces pustules, cette couleur pâle et jaunâtre de la portion de la peau qui n'en n'est point couverte, ces exostoses et ces caries, ces douleurs vives dans les jointures, ces anchiloses qui les soudent et leur ôtent leur mouvement, ces ulcères foetides des narines, du palais, ces paralysies qui causent la cécité, la surdité, la perte de la parole, de dépouillement de tous les cheveux, ce dépérissement total, cette face cadavéreuse....

Ce fléau exerce sur-tout sa fureur sur le bas peuple et sur les soldats les moins attentifs. Les dragées antivénériennes mises au point par M. KEYSER sont à base de mercure. C1337.

Brest : il paraît, par les états de cet hôpital, qu'on suit exactement la méthode, mais on a remarqué qu'on avait un peu trop ménagé le remède à quelques soldats qui avaient des chaudes pisses tombées dans les bourses. C1337.

30 mars 1773. Serviteur CHANGOUMART, Recteur de St Guen.

M. BARDET me montra quelques paquets dont il me conseilla de ne pas faire usage vu qu'il ne faut se servir desdits remèdes qu'avec une grande précaution et connaissance des maladies ce que j'ai religieusement observé. Ceux que j'ai le plus souvent et assés heureusement employés sont l'hypécacuanha et la thériaque. Les maladies où lesdits remèdes ont le plus de succès et d'effet sont les pleurésies et fausses pleurésies et les maux de cœur dans lesquels les malades ne pouvaient vomir. Il est mort plusieurs enfans de la petite vérole mais je n'avais point d'autres remèdes que du persil de mon jardin que je recommandais de faire bouillir dans du lait, ce qui a très bien réussi pour le plus grand nombre ; au reste il ne nous est mort que des gens fort âgés ou usés de langueur et de maladies et d'une mauvaise constitution. IetV. C2538.

5 avril 1773. DELAUNAT, Recteur de St Potan.

Le thériaque est d'un secours merveilleux dans nos campagnes. Il y quelques semaines que je m'avisais d'en donner dans de l'eau tiède à une personne qui ressentait des douleurs aiguës dans tous les membres et dont elle était tellement affectée qu'elle jetait des hauts cris. Ce remède lui procura une fièvre si abondante même dans un temps de glace que le lendemain elle ne se plaignait plus, ne ressentait aucune douleur et reprit son travail. C1538.

12 Floréal an XIII. Médicaments en usage au XVIII^e siècle et pendant une grande partie du XIX^e.

Quinquina. Ecorce roulée sur elle-même, d'un rouge pâle plus ou moins foncé, chagrinée à sa surface, retirée des branches du chichona-oblongi-folia. Vient du Brésil, de Santa-Fé. S'emploie en décoction ou en poudre pour combattre les fièvres intermittentes.

Ipecacuanha. Racine cendrée, tortueuse, en anneaux inégaux, d'une saveur âcre et amère, de plusieurs plantes connues sous les noms de callicocca et de psychotria émetica. Elle est apportée du Brésil. On l'emploie à dose d'un gros ou d'un demi gros.

Camphre. L'un des matériaux immédiats des végétaux, fourni abondamment par le laurus camphora qui croît au Japon, à Ceylan et autres lieux des Indes Orientales. Cette substance est blanche, concrète, légère, transparente, d'une odeur forte et pénétrante. On l'emploie à la dose de deux à dix grains.

Émélique. Combinaison saturée d'acide tartareux, de potasse et d'oxide d'antimoine. La dose est depuis un grain jusqu'à trois dans une pinte d'eau.

Laudanum liquide. (Vin d'opium composé). Préparation pharmaceutique de vin d'Espagne, d'opium, de safran, de canelle et de girofle. S'emploie à la dose de six à vingt gouttes dans une potion appropriée.

Thérique. Préparation pharmaceutique très composée. On l'emploie à la dose d'un gros ou d'un demi gros dans un verre de vin.

Onguent de la mer (Emplâtre de la mer.) Médicament pour l'extérieur composé de substances grasses, d'oxide de plomb et de cire, de consistance solide. S'emploie comme suppuratif.

Préparation extemporanée. Tisane ordinaire. Elle se fait avec une décoction d'orge mondé ou de racines de chiendent. On l'édulcore avec de la réglisse infusée dans la décoction. On pourra employer pour tisanes, l'infusion des feuilles de bourrache, de chicorée, de pissenlit, de fleurs de mauve et de bouillon blanc. ACA. 6M11

Avril 1867. Traitement contre la rage. BUSSON, docteur régent de la faculté de médecine de Paris.

Lorsqu'on est consulté dans les premiers moments après la morsure d'un animal enragé, si on est apportée de la mer on y conduira le malade et on l'y plongera à différentes reprises en l'agitant et l'effrayant même pendant cette opération. Puis on donnera le remède suivant : prenez quatre gros d'écailles d'huître mâle calcinée au feu, délaiez dans une demie chopine de vin blanc et faites avaler au malade. Réitérez ce remède deux autres fois en mettant vingt quatre heures d'intervalle en chaque fois.

Il est un autre remède facile à préparer et à conserver et dont l'efficacité a été reconnue ; il faut cueillir la plante connue sous le nom de morgeline, mouron à fleur rouge, on fera sécher à l'ombre, on la réduira en poudre et la dose pour les adultes depuis un demi gros jusqu'à un gros dans de l'eau tiède ou du bouillon.

On peut encore emploier le suivant : on cueillera parties égales des feuilles de rüe, de sabine, d'armoise, d'absinthe, de plantaise, bétouine, menthe, romarin, hyssope, sauge, dompte venin, lépidum ou passe rage, cresson des fontaines, de chaque demie poignée on ajoutera deux gousses d'ail, on pilera le tout dans un mortier pour en exprimer le suc. On en fera prendre huit cuillerées dans un verre de vin et après avoir forcé le malade à courir jusqu'à ce qu'il soit essoufflé on le couchera dans un lit bien chaud et on le laissera suer.

Je fais une observation. Il arrive presque toujours que les chiens qui ont mordu soient tués avant que l'on ait pu s'assurer qu'ils soient enragés, ce qui laisse les personnes mordues dans la plus cruelle incertitude. M. PETIT, chirurgien, avait trouvé l'expédient suivant pour le faire cesser. Il faut frotter avec un morceau de viande cuite la gueule, les dents, les gencives du chien mort et la présenter tout de suite à un chien vivant. S'il la refuse en criant et en hurlant, le chien mort était enragé, autrement il n'y a rien à craindre. IetV.C1385.

SAGES-FEMMES.

Antrain, juin 1786.

Il paroist inutile de faire état de celles qui passent pour sages femmes dans mon département aucunes n'ayant été instruites. Il y ordinairement par paroisse deux ou trois destructrices du genre humain qui ne réussissent que quand la nature opère en quelque sorte d'elle-même et qui détruisent souvent la mère et l'enfant pour peu que les couches soient laborieuses et difficiles. IetV. C1328

Brest.

Les sages femmes qui exercent ici et aux environs sont très ignorantes. La plupart ne savent pas lire et nombre de fois elles ont donné des preuves affligeantes de leur impéritie. C1328.

Dol.

Dans beaucoup de paroisses plusieurs femmes prennent le titre de sage femme et sont appelées sans avoir jamais reçu aucun principe d'accouchement. Leur ignorance fait périr plusieurs femmes et enfants.

Chateaubriand.

Il se trouve dans les campagnes une infinité de femmes qui se mêlent d'accouchement sans en avoir jamais fait aucune étude et qui peuvent causer beaucoup d'accidents. Malheureusement les paysans ont beaucoup plus confiance en elles que dans les personnes plus instruites et leur préjugé serait difficile à déraciner.

Josselin.

Tous les recteurs paraissent fort satisfaits des manières dont ces sages femmes exercent leur état, mais ils m'observent cependant qu'elles ne sont pas toujours les plus employées, que le préjugé des peuples des campagnes c'est qu'il leur préfère des femmes qui n'ont pour elles qu'une certaine routine, que de là il arrive souvent de funestes accidents sur lesquels ils ne cessent de gémir, que souvent la mère et l'enfant périssent sans pouvoir même donner le baptême aux enfans que la plupart des enfans qui ne meurent pas sont meurtris, mutilés et dans un état capable d'exciter la plus grande compassion.

Sages femmes instruite exerçant à Plémet : Catherine GOUDE et Marie SIMON. C1328 et C2329.

Pontivy le 26 mars 1786.

J'aurais désiré Monseigneur que votre plan eût pu s'étendre à la partie des accouchements, bien négligée dans toutes nos campagnes. Combien de victimes sont dévouées à l'ignorance de prétendues matrones dont le seul mérite est ordinairement de bien boire ? Combien de femmes, combien d'enfans périssent entre leurs mains ou se trouvent épuisés dès qu'il y a le moindre accident ? Ces matrones sont asservies à une pratique monotone et sans principe et j'ai connaissance qu'elles laissent quelquefois quatre à cinq jours dans les grosses peines des femmes qu'un accoucheur instruit délivrerait dans une heure. C2547.

Plougastel Daoulas, 1778.

Plusieurs femmes se mêlent ici d'accoucher mais sans connaissances requises pour cette partie. De là vient que plusieurs enfans à peine nés meurent. Je trouve sur le registre de 1778 douze anonymes qui n'ont reçu que le Baptême de la maison. C1412.

NOTES ET OBSERVATIONS DU DOCTEUR BAGOT. Ms 12.

Années 1772, 73,74 et 75.

A quelles maladies sont sujets les habitants de ce pays ? Quel est leur tempérament ?

Le diocèse de St Brieuc renferme 127 paroisses. Celles situées le long de la côte sont les plus riches, les plus fertiles, les plus peuplées et les mieux cultivées. L'espèce d'homme qui s'y trouve est plus robuste et mieux nourrie,

rarement y voit-on des épidémies, ce qui peut s'attribuer en grande partie à la pureté de l'air continuellement renouvelé par les vents de mer, à l'aisance des habitants qui se manifeste par la propreté des habitations et à la bonne nourriture dont il est fait usage habituellement.

La partie méridionale au contraire est couverte de landes et de bois ; le seigle, l'avoine, le sarrazin sont presque la seule nourriture des habitants. Les maisons y sont maussades, mal bâties. La race des hommes y est petite, maigre, abâtardie et d'un jaune olivâtre.

Les épidémies sont communes dans ces cantons, la mauvaise nourriture, la malpropreté, la misère en paraissent la principale cause, car d'ailleurs le pays n'est point marécageux, les mines y sont rares à l'exception du minerai de fer qui y est très commun. Les maladies aiguës les plus répandues sont les fièvres putrides vermineuses, les fièvres malignes pourprées, les esquinancies gangreneuses, les dissenteries, les fièvres catarrhales malignes. Les maladies chroniques les plus ordinaires sont les fièvres intermittentes, les obstructions, les jaunisses, les diarrhées de toute espèce.

Le tempérament est sanguin parmi les hommes qui résident le long du bord de mer et bilieux mélancolique dans ceux qui sont situés dans les parties di midy. Ici le moral répond au physique : les premiers sont laborieux, gays, sobres, honnêtes gens en général ; les derniers au contraire sont paresseux, sombres, fourbes, yvrognes et le nombre de coquins y égale à peu près celui des honnêtes gens.

Mes relations avec la partie méridionale m'ont appris que plusieurs des petites véroles qui y régnèrent en 1773 avaient été cristallines, que des éruptions pourprées y avaient compliqué la maladie et que nombre de malades avaient souffert d'hémorragies, de convulsions, de gangrène. Le mauvais régime, la pratique meurtrière du traitement échauffant ne contribuèrent pas peu à augmenter les dangers de la maladie, surtout parmi le peuple qui est toujours le dernier à s'affranchir des préjugés. Cette année on inocula ici pour la première fois. Pour donner l'exemple, j'inoculai mon épouse, mes deux enfants et huit autres personnes qui toutes eurent la maladie de l'espèce la plus bénigne et la moins dangereuse. Malgré ces inoculations, le public est resté persuadé qu'il valait mieux attendre la petite vérole naturellement que de la prémunir.

La maladie qui désola Ploëuc et Plénée Jugon en 1773 était une fièvre putride vermineuse accompagnée de violentes douleurs de tête, de nausées, vomissements pendant les premiers jours. Survenait ensuite une diarrhée putride accompagnée d'anxiété, de délires, de mouvements convulsifs, ce qui durait ordinairement jusqu'au vingt deuxième jour. La convalescence était très longue. Pendant l'état de la maladie, plusieurs malades ont péri par la gangrène qui terminait les inflammations au cerveau et au bas-ventre. Presque tous rendirent des vers. Plusieurs de ceux qui en ont rechapé sont restés borgnes, presque tous ont perdu leurs cheveux. Le traitement de cette maladie était très difficile vis-à-vis d'un peuple grossier, en l'absence de préventions anciennes entretenues par le charlatanisme. D'un autre côté, la misère extrême, la multiplicité des malades, la malpropreté des habitations mettent le plus grand obstacle à la bonne volonté des gens de l'art, surtout pendant l'hiver qui rend presque impraticable les chemins. Les maladies qui ont régné dans ces deux paroisses ont été attribuées à du pain de seigle dont on se nourrit dans ces cantons, mêlé à des ergots. J'aime mieux croire que la misère, l'ivrognerie, la malpropreté, l'humidité et le mauvais air des habitations par l'usage où sont les paysans d'avoir les bestiaux sous le même toit, sans cloison qui sépare les hommes des animaux et des fumiers, ont été les causes prédisposantes de cette maladie.

1776. L'hiver a été froid. On a observé dans nos rivières des glaçons de neuf à dix pouces, ce qu'on avait point vu de mémoire d'homme. La mer a gelé dans notre port à une demie lieue autour des côtes. Le vin, le cidre ont gelé dans les caves. Beaucoup de gens ont été trouvés morts de froid dans les chemins et nombre d'enfants, surtout nouveaux nés ont été trouvés glacés dans leurs langes et ont ensuite péri misérablement de gangrène.

1782. Nous avons fait ouvrir deux soldats morts de cette maladie... L'un de ces malades avait été saigné dix fois pour un coup d'épée douze jours avant d'être attaqué de péripneumonie ; l'autre l'avait été six fois pendant les trois premiers jours de sa maladie. Tous deux avaient d'amples vésicatoires aux jambes des deux côtés.

9 thermidor an X. Le Ministre de l'Intérieur au Préfet BOULLE : « On m'assure qu'il existe à Dinan une femme qui, depuis une quinzaine d'années, est sujette, à certaines époques, à un sommeil léthargique qui dure de trois à quatre mois pendant lequel elle ne prend aucun aliment. » 5M14

ETUDE SUR UNE EPIDEMIE DE FIEVRE TYPHOIDE DANS LES COTES DU NORD par Charles PEPIN médecin à Hénanbihen.

L'étude se rapporte à une épidémie qui se déclara dans le courant d'août 1890 dans la commune de Plurien, canton de Pléneuf.

La fièvre typhoïde appelée aussi typhus débute d'une façon insidieuse par une diminution des forces inexplicable, une inaptitude au travail, de la diarrhée presque toujours fétide et une agitation nocturne accompagnée de rêvasseries. Cet état, qui peut être considéré comme une période d'incubation, dure à peu près une semaine. Alors, les maux de tête deviennent très violents, la figure prend une expression étonnée, comme hébétée, l'intelligence décline, l'haleine est fétide, la langue sèche, fuligineuse, tremblante, l'appétit est perdu, le ventre est gonflé, des tâches rosées

y apparaissent. Un gargouillement très sensible se rencontre sous la pression de la main dans la fosse iliaque droite, la diarrhée est très fétide accompagnée parfois de l'expulsion de vers lombrics, la peau est chaude, la fièvre toujours forte donne un pouls fréquent de 90 à 120. Aux soubresauts des tendons se joint une toux sèche avec râles stridents dans toute la poitrine et si l'on observe un peu de raisonnement le jour, le soir la scène change et la nuit se passe en rêvasseries à moitié éveillées.

La deuxième période commence huit à dix jours après et se trouve marquée par une stupeur plus profonde, une apathie complète, amaigrissement prononcé avec prostration complète des forces, parole à peine intelligible, surdité, délire, marmottage ou mussitation, la langue ainsi que la bouche sont sèches, les lèvres couvertes de fuliginosités, les gencives poussiéreuses, tympanite du ventre, garde-robes liquides d'une odeur repoussante, selles involontaires quelques fois sanguinolentes par suite d'hémorragies intestinales, quelques fois rétention d'urine et escarres au sacrum, râles sonores et sibilants, le pouls est petit, faible, dépressible.

A ce moment les symptômes diminuent ou s'aggravent.

S'ils diminuent, le pouls tend à reprendre sa régularité, les selles sont plus rares, les matières perdent leur odeur fétide, les urines autrefois rouges et épaisses s'éclaircissent, la soif tend à redevenir normale, l'intelligence se réveille peu à peu, un sommeil paisible commence à être possible et le malade revient à la vie.

Si au contraire la stupeur devient plus profonde, le pouls très fréquent et irrégulier, la respiration embarrassée, si des sueurs visqueuses apparaissent et que les mains cherchent constamment à ramener les draps sur la poitrine, la mort ne tarde pas à terminer ce débat.

Au point de vue thérapeutique, nous avons surtout employé les purgatifs au début de la maladie, suivis d'absorption d'acide lactique à haute dose.

PEPIN décrit d'autres thérapeutiques pratiquées par des confrères, toutes différentes les unes des autres : saignées, ipéca, acide chlorhydrique, administration interne de chloroforme (1g dans 25 cl d'eau)...

Le lait doit représenter l'aliment principal. On fera une part un peu plus large au vin et au cognac, 100 à 150g par jour, dès qu'il se montrera des signes d'adymie.

Description d'un hôpital. C'est qu'ils sont terribles les maux que l'on soigne ici : c'est toute l'armée des infections qui rongent l'organisme humain et l'émettent lentement, cruellement jusqu'au jour où ces derniers débris s'écroulent dans la tombe. C'est l'asile où viennent se dérober dans l'oubli et la retraite les lèpres que la science n'a pas encore vaincues, c'est la caisse au guichet toujours ouvert où se paient les dettes inéluctables de l'hérédité, c'est le lendemain désastreux des vices épuisants, c'est le charnier vivant où la vie, souillée dans son principe mystérieux rejette la scorie de ses hontes et les purulences détestables de ses infamies.

Et tous sont descendus de leur chambre pour venir saluer l'autel divin, ceux que la maladie atroce a marqués de l'ineffaçable stigmatisme et qui n'osent se montrer que la nuit. Ils sont tous là, les torses voûtés, les que durcit l'ankylose, les jambes qui fléchissent sans force, les visages hideux au derme absent, aux yeux brillant encore d'une lueur incertaine, aux mâchoires dégarnies de dents, mal cachées par des bouches dégarnies de lèvres. Ils sont tous là, les butins des ravages monstrueux, les élus des hideurs incurables, les vivants plus effrayants que les morts.

Pour la fièvre typhoïde, les matières fécales paraissent jouer un grand rôle dans sa dissémination et c'est l'eau qui est le principal véhicule du germe. Les infiltrations des fosses d'aisance et des fumiers, surtout à la campagne, sur lesquels on déverse les déjections des typhoïques, souillent les eaux. Suivant les cas, il est résulté des épidémies locales ou généralisées selon que la même eau alimentait une maison, un quartier ou toute une contrée. 3bi398

1^{er} Germinal an XII, 21 mars 1804. Conseil d'Arrondissement de Loudéac.

Une maladie épidémique des plus meurtrières exerce des ravages effrayants dans l'arrondissement où elle a enlevé dans l'espace de dix mois un douzième au moins de la population. Ce fléau, en privant l'agriculture et le commerce de beaucoup de bras, a réduit à l'indigence une infinité de familles qui ont perdu leur chef.

....Le Conseil, considérant que l'arrondissement de Loudéac regorge de malheureux sans asile et sans pain, qu'il renferme à lui seul presque autant de pauvres qu'il y en a dans tout le reste du département, considérant qu'il n'existe dans l'arrondissement de Loudéac qu'un seul hospice, invite avec insistance le Conseil Général à trouver les moyens pour fonder à Loudéac un hôpital qui serait cental et commun à toutes les communes de l'arrondissement qui auraient droit chacune d'y envoyer un certain nombre de pauvres, en proportion de leur population. 2N25

23 Germinal an XII, 12 avril 1804. CG.

Plusieurs membres ont exposé que leur arrondissement est en proie à une maladie contagieuse qui exerce les plus grands ravages, que malgré ses funestes effets les desservants ecclésiastiques des cures et succursales, forcées par les ordres de l'Evêque, exigent contre le vœu des magistrats locaux l'introduction dans les églises des individus victimes de la contagion, que ce procédé contraire aux premières règles de l'économie sociale et déjà proscrit par un grand nombre de règlements de police mériterait de l'être plus particulièrement encore dans les temps d'épidémie. Le Conseil reconnaît que ce rapport n'est malheureusement que trop vrai et qu'il est urgent de prendre les mesures les plus promptes pour diminuer autant qu'il est possible les funestes effets qui affligent le département. 1N14

Epidémie d'octobre 1815.

Rapport établi par GUEGUEN médecin des épidémies : « Une épidémie dyssentrique très prononcée attaquant communément plusieurs individus d'une même maison et le plus souvent n'épargnant aucun des habitants d'un même logis s'est déclarée à Plémet et à Plumieux. Cette maladie existant parfois dans un état de simplicité, était le plus souvent compliquée de fièvres muqueuses ou adynamiques et, dans cet état de complication, moissonnait un grand nombre d'individus, surtout parmi les enfants et les adultes. Elle a semblé épargner davantage les vieillards.

Cette épidémie semble devoir être attribuée à une disposition particulière de l'atmosphère mais nous avons observé qu'un mauvais régime a, chez la plupart des individus, contribué à sa propagation car elle a généralement attaqué la classe indigente et ceux qui se nourrissaient le plus mal. Les particuliers chez lesquels on se nourrissait bien et surtout ceux qui faisaient usage de vin en ont généralement été exempts.

Les malheureux paysans, relégués au fond de villages éloignés, livrés à une stupide ignorance et un empyrisme perfide ont eu à déplorer des pertes plus nombreuses que ceux qui étaient à portée de recevoir de prompts secours.

Dans la commune de Plumieux, plus étendue que populeuse, nous avons été heureux d'être aidés par Mme De KERPEZDRON résidant au Quartier. Cette Dame, animée d'un mâle courage, a journellement prodigué des soins aux malades et nous a permis d'établir chez elle un entrepôt de médicaments.

Dans la commune de Plémet nous avons été aidés par les Dames de charité nouvellement établies dans le bourg. Ces Dames zélées pour les fonctions qui sont leur partage, ont traité les indigents avec le plus louable empressement. Elles leur ont distribué les médicaments avec discernement et elles ont fait preuve d'un jugement sain en médecine et en pharmacie. Melle De BEAUMANOIR, leur généreuse bienfaitrice, doit s'applaudir du bien que cet établissement vient de produire.

Les dyssenteries simples ont été traitées par les mucilagineux auxquels nous avons ajouté de légers évacuants. L'embarras gastrique a été combattu avec succès par un doux vomitif. L'émétique que nous avons employé avec le plus de succès a été l'oxide d'antimoine hydro-sulfaté brun. Non seulement il excitait le vomissement, mais aussi il débarrassait par des évacuations alvines le tube intestinal d'une saburre très acre et d'une couleur porracée. Cet oxide excitant aussi une douce transpiration devait nécessairement obtenir du succès dans une affection catarrhale dont une des principales causes était un refroidissement subit des nuits froides succédant à des jours d'une chaleur incommode.

Le médicament que nous avons employé pour agir sur le tube digestif a été le plus souvent le tamarin uni à la manne. Les calmants et surtout le landanum ont été d'une grande utilité pour calmer les trop fortes irritations intestinales. A la fin nous avons employé la rhubarbe pour rétablir les forces du tube digestif avec le thériaque, le quina net les amers indigènes.

Nous avons modifié le traitement selon les différentes complications. Elle a parfois été traitée comme une fièvre muqueuse. Quand nous avons eu à combattre l'adynamie, nous avons employé les toniques, la tamarin uni au quina, des potions mucilagineuses opiacées et camphrées. »

1823. Rapport du Sous-préfet concernant la vaccine.

Il existe parmi les habitants des campagnes un éloignement assez prononcé pour cette opération. Quelques renseignements me disposent à penser qu'en général le clergé de cette partie du département n'est pas partisan ce qui expliquerait le peu de succès obtenu. 2N28

Merdrignac 1824. GUEGUEN. J'ai vu quelques cas où l'inflammation du rectum et de l'anus était si violente que cette dernière partie restait largement ouverte et béante au point de voir l'intérieur de l'intestin. 5M12

1824. D'ignorants rebouteux, sous prétexte de connaissances innées ou héréditaires estropient plusieurs malheureux qui réclament leurs soins. Des charlatans parcourent le département et par des promesses de guérison extorquent des sommes considérables. Ils poussent l'impudence jusqu'à abuser les noms les plus illustres pour faire plus facilement des dupes. 5M3

28 8^{bre} 1826, Plémet. GUEGUEN. J'ai trouvé qu'il y avait de 27 à 30 malades atteints de dysenterie dont on peut attribuer les causes à une grande malpropreté et à l'usage d'aliments malsains et surtout les fruits non mûrs dont les enfants surtout ont usés avec excès. 5M12

28 avril 1828. DE COUFFON maire de Maroué. L'heureuse situation de Lamballe au milieu des terres de Maroué permet aux laborieux Marovingiens de se livrer aux travaux utiles de l'agriculture et de négliger les arts et les métiers. Ils laissent comme leurs ancêtres illettrés aux habitants des villes le soin de les médicamenter, de les opérer, de leur donner des leçons d'hygiène, de les droguer, d'accoucher leurs femmes et de faire des herbiers. Ils trouvent seulement étrange que ces docteurs prennent beaucoup d'argent et ne guérissent pas toujours leurs malades. 5M2

13 septembre 1828, CG, Vaccine.

Les rapports ont fait connaître que 10 674 individus ont été vaccinés pendant l'année 1827. Ce nombre est bien en dessous des naissances qui est de 19 224 (55,5%). Mais si on considère que la population de ce département est répandue sur un vaste territoire, que les vaccinateurs n'ont pas à se rendre seulement dans les bourgs et villages, mais à parcourir des habitations éparses où l'on arrive que par des chemins presque impraticables pendant une partie de l'année, qu'ils ont à combattre les craintes chimériques et quelques fois même une opinion prononcée contre le préservatif de la petite vérole, on sera forcé de convenir que les succès obtenus en 1827 par les officiers de santé vaccinateurs méritent l'attention de l'administration supérieure.

Quoique cette découverte soit plus répandue aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a quelques années, la petite vérole n'a pas moins fait un grand nombre de victimes dans quelques communes de ce département. On a compté 2 170 variolés pendant 1827. 1294 l'ont eu bénigne, 495 en sont morts et 250 ont été défigurés ou estropiés. 1N14

Epidémie de 1831 à la Ville Jégu en Plumieux.

Rapport de LANSARD : « Ce village de 216 âmes a perdu six dysenteriques depuis dix huit jours. Ce village situé sur le penchant sud-ouest d'une colline sur la rive gauche du Lié, est traversé par deux petits ruisseaux fangeux qui font plusieurs circuits dans le village. Les habitations sont entourées de mares d'eaux croupissantes dans lesquelles se rendent les égouts des étables et où on fait pourrir quantités de matières végétales et animales. La maison dite la métairie où il y a eu plusieurs malades est une ancienne gentilhommière entourée de fossés remplis d'une eau infecte. Le village est souvent recouvert d'un brouillard épais et répugnant. Les habitations sont communes aux hommes et aux animaux et la plus grande malpropreté règne dans les maisons de ce qu'on appelle le bas du village, là où il y a eu des malades. Ce sont en général les malheureux qui occupent cette partie. Dans ce qu'on appelle le haut du village bien que ce soit la partie basse, les habitants sont plus à l'aise, leurs maisons sont plus propres et plus aérées.

J'ai vu quelques personnes atteintes de fièvres intermittentes et de coliques mais elles sont cependant hors de tout danger.

Voici les moyens que j'ai cru devoir conseiller :

*la diète la plus sévère.

* La propreté et des vêtements chauds.

* Des tisanes de riz sucrées.

* Des cataplasmes émolients appliqués sur le ventre.

* Apposition de sangsues à la marge de l'anus et à l'épigastre pour ceux qui étaient atteints de gastrite. »5M12

16 septembre 1832, LANSARD. La cause la plus probable de l'épidémie est l'usage immodéré de cidre nouveau et de fruits non mûrs.

Loudéac le 5 décembre 1832. L'épidémie de choléra paraissait s'éteindre dans la commune de la Motte. Malheureusement le plus grand obstacle au rétablissement des malades est la misère profonde qui les assaille. Entassés pêle-mêle avec les bestiaux dans des cabanes infectes mal garanties contre les injures de l'air, couchés sur un mauvais grabat et souvent sur de la paille nue, sans vêtement pour se couvrir, sans aliment sain pour réparer leurs forces, leur dénuement est tel que souvent il a été impossible à l'homme de l'art de trouver un linge pour faire l'application des remèdes. Cette situation est celle de la plupart de nos campagnes. Dans la commune de la Motte la misère est à son comble et les ressources très bornées. Le commerce des toiles, son seul moyen d'existence à vrai dire, est aujourd'hui complètement ruiné. 5M16

La maladie s'est déclarée à Bréhat le 28 avril 1832 et à Paimpol au mois d'août. 53 décès dans cette ville au mois d'août, 13 enterrements le 15 août, 127 décès pour une population de 2 108 habitants. 5M16

Moncontour le 16 septembre 1832. Les 12 et 15 courant, deux cas de choléra morbus asiatique se sont manifestés à Quessoy. Le premier, Augustin PRUAL, habitant les Coings, éprouva pendant la journée du 11 un dévoiement indolent. Le 12, vers 1h du matin, des vomissements, des coliques violentes, des crampes dans les membres et bientôt un froid général se joignirent à la diarrhée. Le pouls devint lent et imperceptible. Cette séquence dura quatre heures au bout desquelles une légère réaction se manifesta. La journée se passa dans une grande anxiété. Vers le soir le froid devint général et fut bientôt accompagné de cyanose. La mort eut lieu vers 1h du matin. Le deuxième, Dominique PRITO, domestique au Vieux Ville, était allé la veille à l'enterrement de sa sœur à St Briec. Il se portait bien quand, vers 5h du matin, il fut pris de coliques, vomissements et diarrhées. Le médecin n'arriva que cinq minutes avant sa mort. 5M16

Epidémie de 1834 à St Vran et Merdrignac.

Rapport de LANSARD : « Les villages les plus pauvres, Guillouet, le Chêne Creux les Forges, St Doha et le Vau Morin à Merdrignac, la Vieille Ville, Bas Orfeuille, la Ville es Gautier, la Ville es Meunier, la Quéhandière, Bourdonnais et Lanhilien à St Vran, où la malpropreté est à son comble ont été les premiers atteints par l'épidémie. Ces villages sont presque tous situés près des marais ou des terrains habituellement recouvert d'eau et qui ont été mis à sec par la chaleur de l'été. La maladie débute par des douleurs dans le trajet du colon et qui prennent de suite beaucoup d'intensité. En même temps il survient des évacuations alvines fortement teintées de sang dès le principe. Ces douleurs augmentent, les évacuations ne sont plus que du sang mêlé à des mucosités qui ressemblent à de raclure de boyaux. Après deux ou trois jours, la douleur se porte sur l'ombilic et le plus souvent au lieu occupé par le colon transverse. Les évacuations sont multipliées, la face se décompose, le poulx devient petit, dur et fréquent, les extrémités se refroidissent et la mort survient dans les cas violents dès le quatrième ou le cinquième jour. Le plus ordinairement la maladie dure de dix à quinze jours

J'ai vu des cas où l'inflammation du rectum et de l'anus était si violente que cette dernière partie restait largement béante au point de laisser voir l'intérieur de l'intestin.

La maladie est plus violemment inflammatoire aux environs de la forêt de Merdrignac.

Le traitement consiste en bouillon de décoction de riz, de solution de gomme arabique édulcorée avec du sucre. Des sangsues doivent être posées en assez grand nombre autour de l'anus et sur les points douloureux de l'abdomen. Des cataplasmes émollients ou des fomentations de même nature seront placées sur le ventre. Des demi-lavements d'eau de son ou d'amidon sont très convenables, enfin dans quelques cas on doit employer les préparations opiacées, les cataplasmes de moutarde et même l'emplâtre vésicatoire. La diète absolue est de rigueur mais il est difficile de convaincre les malades. »

5 octobre 1834, LANSARD : « Cette fille présente les symptômes suivants : yeux enfoncés dans les orbites, face décomposée couverte de plaques d'un rouge cuivreux, vomissements fréquents, déjections alvines de matières liquides blanchâtres, langue muqueuse froide, froid aux extrémités, poulx à peine sensible, crampes dans les membres et particulièrement dans les mollets. »

2 7^{bre} 1835, Plémet. LENSARD. La commune de Plémet qui, depuis quinze jours compte vingt trois décès par la dysenterie a aujourd'hui un petit nombre de malades. Je pense que tous les décès ont eu lieu très promptement par l'usage de suif de mouton qu'on fait boire aux malades et alors les décès ont eu lieu souvent avant qu'il y ait d'autres individus atteints par la maladie.

Les habitants du bourg se plaignent du voisinage du cimetière et des odeurs qui s'en exhalent chaque matin.
5M12

1847. FLAUBERT. Par les champs et les grèves.

La viande est un luxe bien rare. Pour le pain on n'en mange pas non plus tous les jours. Une telle existence n'embellit pas la race. Aussi rencontre-t-on quantité d'estropiés, de manchots, d'aveugles-nés, de darteux, de rachitiques...Les robustes n'en poussent que mieux...Ceux qui ont traversé toute cette misère sans rien y laisser n'apparaissent que plus sains, plus droits, plus solides. Ce sont ceux là que vous voyez passer devant vous, si austères et si forts, taciturnes sous leurs longs cheveux.

Il faut assister à ce qu'on appelle ses fêtes pour se convaincre du caractère sombre de ce peuple. Il ne danse pas, il tourne, il ne chante pas, il siffle. Deux joueurs de binio poussaient le souffle criard de leur instrument au son duquel couraient au petit trot, en se suivant à la queue du loup, deux longues files d'hommes et de femmes qui serpentaient et s'entrecroisaient. Les pas lourds battaient le sol sans souci de la mesure tandis que les notes aiguës de la musique se précipitaient l'une sur l'autre dans une monotonie glapissante.

Octobre 1848, CG, vaccine.

Votre commission a été heureuse d'apprendre que la vaccine se propage dans le département. Du rapport de M le Préfet, il résulte qu'en 1847 le nombre de vaccinations a été de 14 496 tandis qu'en 1846 il n'avait été que de 12 301. En présence de l'épidémie de la petite vérole qui s'est fait dernièrement sentir sur quelques points du département, nous espérons que nos habitants des campagnes comprendront la nécessité de faire vacciner leurs enfants. 1N34

Août 1852. Malgré tous les efforts de l'administration, un grand nombre de localités ne sentent pas encore la nécessité de soumettre les enfants à cette opération. Le fléau de la petite vérole s'est encore montré au commencement de cette année sur plusieurs points du département et y a sévi avec une extrême violence. 1N38

10 mai 1849. Lannion. Il est des maladies qui, quoique naturelles, ne tuent qu'après plusieurs jours de souffrance. Il en est d'autres, et le choléra est de ce nombre, qui foudroient en quelques heures les constitutions les plus robustes. Les premières attristent, émeuvent les populations sans leur enlever leur énergie. Les secondes au contraire les stupéfient et ne leur laissent aucune puissance morale pour résister au mal physique. Abattues, terrifiées, elles ne songent plus à agir et se laissent aller au découragement le plus funeste. Il a fallu toute la sollicitude de l'autorité, tout le zèle des hommes de l'art assistés des personnes bienveillantes et dévouées pour rendre le calme aux esprits égarés par la frayeur. 5M14

Lannion le 28 juillet 1850.

L'abus de liqueurs alcooliques surtout chez les femmes et les jeunes filles a puissamment contribué à relâcher les mœurs, à troubler leur raison et à les livrer aux provocations de jeunes gens pleins d'ardeur. Le retour des marins et des soldats après un long voyage interrompu plus d'une fois par des haltes obligées est aussi une des causes de la propagation de la syphilis. 5M14

Langueux le 27 9^{bre} 1849.

Les malades que j'ai vus sont épars sur un terrain large d'une demi-lieue quarrée environ, incliné vers la mer, fort humide surtout dans la partie qui borde le rivage. On appelle cette portion de la commune les Grèves. Les habitants fabriquaient du sel où sont les cultivateurs. Assez souvent ils sont pris de fièvres intermittentes qu'ils guérissent plus ou moins complètement. Pauvres et d'un tempérament médiocrement vigoureux ils se nourrissent et se couvrent assez mal et se logent encore plus misérablement. Leurs fumiers, l'argile détrempée, les canaux d'écoulement mal creusés versent dans leurs cours des nappes d'eaux boueuses qu'ils traversent en passant sur quelques pierres pour entrer chez eux. De tout cela ils ont la plus extrême insouciance et il n'est pas facile d'obtenir d'eux qu'ils soignent leurs maladies et surtout qu'ils fassent observer le régime. 5M14

1850 ? Rostrenen, Maël Carhaix, Guingamp. Dire que la maladie que nous étudions est une épidémie, c'est avouer que les causes nous sont inconnues comme celles de toutes les épidémies.

On a invoqué tour à tour la mauvaise alimentation des habitants de nos campagnes rurales, les travaux de la récolte, la malpropreté et l'insalubrité des habitations, l'abus des fruits, sans réfléchir que c'est là pour nos campagnes un état de chose traditionnel et que par conséquent, il resterait à expliquer pourquoi ces conditions n'auraient développé leurs funestes conséquences que ces deux dernières années. Il faut donc le reconnaître, il y a ici une épidémie, c'est-à-dire une de ces influences dont le principe nous échappe et dont nous ne pouvons que constater les effets. 5M1

26 février 1850. Loudéac, commission d'hygiène. Le comité croit devoir signaler l'impuissance dans laquelle il se trouve de faire disparaître une des causes les plus graves d'insalubrité des logements occupés par les indigents. Ces malheureux, la plupart couchés sur de la paille pourrie, sont condamnés à dormir sur du fumier, privés qu'ils sont des moyens d'acheter de la paille fraîche.

27 février, le Sous-préfet au Préfet. Je viens de visiter les rues habitées principalement par la classe indigente et j'ai pu me convaincre que la commission d'hygiène n'exagérait pas en disant que plusieurs de ces malheureux couchent sur de la paille pourrie. 5M14

La plus grande cause d'insalubrité pour notre ville consiste dans l'état de malpropreté où vivent un grand nombre de familles pauvres. Privés des moyens de se procurer de la paille fraîche, ces malheureux sont condamnés à dormir sur du fumier. Ils entassent autour de leurs maisons les excréments car la plupart de ces malheureux manquent de lieux d'aisance.

Le 23 de ce mois, une femme pauvre âgée de 50 ans et habitant le village de Collineu à 4 km de Loudéac est morte après 15h de maladie. Le lendemain, sa voisine qui avait assisté à ses derniers moments était atteinte subitement d'accidents très graves. M ROBIN constata un cas de choléra asiatique. La malade succomba après 10h de maladie.. Une troisième femme venue d'Uzel pour assister à l'enterrement de la seconde fut occupée le lendemain à nettoyer les vêtements qui avaient servi à la dernière pendant sa maladie. De retour à Uzel, elle est morte le surlendemain. 5M14

22 novembre 1852, LANSARD : « La maladie me paraît provenir en grande partie de la misère, du défaut de propreté, du mauvais régime et surtout des eaux stagnantes qui existent dans les villages envahis par l'épidémie. » 5M14

21 8^{bre} 1854. Laurenan. D^r ROBIN. J'ai indiqué aux malades les précautions à prendre et surtout un changement de régime pendant la durée de l'épidémie. Au lieu de leur mauvaise nourriture exclusivement végétale et composée de pain de seigle, de laitage, de bouillie d'avoine, de blé noir, de galettes, de cidre non fermenté, j'ai

prescrit un régime plus tonique, du bouillon de bœuf, du mouton, des viandes roties ou grillées, un peu de vin, un peu de thé le soir avec une cuillerée d'eau de vie.

Il semble qu'après les dernières pluies qui sont tombées à la suite de la grande sécheresse qui a régné, les matières végétales accumulées en grande quantité sur le versant Sud du mené, cette lande où l'on aperçoit aucune trace de culture, sont entrées en fermentation presque instantanément et ont été une des principales causes de cette épidémie. L'influence atmosphérique n'est pas douteuse pour moi. 5M12

En 1854 on pratique encore la saignée.

Epidémie de 1854.

Rapport du docteur ROBIN : « Le 21 octobre 1854, je me suis rendu à Merdrignac. J'ai vu le maire, le curé et mes confrères CARADEC, JOSSET et SERULAS qui, tous, ont mis beaucoup d'empressement à me fournir des renseignements sur l'étendue de la dysenterie et sur les localités où elle sévissait. Nous avons visité des malades. J'ai donné mon avis à ces messieurs sur le meilleur mode de traitement à suivre. Je me suis entretenu avec eux sur le caractère, ou comme disaient les anciens sur le génie de l'épidémie. Généralement, au début, la fièvre est vive, le pouls est petit, concentré et fréquent, les nausées et vomissements ordinaires, la bouche est pâteuse, amère chez le plus grand nombre, la langue est saburrale et pointillée de petites tâches rouges. Les premières selles sont diarrhéiques, bilieuses, de couleur verte.

Il ya selon moi une indication capitale à remplir, c'est de faire vomir avec de l'ipéca et il ne faut pas craindre de provoquer le lendemain de nouveaux vomissements si les symptômes d'embarras gastriques n'ont pas cédé la première fois.

Ce n'est souvent qu'au bout de deux ou trois jours que les selles deviennent sanguinolentes. Chez la plupart, elles sont composées de sérosités, de mucus, de bile, chez d'autres elles paraissent formées de sang presque pur. Sans coliques vives, le sulfate de soude réussit généralement à améliorer leur position. S'il existe des coliques vives, on peut donner avec avantage le calomel associé à l'opium, 10 cg de calomel et 2 cg d'extrait gommeux d'opium pour une pilule. Pendant 24 ou 36 heures ; on administre une de ces pilules toutes les quatre heures, en ayant soin de vérifier l'état des gencives. On fait prendre ensuite de l'opium associé au sous nitrate de bismuth à la dose de 4, 6 et 8 grammes par jour. On a ensuite recours aux astringents, extraits de ratanhia, tannin, cachous unis à de l'opium, mais à plus faible dose que les jours précédents. Pour boisson, prendre de l'eau albumineuse, de l'eau de riz sucrée mêlée avec un peu de vin de Bordeaux quand l'adynamie est prononcée. Les lavements opiacés et astringents sont aussi avantageux ainsi que l'application de sinapismes sur l'abdomen. Quant aux évacuations sanguines je n'oserais pas y avoir recours dans cette épidémie. Une diète sévère est de rigueur, mais malheureusement il est peu de gens de la campagne qui l'observent malgré toutes les représentations qu'on leur fait.

Un grand nombre de personnes rendent par les selles une grande quantité de lombrics et d'ascarides lombricoles.

Je me suis ensuite rendu à St Gilles du Mené. Aves le vicaire, j'ai visité trois cas graves au bourg, à Perrot et au Raimbaud. Je me suis ensuite rendu chez le maire M PLESSE et je l'ai trouvé souffrant ainsi que sa femme et un de ses petits enfants.

A Laurenan, la population paraissait très effrayée. J'ai indiqué les précautions hygiéniques à prendre et surtout un changement de régime pendant la durée de l'épidémie. Au lieu de leur nourriture végétale composée de pains de seigle, de laitages, de bouillies d'avoine, de blé noir, de galettes, de cidre non fermenté, j'ai prescrit aux personnes auxquelles leur position pouvait le permettre, un régime plus tonique, du bouillon de bœuf, du mouton, des viandes rôties ou grillées, un peu de vin aux repas, un peu de thé le soir avec une cuillerée d'eau de vie. Je leur ai recommandé de s'abstenir de cidre et de fruits crus.

Il semble qu'après les dernières pluies qui sont tombées à la suite de la grande sécheresse qui a régné, les matières végétales accumulées en grandes quantités sur le versant du Mené, cette lande où on n'aperçoit aucune trace de culture, sont entrées en fermentation presque instantanément et ont été une des principales causes de la maladie. L'influence atmosphérique n'est pas douteuse pour moi. Plusieurs malades succomberont très probablement. La convalescence de beaucoup d'autres sera longue et la misère m'a paru assez grande dans quelques villages qui bordent cette affreuse lande du Mené. »

Callac le 23 septembre 1856. Les chaleurs excessives qui ont régné à la fin de l'été ont produit des brouillards épais devant contenir des miasmes marécageux. Ces brouillards sont sans doute la cause la plus puissante de l'épidémie. Tous les villages où j'ai rencontré des malades sont situés dans des lieux peu élevés et voisins de marécages, renfermant non loin des habitations des matières végétales en décomposition, des excréments d'animaux et toujours des flaques d'eau stagnante. La maladie n'a saisi en général que la classe indigente qui loge dans des habitations mal aérées et qui n'a pour se couvrir que des vêtements insuffisants à se défendre du froid et de l'humidité. Les médicaments dont j'ai obtenus les meilleurs résultats sont l'eau de vie, l'eau albumineuse, l'ipéca et le sulfate de magnésie.

Nous rangerons les causes les plus probables de cette épidémie en deux classes : celles qui agissent directement sur le canal intestinal et celles que nous appellerons extérieures.

Dans les premières nous rangerons les aliments de mauvaise qualité dont se nourrissent les gens de la campagne. Le pain de seigle laisse beaucoup à désirer. Il est en général mal fait, mal cuit, souvent aigre. Bouillies, crêpes et laitages, voilà la base de leur nourriture.

Dans les secondes nous rangerons les habitations basses, enterrées dans le sol, froides, mal aérées. Les hommes et les animaux vivent, mangent et dorment ensemble dans une atmosphère viciée. Les émanations fétides des fumiers amassés devant la porte des maisons, celles des mares d'eaux corrompues existant au milieu des villages sont autant de conditions fâcheuses propres à la détérioration des gens de la campagne. 5M14

Dinan 1857. « Je suis pleinement convaincu qu'une mauvaise alimentation et la malpropreté augmentent le nombre des malades et rendent l'affection plus grave, mais elles ne produisent pas l'épidémie car elles existent à un aussi haut niveau dans les lieux épargnés.

La diversité des localités envahies par les épidémies successives prouve qu'on ne peut pas les attribuer à une cause locale.

On ne manque jamais d'accuser l'usage des fruits. La dysenterie de cette année est une de celles qui en montre le mieux la fausseté. Les pommes abondent à l'est de Dinan où il n'y a pas de malades, elles manquent à l'ouest où règne l'épidémie.

Cette maladie demande à être combattue dès son début. Mais le plus souvent les habitants des campagnes ne réclament de secours que quand la maladie est devenue grave et trop souvent ensuite ils cèdent au découragement. » 5M14

Epidémie de 1857.

Rapport du docteur ROBIN : « Le 13 août je me suis rendu à Plumieux. J'arrivai à 11h du matin au moment où un incendie éclatait au milieu du burg. Je me suis joint aux sauveteurs et quand nous nous fûmes rendus maîtres du feu, je rencontrai le maire.

On peut donner une explication plausible à cette épidémie en tenant compte de la topographie de la commune, du genre de vie et du régime de la population. Le sol est tout à fait argileux et humide. La nourriture se compose de pain de seigle généralement mal cuit, de farines de blé noir et d'avoine, de lait, de pommes de terre, d'un peu de beurre, de viande porc mais rarement. Pour boisson il n'y a que de l'eau, le cidre faisant défaut cette année. Cette alimentation qui ne contient évidemment pas assez de matières azotées provoque une action sécrétoire de la muqueuse intestinale qui affaiblit l'appareil de la digestion. Pour arriver à ce qui est nécessaire à la vie, ces personnes sont obligées d'ingérer une quantité supérieure ce qui fatigue l'appareil digestif. Joignez à cela l'action débilitante d'un air chaud et humide sur l'ensemble de toutes les fonctions qui émousse l'appétit et rend les digestions extrêmement lentes et pénibles.

La femme et l'enfant occupés aux soins du ménage restent presque constamment dans leur habitation mal construite. L'air y est humide, insalubre et corrompu et ne peut exercer sur le corps une action vivifiante. Il n'est renouvelé que par la porte ou par une petite fenêtre. Aussi voit-on chez eux une nutrition imparfaite, une assimilation moins active, des dérangements des voies digestives, une grande fréquence des vers intestinaux, une respiration qui s'exécute péniblement. Chez eux, la circulation capillaire est languissante et favorise les hyperémies passives. La malpropreté est excessive, le linge rarement renouvelé. L'homme au contraire, exposé au soleil et au grand air qui exerce une action stimulante sur son économie jointe à celle des efforts qu'exigent les rudes travaux des champs, utilise infiniment mieux les substances féculentes et se trouve par conséquent moins exposé à l'influence de l'épidémie.

Le 4 septembre à Plémet, j'ai fait une longue tournée dans les villages les plus éloignés du bourg avec les religieuses. J'ai visité 32 personnes. Sept ou huit sont très gravement malades qui présentent les symptômes suivants : la fièvre est intense, les selles, d'une fétidité extrême, sont sanguinolentes et très fréquentes, en quelque sorte continues chez quelques uns, 80, 100, 150 par 24 heures. Muqueuses au début, elles deviennent promptement séreuses et sanguinolentes. Souvent, elles contiennent des grumeaux blanchâtres. Quelques fois les malades évacuent du sang presque sans mélange et qui ne trahit son origine que par sa fétidité. Les douleurs intestinales sont atroces, la face est décomposée, les traits sont grippés, les yeux enfoncés dans les orbites, le visage porte l'empreinte des douleurs quelques fois atroces que ressentent les malades, la peau est froide, couverte d'une sueur gluante collant fortement aux doigts, quelques uns sont difficiles à réchauffer, pour y parvenir il faut couvrir le ventre et les extrémités de simpsons en même temps qu'on administre l'opium pour calmer l'érétisme douloureux du plexus abdominal et qu'on fait boire des tisanes chaudes et diaphoriques jointes au tannin et au laudanum en lavement. Deux fois j'ai tenté des lavements avec de la teinture d'iode suivant la méthode d'un ancien collègue de la marine, le D^r DELIOUX, professeur à l'école de Cherbourg et je n'ai eu qu'à m'en louer.

Jusqu'à présent j'ai dû me borner à ne laisser aux malades qu'une petite quantité de substances difficiles et dangereuses à manier car je ne suis pas sur les lieux tous les jours et je ne puis en laisser l'administration à une religieuse qui, quoique intelligente et de bonne volonté, qualités fort rares parmi les sœurs qui exercent la pharmacie et la médecine dans l'arrondissement, ne possède aucune connaissance médicale et n'a que quelques notions incomplètes en pharmacie et administre les substances les plus énergiques et les plus dangereuses sans la moindre connaissance de leurs actions sur l'économie ou se borne à une médication expectante sans efficacité alors qu'un grand nombre de personnes de Plémet, Plumieux, Gommené et Ménéac s'adressent à elle, la regardent comme très capable et tout à fait au niveau de la mission qu'elle s'est donnée. »

Guingamp 1857. Rapport de BENOIST.

La maladie commence presque toujours par un appareil fébrile plus ou moins intense. La peau est chaude, sèche, le pouls est fréquent. Les malades accusent des courbatures, des douleurs souvent très violentes dans l'abdomen et surtout sur le trajet du colon. La pression exaspère les douleurs. La soif est ardente, la langue presque toujours blanche. Les selles, d'une fétidité extrême, sont fréquentes, en quelque sorte continues chez quelques uns. Muqueuses au début, elles deviennent promptement séreuses et sanguinolentes. Souvent elles contiennent des grumeaux blanchâtres. Quelques fois les malades évacuent du sang presque sans mélange et qui ne trahit sa réalité que par sa fétidité. Le visage porte l'empreinte des douleurs quelques fois atroces que ressentent les malades.

Du 3^e au 7^e jour, la circulation se modifie, le pouls devient faible et déprimé, la figure s'altère de plus en plus, les yeux se cavent, l'abattement est extrême, le ventre se météorise, il survient un hoquet. Les matières fécales s'écoulent à l'insu des malades. Le malade succombe du 7^e au 12^e jour en conservant l'intégrité de ses facultés intellectuelles.

Quelles sont les causes de la maladie ? On a invoqué tour à tour la mauvaise alimentation, les travaux de la récolte, la malpropreté et l'insalubrité des habitations, l'abus des fruits sans réfléchir que c'était là pour nos campagnes un état de choses traditionnel et que par conséquent, il resterait à expliquer pourquoi ces conditions n'auraient pas développé leurs funestes conséquences que ces deux dernières années. Il faut reconnaître qu'il y a ici une épidémie dont les principes nous échappent et dont nous ne pouvons constater que les effets. Cependant, une épidémie étant donnée, toutes ces conditions défavorables contribuent à l'aggraver. 5M14

24 février 1860. Docteur TILY au Sous-préfet de Lannion.

Nature du choléra. Le choléra est évidemment un empoisonnement de nature animale analogue au typhus, à la fièvre jaune et à la peste. Cet empoisonnement a pour effet de paralyser toutes les forces vitales et de décomposer le sang qui devient noir, fétide, incoagulable.

Localités où le choléra se développe de préférence. Partout où il y a de la matière putride en décomposition

* Dans les grands centres de population.

* Dans les endroits boueux.

* Dans les coulées de nos petites rivières, à l'endroit où l'eau de mer vient se mettre en contact avec l'eau douce. Dans cet endroit où se trouvent ordinairement accumulées, au milieu d'une énorme vase, des matières animales tour à tour baignées dans l'eau et plongées dans l'atmosphère, c'est-à-dire dans les meilleures conditions pour se putréfier. C'est malheureusement aussi dans cet endroit que se bâtissent aussi nos petites villes et nos bourgades.

Personnes que le choléra attaque de préférence et de manière plus pernicieuse. Il attaque plus souvent et plus fortement les personnes dont le sang est appauvri de longue date par une alimentation insuffisante et dont la constitution se trouve dans un grand état de faiblesse, soit acquise, soit congénitale. Ainsi, il atteint plutôt les femmes que les hommes, plutôt les enfants et les vieillards que les hommes forts, il sévit sur les personnes actuellement malades d'une autre maladie ou dont les forces ont été débilitées par une maladie antérieure.

Le choléra a surtout une funeste prédilection pour la classe pauvre dont le sang est détérioré par l'action continue d'une alimentation insuffisante. Cette prédilection est tellement patente et tranchée qu'elle excite souvent les murmures des pauvres contre les gens à l'aise.

Le choléra est-il contagieux ? Le choléra est contagieux, mais voici dans quelles limites. Ce ne sont pas les personnes qui donnent la maladie les unes aux autres, mais c'est le même air vicié, le même bain cholérique qui atteint les individus qui viennent s'y plonger avec de mauvaises dispositions. Quand une localité est maltraitée par le choléra, c'est qu'il s'est formé préalablement une atmosphère viciée propre à donner le choléra à toute personne prédisposée, c'est-à-dire à toute personne dont le sang est appauvri ou dont les forces sont épuisées. Les personnes au contraire dont le sang est riche peuvent impunément plonger dans ce bain, les médecins et les prêtres sont ordinairement dans ce cas.

Quels moyens l'homme peut-il opposer aux ravages du choléra ? Peut être la cause mystérieuse qui nous a envoyé le choléra la fera-t-elle disparaître un jour, mais en supposant que ce fléau terrible continue à habiter parmi nous, nous avons encore quelques moyens pour en atténuer les funestes effets.

Pour les personnes, nous pouvons les rendre moins accessibles aux attaques du choléra en élevant peu à peu chez elles le degré du bien être, c'est-à-dire de l'alimentation, de l'habitation et de l'habillement.

Pour les lieux on peut les assainir en :

- *construisant des habitations bien aérées.
- * En donnant de l'écoulement aux eaux.
- * En canalisant nos petites rivières.

Comment se présente une attaque de choléra ? Comme tout empoisonnement quelconque, la scène s'ouvre par une fermentation gastro-intestinale accompagnée de douleurs et de crampes. Bientôt l'intestin et l'estomac entrent en convulsion pour se débarrasser par haut et par bas de la matière toxique. Un médecin bien éclairé aidera les efforts salutaires de l'Lié

Plessala le 29 octobre 1861. ROBIN

...la ferme de Perno et les villages voisins où a régné la maladie sont exposés aux influences telluriques et aux miasmes qui ont été dégagés par les chaleurs de ces jours derniers des vallons marécageux qui s'étendent à une grande distance vers le nord dans la direction du Lié et jusqu'au pied de la lande de Fanton. Cette partie de territoire où s'est déclarée la dysenterie porte le nom de hanche pourrie. Ce nom indique bien sa situation. 5M14

Rapport de 1864. Nous sommes heureux de constater que les Sœurs dites St Vincent de Paul se bornent à donner gratuitement leurs soins et leurs médicaments aux indigents qui réclament des secours. Il n'est pas ainsi de Sœurs blanches dites Filles du St Esprit. Dans presque toutes les communes du département ces dames se permettent de donner des consultations médicales et de débiter toute espèce de médicaments moyennant rémunération. Dans beaucoup de localités les médecins se plaignent de ce qu'elles empêchent les malades d'avoir recours aux soins éclairés d'un homme de l'art et qu'il leur arrive souvent pour ce motif de n'être appelé près des malades surtout dans les campagnes que lorsque les Sœurs ont reconnu que tout secours devenait inutile.

Dans les localités un peu importantes les magasins d'épicerie sont généralement tenus convenablement. Celles des bourgs laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la propreté. 5M3

Quimper septembre 1869. La position de Quimper qui se trouve renfermée entre des montagnes et arrosée par deux rivières rend cette ville très humide ce qui nuit beaucoup à la santé des habitants et contribue à les rendre lymphatiques. Joignez à cela les matières fécales répandues dans les rues et les cours et vous aurez la cause d'un grand nombre de maladies qui règnent à certaines époques de l'année. Archives du Finistère. 5M64.

Epidémie de choléra. Le Guilvinec 1866. Les malades, se croyant perdus dès qu'ils étaient atteints, acceptaient avec indifférence les secours qu'on leur offrait. Les femmes fuyaient abandonnant leurs enfants malades, les enfants refusaient de donner à leurs parents les soins les plus élémentaires. Les hommes, désespérés, s'abrutissaient dans les libations.

1866. Fin avril un bâtiment anglais, le St Georges, venant de Newcastle, a abordé au Légué avec un chargement de charbon de terre. Un habitant du Légué, Louis BOUREL 28 ans, employé au déchargement de ce navire, a été immédiatement atteint de choléra et en est décédé. 5M18

Merdrignac le 16 juin 1874. Le rouissage du lin et du chanvre, en favorisant le développement de miasmes peut produire des fièvres. Cependant on connaît certains parages où l'on accourt de toute part, le Grand Ferreau à Merdrignac par exemple, et où les maladies endémiques ne semblent pas régner plus que dans tout autre endroit. Aussi sommes nous portés à croire que cette opération ne présente aucun danger véritable pour la salubrité publique.

Une cause permanente d'insalubrité dans nos campagnes est l'entretien de mares près de chaque village, l'entassement de plantes de feuilles dans toutes les cours et jusqu'au seuil de la maison sous le fallacieux prétexte de faire des engrais, le dépôt enfin de fumiers près de chaque demeure.

17 janvier 1866. Guingamp. Le Sous-préfet. Tous les malheureux que nous avons vus occupent des maisons impossibles et inqualifiables, mal saines, basses d'étage, sans air, sans ouverture suffisante pour la plupart, remplies d'humidité et malheureusement entourées de mares stagnantes et infectes qu'il est impossible de songer à supprimer vu leur étendue et leur disposition. Tout, en un mot, autour d'eux, respire la malpropreté, le dégoût et tout est disposé pour déterminer les sévices de l'épidémie. 5M15

Février 1866. Coëtmieux.

La maison dans laquelle le mal s'est montré est composée de deux pièces. La plus vaste, aérée par une cheminée, sert de cuisine et de chambre à coucher pour toute la famille. Comme presque toutes les habitations de nos campagnes, elle n'a pas de plancher et son sol est sensiblement au même niveau que celui du sol extérieur.

Le sol de la cour est couvert d'eau stagnante où on a mis à dessein de la paille à se putréfier.

Ces conditions d'habitation, peu conformes aux règles d'hygiène, sont communes à presque toutes les maisons de nos campagnes. 5M15

5 mai 1866. Guingamp. D^r BENOIST médecin des épidémies. Le choléra me paraît avoir deux modes de propagation :

*la contagion.

* Le transport dans l'atmosphère d'un agent délétère dont nous ne connaissons pas les effets.

4 X^{bre} 1866. La Prénessaye. Il faut avoir passé par cette épreuve pour comprendre ce qu'il y a de tristesse et de peine dans ce spectacle d'une population se précipitant vers la tombe sans pouvoir la retenir. Dans une de nos chaumières mourraient le père et la mère de deux jeunes et fortes filles qui étaient en condition. Elles arrivent pour soigner leurs parents et conservent les apparences de la santé. Elles s'éloignent du village et reviennent. Elles demandent ce qu'il y a de nouveau. Georges et la Camus leur répond-on viennent d'être frappés. L'aînée pâlit. Une heure après, elle va trouver le curé et lui dit : « M le curé, voilà un Louis. Priez pour mes parents et pour moi car je vais mourir. » Peu après, elle se met au lit et le soir elle expirait. 5M15

26 janvier 1867. Loudéac. J'ai l'honneur de vous rendre compte que cinq personnes d'une même maison ont succombé les 23 et 24 du courant par suite d'une forte cholérine attribuée à l'excès de malpropreté. Après l'enterrement, je me suis rendu sur les lieux et j'ai fait vider complètement la maison dans laquelle personne n'osait entrer. Un lait de chaux a été appliqué aux murs de l'intérieur de l'habitation au point que deux hommes seulement ont fait preuve de bonne volonté en aidant la gendarmerie à faire cette dégoûtante corvée.

1922. Commission d'hygiène du Finistère.

Nous avons visité de nombreuses exploitations et nous avons fait les mêmes constatations. Tout d'abord le chemin qui mène à la ferme est le plus souvent étroit, boueux, rempli d'ornières. Il est d'autant moins praticable et plus sale qu'on se rapproche des bâtiments. Dans la cour et ses issues, c'est le désordre, des trous de boue ça et là. Des purins s'échappent des étables, des écuries, des porcheries et vagabondent dans la cour en de multiples ruisseaux. Autour du puits, c'est une mare immonde.

Que résulte-t-il de ce lamentable état de choses ? C'est en premier lieu la contamination des eaux des puits ou des sources voisines de la maison et comme conséquences la dysenterie et surtout la fièvre typhoïde. C'est encore la perte de la matière la plus fertilisante du fumier, le purin. C'est enfin la malpropreté imposée à tous les locaux d'habitation.

Pénétrons dans la maison. Nous y trouvons encore des lits clos, ces nids à tuberculose et trop fréquemment encore des cuisines sur terre battue. Et le personnel ? Sans doute son alimentation est saine et substantielle, mais le logement qui lui est attribué est déplorable. Le couchage dans les étables est encore la règle dans la plupart des fermes. Les animaux, on le pense bien, ne sont pas mieux traités que le personnel. Archives du Finistère. 5M64

Plessala le 5 février 1870.

Le curé et ses deux vicaires m'ont déclaré qu'ils avaient vu un grand nombre de malades qu'ils supposaient les uns atteints de fièvre muqueuse, typhoïde, les autres de fièvre catarrhale, de fluxion de poitrine et que l'épidémie de variole était en décroissance. J'ai visité les malades.

La femme MAHE, 32 ans enceinte de 4 mois, misère extrême, fièvre catarrhale grave.

Philomène PIHAN 9 mois variole confluente.

Jean ROUSSEL 5 ans variole bénigne.

Jean OREAC 9 ans catarrhale pulmonaire.

Virginie MAROT 2 ans variole discrète.

21 septembre 1878, St Barnabé.

M le Maire a bien voulu m'accompagner au village du Fossé, siège de l'épidémie de typhoïde. Quelques malades ont suivi les conseils d'un médecin mais le plus grand nombre a été traité par les religieuses de la Chèze et de St Barnabé qui se livrent sur une grande échelle à l'exercice illégal de la médecine et de la pharmacie. 5M14